3 1761 04368 8738

A MONSIEUR ÉMILE LEGOUIS

TÉMOIGNAGE D'ADMIRATION ET DE RECONNAISSANCE

Portrait de Florio, *par Hole.*

638

LONGWORTH CHAMBRUN

GIOVANNI FLORIO

UN APÔTRE DE LA RENAISSANCE EN ANGLETERRE A L'ÉPOQUE DE SHAKESPEARE

184840
26.10.23

PAYOT & Cie, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1921

Tous droits réservés.

PR
2276
F5Z64

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
Copyright 1921, by Payot et Cie.

LISTE DES GRAVURES ET DES FAC-SIMILÉS

Portrait de Florio, par Hole. . . . . FRONTISPICE

Pages.

Henry Wriothesley, par Gheraats. 23

Elizabeth Vernon, fiancée de Southampton, portrait inédit. . . . 26

Henry Wriothesley, par Van Dyck. 28

Dédicace de la main de Florio, fac-similé.. 34

Le « Garrick Bust » de Shakespeare, possédé par Dryden et par Davenant. 98

Henry Wriothesley, prisonnier à la Tour de Londres.. 100

La mère de Southampton, portrait inédit. 103

Elizabeth, Comtesse de Southampton, portrait inédit. 105

Le Comte d'Essex, portrait inédit. 108

Page fac-similé montrant les trois séries de sonnets dans l'Edition Thorpe 116

Auberge Golden Cross à Oxford, appartenant à Davenant.. . . . 120

Fac-similé du manuscrit de Fulman, première notice biographique sur Shakespeare, inédit. 160

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Pages.

LA VIE ET LES ŒUVRES DE GIOVANNI FLORIO. 15-95

Chapitre I. — La vie de Giovanni Florio. 17
— II. — Les œuvres de Florio. — Ses premiers manuels de conversation. 43
— III. — Les œuvres de Florio (*suite*). — Les dictionnaires. 71
— IV. — Les œuvres de Florio (*suite*). — La traduction des Essais de Montaigne. . 81

DEUXIÈME PARTIE

SHAKESPEARE ET FLORIO. 97-179

Chapitre I. — Le monde du poète et du savant. . . . 99
— II. — Le français et l'italien de Shakespeare. 123
— III. — Les concordances. 139
— IV. — La jalousie littéraire : Holofernes. — Conclusion. 163

APPENDICES. 181

N. B. — En transcrivant les nombreuses citations de l'œuvre de Florio nous avons respecté scrupuleusement son orthographe.

Dans la liste bibliographique accompagnant ce volume nous n'avons relevé que les livres très anciens et rares. La documentation sur Florio est si maigre qu'elle pourrait être contenue dans une demi-page. Sur Shakespeare, par contre, elle est si vaste que nous préférons renvoyer le lecteur à une bibliographie d'une édition moderne des œuvres dramatiques telle le *Cambridge* ou l'*Arden*.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE ET LES ŒUVRES DE GIOVANNI FLORIO

CHAPITRE I

LA VIE DE GIOVANNI FLORIO

Parmi les auteurs de l'époque d'Elizabeth qui ont propagé en Angleterre les idées de la Renaissance, il est un érudit italien dont les travaux méritent mieux que l'oubli où ils sont aujourd'hui tombés.

Certes Giovanni Florio ne saurait être compté comme grand écrivain, puisqu'il n'est jamais parvenu à signer une œuvre véritablement originale ; pourtant il passait chez ses contemporains pour un grammairien savant, un linguiste au goût raffiné, un admirateur passionné des cultures italienne, française et espagnole, qu'il s'efforçait de répandre autour de lui.

Le monde littéraire le tenait en haute estime : Ben Jonson lui dédie, de sa propre main, un exemplaire de sa comédie de Volpone sur lequel on peut lire : « père affectionné et brave ami[1] » ; le poète Samuel Daniel le remercie « au nom de toute l'Angleterre d'avoir publié ses dictionnaires[2] » ; le docte Jehan

1. To his loving father and worthy friend, Master John Florio Ben Jonson seals this testimony of his friendship and love.

2. I stand not to giue praise before the face
Of this great worke that doth itself commend :
But to congratulate the good and grace
That England com's thereby to apprehend :
And in hir name to thanke your industry
Laborious Florio, who haue so much wrought
To honour hir in bringing Italy
To speake hir language and to giue hir note
Of alle the treasures that rich tongue contains.....

Samuel Daniel. — *New World of Words*, 1611.

Thorys, qui participait à la vie littéraire au point de se mêler à la célèbre controverse entre Gabriel Harvey et Thomas Nash, et qui a fait à peu près, pour la langue espagnole, ce que Florio tenta, plus tard, pour la langue italienne, déclare que Florio « devrait être ceint d'une guirlande cueillie sur les flancs du Parnasse[1] » ; Mathew Gwinn, médecin et homme de lettres réputé, prétend, sous le pseudonyme d' « Il Candido », que l'écrivain qui a pour nom Florio « n'a pas besoin d'autre honneur[2] » ; Deux grands seigneurs, Leicester et Southampton, une reine, Anne de Danemark, et un roi, Jacques Ier, ont tour à tour retenu les services de ce réfugié italien.

Nous n'avons pas hésité à qualifier Florio d'apôtre de la Renaissance ; ce titre lui revient non pas tant à cause de ses écrits qu'en raison de l'influence qu'il exerça personnellement sur son entourage. Tous ses efforts eurent pour objet de faire mieux connaître l'Italie, l'Espagne et la France aux lettrés d'Angleterre. On le savait possesseur des chefs-d'œuvre étrangers qui attiraient de plus en plus l'attention du monde, et il en était considéré comme le meilleur interprète. C'est plutôt par ses qualités pédagogiques que par ses talents d'écrivain qu'il réussit à s'imposer, et cela explique peut-être pourquoi, vivant, il connut la notoriété, et pourquoi, mort, il fut soudain oublié.

Seule l'immense vogue des œuvres de Montaigne, que Florio eut l'habileté de rendre dans un anglais à la portée du simple lecteur, a valu au linguiste un certain renom : c'est le traducteur et non l'auteur qui a survécu, et encore importe-t-il de remarquer que les vieilles éditions anglaises, quoique nombreuses, ont disparu de nos jours pour faire place à des réimpressions où ne figurent plus les préfaces du premier traducteur.

1. Florio thou doest deserve a world of flowers
No garden can supply thy store of merit ;
A garland made out of Parnassus bowers
Must girt thy temples and adorn thy spirit.

World of Words, 1598.

2. Ma de honor ti basti chi sei Florio.

Préface des *Essais* de Montaigne

*
* *

Nous connaissons peu de choses sur la vie intime de Florio, encore moins sur sa famille. Il ne nous a pas été possible d'établir un lien de parenté entre Giovanni Florio et le premier homme de lettres de ce nom, Francisco Florio Fiorentino qui, au xve siècle, fut l'auteur de contes assez goûtés. Michel-Agnelo Florio, père de Giovanni, était prédicateur protestant ; il s'occupait aussi de littérature, ainsi qu'on peut le constater dans un de ses livres que possède la bibliothèque Mazarine : l'auteur s'y donne comme *Florentin*, et ajoute qu'il a prêché le saint Évangile à Londres et ailleurs. Il fit imprimer les *Règles de la Langue Toscane*, un *Catéchisme à l'usage des enfants* et l'*Histoire de la Vie et de la Mort de l'illustre dame Jeanne Grey*[1]. Sous le règne d'Henri VIII il vint en Angleterre, mais ce séjour fut de courte durée, car, après l'avènement de la reine Marie, Michel-Agnelo Florio dut chercher un autre asile et c'est vraisemblablement en Italie qu'il alla s'établir avec son fils alors en bas âge.

John Strype nous a donné les raisons de cette fuite dans sa *Vie de Cranmer* (pages 881-883) et aussi dans le 2e volume de ses *Memorials* (377-378). Il fournit sur le père de Giovanni des détails qui ne sont pas à l'éloge du pasteur protestant qui jouissait d'abord des bienfaits de l'illustre Cranmer et aussi de la protection de Sir William Cecil, mais qui fut banni de la maison de ce dernier, chassé de l'église, et finalement du Royaume à cause de sa conduite grossièrement immorale (gross immorality). Sir Sidney Lee accepte cette affirmation comme définitive ; il est difficile d'ailleurs, étant donné la documentation très sérieuse de l'historien ecclésiastique qu'était John Strype, détenteur des papiers des Cecils, d'en nier l'exactitude. Nous sommes donc portés à accepter cette hypothèse plutôt que celle avancée par certaines encyclopédies d'après lesquelles

1. Historia della Vita e della Morte del illustrissima Dona Giovanna Griaia. Michele Agnolo Florio, gia predicatore famose in piu citta e in Londra.

les parents de Giovanni furent chassés d'Angleterre sous Marie Tudor par l'intolérance religieuse[1].

Quoi qu'il en soit, il reste acquis que Florio vit le jour en 1553. Il naquit, selon toutes les apparences, en Angleterre, car il est décrit dans des vers signés par son ami « R. H.[2] » comme « une plante anglaise quoique de souche italienne », et Florio lui-même déclare amèrement dans ses Premiers Fruits : « Je suis un Anglais en italien, et je sais que les critiques ont à leur portée un couteau pour me trancher la gorge[3]. »

Ce fut vraisemblablement pendant l'exil du père sur le continent que le fils fit une partie de son éducation, mais il ne nous a pas été permis de découvrir dans quelles universités Giovanni puisa son érudition et sa connaissance approfondie des langues ; il est même assez curieux que dans tous les écrits de Florio nous ne trouvions aucune mention des grands centres d'érudition d'Europe. Seules sont brièvement décrites les deux universités anglaises de Cambridge et d'Oxford.

M. Lewis Einstein et le Pr Henry Morley, qui ont effleuré la personnalité de notre auteur, l'un dans son ouvrage sur la Renaissance italienne en Angleterre, l'autre dans la préface d'une récente édition[4] des Essais de Montaigne traduits par Florio, admettent que le réfugié italien eut l'avantage de suivre des cours universitaires sur le continent : la seule indication que nous ayons pu découvrir à ce sujet se trouve dans la préface des Essais de Montaigne : Florio y laisse entendre qu'il avait été camarade d'étude du savant Giordano Bruno (dit

1. « Florio (Jean) dit « le résolu », naquit à Londres sous le règne d'Henri VIII. Les parents, qui étaient italiens et protestants, avaient fui de la Valteline en Angleterre, et à l'avènement de la Reine Marie au trône ils furent obligés d'aller chercher de nouveau un asile contre l'intolérance religieuse. Ce fut, à ce qu'il paraît, en France, que le jeune Florio reçut sa première éducation.

« De retour en Angleterre, lors du rétablissement du protestantisme, par Elisabeth, il vint résider à Oxford, où il enseigna dans l'Université les langues française et italienne, et fut agrégé à un collège. »

M. Luard, *Biographie Universelle*, 1825, vol. 15, p. 97.

2. Signature non identifiée d'une stance figurant en préface des *Premiers Fruits* (1578).

3. « I am an Englishman in Italian, and I know they have a knife at command to cut my throat. »

4. London, Geo. Routledge, 1893.

Nolano) puisque — discutant l'enseignement de son compatriote italien — il l'appelle « My olde fellowe Nolano », ce qui, dans le langage de l'époque signifie d'ordinaire camarade d'école ou d'Université[1] ou encore camarade de métier.

Aubrey, dans sa courte notice biographique affirme que Florio poursuivit ses études dans son pays d'origine[2] ; mais il existe un aveu de Florio même d'où l'on peut conclure qu'il ne pouvait produire de titre ou de grade universitaire. Nous trouvons cette déclaration dans un texte italien écrit par le grammairien, qui n'a probablement pas jugé opportun de la traduire en anglais.

« Je sais bien que quelques-uns vont dire : « Comment celui-ci peut-il prétendre bien écrire l'italien, lui qui n'est pas né en Italie ? » A ceux-là, je répondrai qu'ils feront bien de mieux examiner les faits. Mais il y en a d'autres qui diront : « Comment est-il possible que celui-ci *sache donner des règles, lui qui n'est pas docte ?* » Et à ceux-là je ne sais pas trop quoi répondre, *puisqu'ils disent la vérité*[3]. »

Comme on l'a vu, aucun document ne permet de suivre la famille de Florio pendant son second exil. Ce n'est que plus tard, en Angleterre, que nous retrouvons trace des pas de Giovanni.

1. My olde fellowe Nolano tolde me and taught publikely that from translation all science had its spring. Likely since even Philosophie, Grammar, Rhetorike, Logike, Arithmetike, Geometrie, Astronomy, Musike and all the mathematikes yet holde their name of the Greekes and the Greeks drew their baptising waters from the conduit-pipes of the Egiptians, and they from the well-springs of the Hebrews and Chaldees. »

Préface aux *Essais* de Montaigne.

2. John Florio was borne in London in the beginning of King Edward VI, his father and mot her flying from the Valtolin (tis about Piedmont or Savoy) to London for religion : Waldenses. The family is originally of Sienna, where the name is to this day. King Edward dying, upon the persecution of Queen Mary they back again into their owne countrey where he was educated.

Aubreys Brief Lives, p. 254, édition Clark.

3. « So bene che alcuni diranno », come puo scrivere costui buon italiano e non e nato in Italia ? « à quelli rispondo che consideranno bene i fatti suoi.

Alcuni altri diranno come e possibile che costui sappia dar regole & *non e dotto* ? a quelli non so che dire perche *dicono la verita* ».

(*First Fruits*, p. 3).

En 1578 nous le trouvons à Londres, logeant à « Wooster Place » (lire Worcester Place) d'où il signe la préface de sa première publication. Nous le retrouvons ensuite comme répétiteur de français et d'italien au collège Magdalen, à Oxford (1578-1589) ; là, selon l'*Athenae Oxonienses*, il fut autorisé à « porter la robe ». Il sut aussi mettre à profit sa connaissance de l'espagnol en traduisant un grand nombre de passages empruntés à Guevara. Mais, s'il faut en croire Florio lui-même, c'est surtout de ses leçons particulières qu'il vivait.

A Oxford il paraît s'être lié d'une solide amitié avec le Dr Gwinn[1] (1570-1627), fils d'un épicier de Londres, qui faisait alors ses études au collège de Saint-John. C'est le même Gwinn qui, en 1597, dirigea un cours de physique (College of Physicians) et qui devint plus tard le médecin attitré de la Tour de Londres. Florio et son ami s'associèrent pour recevoir Giordano Bruno à Oxford en 1583. Bruno, le philosophe de l'Infini, d'abord dominicain, puis converti au calvinisme après un séjour à Genève, venait de Paris, où il avait enseigné la philosophie, attaquant Aristote et préconisant le « Grand Art » de Raymond Lulle, et où il avait publié son ouvrage « De Umbris Idearum ». Il allait publier à Londres, un an plus tard, son « expulsion de la bête triomphante » (Spaccio della bestia triomfante).

Nous possédons un compte rendu d'une réunion organisée pour présenter le docte italien à Fulke Greville et discuter, devant un auditoire choisi, la théorie de Copernic. Les agapes sont décrites par Bruno lui-même dans la *Cena dei Ceneri* (1584)[2]. Avant le banquet, toujours selon Bruno, Gwinn,

1. Il aida Florio dans sa traduction de Montaigne. Le grammairien italien va jusqu'à dire qu'il hésite encore à saluer Gwinn comme « le meilleur des médecins et des philosophes, ou comme le meilleur des orateurs et poètes ». Gwinn fut l'auteur d'une tragédie latine, *Nero*, jouée à Oxford, en 1603, et de plusieurs autres poésies. Il était surnommé *Il Candido*.

Nous prenons la liberté de différer de Florio au sujet des talents poétiques du docteur. Nous espérons qu'il fut meilleur médecin que littérateur, car nous savons que sa clientèle était nombreuse. Ses poèmes italiens et anglais sont des modèles de prétention et de pédantisme.

2. « La Cena dei Ceneri Descritta in Cinque Dialoghi per quattro interlocutori : con tre consideratione circa dui fugetti. Al unico Refugio de le muse, Michel di

Henry Wriothesley, *par Gheraats.*

Florio et le philosophe montèrent en barque sur la Tamise, et « Messire Florio, comme s'il se souvenait de ses anciennes amours, se mit à chanter, tandis que Nolano se joignait à lui pour les refrains[1] ». Ainsi qu'on le voit, Giovanni Florio et le futur martyr du campo dei Fiore furent lyriques à leurs heures.

Il est probable qu'en quittant Oxford (1589), Florio entra directement au service de Henry Wriothesley, lord Southampton. Ici encore, nous ne possédons pas de document nous permettant de fixer d'une manière précise la date de son retour à Londres et celle de son entrée dans l'entourage de ce jeune seigneur. Il semble cependant que cette date puisse être déterminée approximativement par les deux remarques suivantes.

Au cours d'un dialogue sur le jeu de tennis et le théâtre — distractions préférées de Southampton — qui se trouve dans un volume de Florio paru en 1591, l'auteur fait intervenir deux personnages : le premier, « master John », semble bien représenter John Florio lui-même, et le prénom du second, le « jeune Henry », est justement celui de Wriothesley. Le rapprochement de ces deux prénoms indiquerait qu'à cette époque Florio était déjà le mentor de Southampton.

Plus tard, en 1598, dans la dédicace de son dictionnaire, le linguiste affirme avoir été « depuis quelques années » (some years) au service et à la solde de ce gracieux seigneur, soleil qui, à moi comme à tant d'autres, a fourni ses rayons propices. »

Castelnouuo, Signor di Mauuisero Cavalier del Ordine del Ré et consigliero del suo priuato consiglio, Capitano di cinquant huomini d'arma, Gouernator generale di San Desiderio et Ambasciatore di Francia in Ingilterra. 1584. »

1. « La sera al tardi giunti a casa ritrovo avanti la porta Mess. Florio et Maestro Gwin i quali s'erano molto travagliati in cercarlo ; et quando il veddero venire » o di gratia (dissero), presto senza dimora andiamo che vi aspetano tanto cavalieri gentilhuomini et dottori et tra gli altri ce ne un di quell ch'hanno a disputare... Accompagnammo i suoni con i canti, Messer Florio (come ricordandosi de suoi amori) cantav Il done senza me dolci mia vita, Il Nolan ripigli ava. Messer Florio sedde a viso a viso d'un cavaliero che sedeva al capo della tavola : il signor Folco a destra de M. Florio il Nolano a sinistra de M. Florio il dottor Torquato a sinistra del Nolano...

Quelle qu'ait été la situation réservée à Florio dans l'entourage de Lord Southampton, il est évident que l'ancien maître répétiteur du collège Magdelen accepta avec empressement l'emploi qui lui était offert. Southampton, considéré à cette époque comme le protecteur le plus autorisé des belles-lettres, avait alors 19 ans. Sorti de Cambridge en 1589 avec le titre de M. A., il était entré dans les « Inns of Court » pour étudier le droit. Sa fortune était immense ; elle provenait des dépouilles des couvents les plus riches du Royaume. Ce jeune seigneur n'était pas seulement doué des dons de la fortune, il était particulièrement beau, et brillait par les qualités physiques autant que par celles de l'esprit. Il adorait le théâtre et aidait de ses propres deniers les talents naissants.

La cour de ce Mécène réunissait les Nash, les Barnes, les Barnefield, les Chapman et les Daniel. C'est à lui que Shakespeare dédia son *Vénus et Adonis* en 1593 et sa *Lucrèce* l'année suivante, et c'est lui-même que beaucoup de critiques retrouvent dans le jeune héros auquel le poète s'adresse dans ses sonnets intimes. Southampton admirait ardemment les littératures étrangères et surtout celle de l'Italie[1] ; son influence se fit sentir sur bien des écrivains de son temps, jusqu'au jour où des événements politiques et la conspiration d'Essex le conduisirent ; en 1601, à la Tour de Londres.

En Southampton, Florio trouvait l'élève rêvé. Non seulement le jeune homme était avide de connaître la langue italienne et les chefs-d'œuvre conçus « au delà des Appennins[2] », mais il avait hâte aussi de répandre autour de lui le résultat de ses études. Florio trouvait donc en lui le meilleur intermédiaire pour faire pénétrer dans le monde des lettres ses idées, ses connaissances, et le culte des auteurs qui lui étaient chers et que l'Angleterre connaissait peu ou même ignorait. Southampton du reste, sous l'impulsion de Florio, ne tarda pas à prendre place

1. Florio affirme que les études de Southampton, remarquables dans toutes les branches, sont surtout excellentes en italien.

2. « Which could never before find the way over the Apenines ». Epistle to *Second Fruits*.

parmi ses contemporains comme un des premiers italophiles.

L'extrait suivant, emprunté à la dédicace précitée du dictionnaire de Florio[1] (1598), fait nettement ressortir le rôle de propagandiste que le grammairien italien entendait faire jouer à son protecteur.

« Le rayon glorieux et gracieux émanant de votre Honneur — soleil étincelant — a infusé, à moi et à bien d'autres, la lumière et de la vie. Il a, en particulier, donné de l'éclat et de la vie à mes propres lumières qui étaient faibles et que je vous avais du reste empruntées. C'est un fait. Votre heureuse disposition a influencé *votre entourage* et lui a donné du lustre.

Vous avez beau *répandre autour de vous vos bonnes grâces*, elles ne sont point pour cela diminuées...

Les sources claires, où vous venez puiser, sont suffisantes aussi pour abreuver *vos voisins*. Votre torche doit vous servir d'abord ; elle peut ensuite allumer la chandelle *de votre prochain*... »

Quant à la question de savoir si c'est réellement en qualité de maître d'italien que Southampton attacha Florio à sa personne, cet autre passage tiré de la même dédicace indique nettement qu'elle doit être résolue par l'affirmative.

« Votre compétence est si grande que j'en suis arrivé à douter *que je vous sois encore utile*. Sans même quitter votre demeure, vous avez appris de *l'italien* tout ce qu'un maître peut enseigner et un élève apprendre, si bien que voyager semblait ne devoir être pour vous d'aucun secours ; et voici maintenant qu'à la suite d'un voyage vous êtes si accompli que l'on peut se demander ce qui manque à votre perfection...[2]. »

Quand Southampton fut condamné à la prison perpétuelle, Florio perdit son puissant protecteur et dut vivre les jours les

1. Voir l'appendice où le texte de cette dédicace est donné.

2. But as to me and manie more the glorious and gracious sunneshine of your Honor hath infused light and life : so may my lesser borrowed light, after a principal respect to your benigne aspect and influence, afoorde sone lustre to others... Good partes imparted are not empaired : your springs are first to serve yourself, yet may yeeld your neighbors sweete water ; your taper is to light you first, and yet it may light your neighbor's candle, I might make doubt, least I or mine be of any *further* use to your selfe-sufficiencie, being at home so instructei in *italian* as teaching or learning could supplie, that there seemes no use for travell : and nowe by travell so accomplished as waht wants to perfection ? »

plus orageux de son existence. Il chercha asile chez les parents et amis de son ancien mécène, et fut recueilli par Lady Harrington, mère de Lucy, Comtesse de Bedford, réputée pour son bel esprit. C'est dans la demeure de ces protectrices que, pour plaire à ses hôtes et pressé par Sir Edward Wotten, leur intime ami, il acheva la traduction des Essais de Montaigne.

Mais, avec l'avènement de Jacques Ier, la coterie politique à laquelle appartenait Southampton retrouva auprès du trône cette faveur qui lui avait été refusée par Elisabeth. Lord Southampton fut libéré de sa prison et ne tarda pas à obtenir de la cour, pour ses protégés et pour lui-même, certains avantages : la direction des affaires coloniales du Royaume lui fut confiée.

La troupe de Shakespeare prit le nom de « Comédiens du Roi » (Kings Players); pour fêter la reine Anne, elle joua en reprise « *Loves Labour Lost* » au cours d'une belle soirée organisée chez Southampton. Florio passa au service du palais, où nous le voyons cumuler les fonctions de professeur de langue auprès du Prince de Galles avec celles de secrétaire particulier et lecteur de la Reine Anne, femme du souverain. C'était, pour le réfugié italien, l'apogée de la grandeur. Et, comme on s'en rend compte, en parcourant ses écrits, c'est à ce moment que sa vanité transpire à chaque page. En 1614, il reçut du collège des hérauts l'autorisation d'y faire inscrire ses armoiries de gentilhomme (gentleman)[1].

Cette ère de prospérité dura tant que vécut la Reine. Quand elle mourut, en 1618, Florio dut quitter Londres. Il abandonna sa maison de Shoe Lane à sa fille mariée, et se retira à Fulham, dans le diocèse de Canterbury, où il passa misérablement ses dernières années. Il avait du reste survécu à sa vocation.

Un nouveau courant littéraire passait sur la Grande-Bretagne, et les idées qui furent chères à Florio avaient perdu leur prestige. Le Puritanisme envahissait l'Angleterre, chassant le culte

1. A marigold proper issuing from the stalk sprouting out of two leaves. In chief the sun in splendour proper (« un souci se détachant d'une tige et de deux feuilles vertes. En tête un soleil rayonnant »).

Ces armoiries, dont le British Museum possède des dessins (Harleian 6140, f. 79), furent accordées par Sir Wm. Seegar le 23 août 1614.

Elizabeth Vernon, fiancée de Southampton (*portrait inédit*).

de la Renaissance. Une autre génération venait se substituer à celle qui avait procuré au réfugié italien et des protecteurs et quelques amis. Parmi ces derniers, Gwinn seul vivait encore.

Giovanni Florio se raidit d'abord contre la fatalité; il refusa de croire que sa mission de maître et de protagoniste italien fût terminée. Il s'efforça de poursuivre la composition de la seconde partie de son dictionnaire (texte anglais-italien) dont il avait annoncé la publication; puis, comme découragé, il dut se contenter d'assurer l'avenir de ses manuscrits et de ses œuvres déjà parues.

Il rédigea son testament en 1625.

Dans ce document, sa prière adressée à Lord Pembroke de sauver ses travaux littéraires pour la postérité contient un vrai cri du cœur. Il confie à ce seigneur le sort futur de ses dialogues et de ses dictionnaires, mais il ne mentionne pas sa traduction de Montaigne[1].

Est-ce parce qu'il sentait le succès de ce livre assuré? Ou est-ce plutôt parce qu'il désirait ne laisser après lui qu'une œuvre véritablement italienne?

Le testament de Florio montre dans quel état de dénuement il était tombé: ses legs sont constitués par des objets sans valeur. Il croit devoir consacrer quelques lignes à sa seconde femme pour la remercier des soins dont il a été entouré au cours de ses maladies[2]. Mais en lisant attentivement on découvre, à côté

1. Item. I give and bequethe unto the right honourable, my singulare and ever honored good Lord William Earle of Pembroke, Lord Chamberlaine to the King's most excellent Majestie, and one of hiss royall counsell of State (if at my death he shall then be living) all my italian and French (and Spanish) books as well printed as un printed, being in number about three hundred and iortie, namely my new and perfect Dictionary as also my Ten dialogues in italian and English and my unbound volume of divers written collections and rapsodies, most heartilie entreating his Honorable Lordshippe (as hee once promised mee) to accept of them as a token of my service and affeccion to his honor, and for my sake to place them in his library eyther at Wilton or els at Baynard's Castle at London, humbly desiring him to give way and favourable assistance that my Dictionarie and Dialogues may be printed and that the profitt thereof accrud unto my wife...

(Florio's will.)

2. « Jamais homme n'a trouvé une femme aussi constante et aussi tendrement dévouée, une ménagère se donnant plus de mal qu'elle ne s'en donna au cours de mes diverses maladies et les épreuves de la fortune. On ne saurait trouver une garde

des clichés conventionnels dont la plupart des documents analogues rédigés à cette époque sont remplis, des détails qui font ressortir la mésintelligence dans laquelle vivait sa famille. Florio veut que son épouse ignore un prêt que son gendre lui avait consenti, et il accuse sa fille d'avoir menti au sujet du chiffre de cette dette.

Ses livres, qui paraissent être les seules choses de valeur laissées par Florio, sont partagés entre Lord Pembroke, qui devait recevoir les volumes italiens, français et espagnols, et sa femme, à laquelle était donnée la partie anglaise de sa bibliothèque[1].

Peu de temps après avoir exprimé ses dernières volontés, en 1625, il mourut, victime de la peste.

*
* *

Florio s'était marié deux fois ; il épousa en premières noces la sœur du poète Daniel, dont il eut une fille, Aurelia. Sa seconde femme, avec laquelle il se maria en 1617, quand il était déjà âgé de soixante-quatre ans, se nommait Rose Spicer.

On a soulevé, bien inutilement à notre avis, une controverse sur l'exactitude des renseignements donnés par Anthony-à-Wood relatifs à l'identité de la première femme de Florio.

Sidney Lee dit : « In 1613 Daniel adressed Florio as brother whereas in 1603 he merely called him fried, *there is no other evidence* of a family relationship. »

malade plus *pénible* ni une épouse plus *confortable* » (a more *painful* nurse, and confortable consort).

(Ici *pénible* est pris dans le sens : se donnant de la peine. *Confortable*, capable de donner du réconfort. Nous trouvons dans Shakespeare ces adjectifs employés dans le même sens.

« Oh *Comfortable* friar Where is my Lord ? » (*Romeo et Juliet*). Acte V, sc. 3.

« The *painful* warrior famoused for fight », Sonnet nº 52).

Florio lègue à Lord Pembroke, outre une partie de ses livres et ses manuscrits, son « Corvina stone » bijou digne d'un prince donné autrefois par le grand duc de Toscane à la reine Anne de bienheureuse mémoire » mais cette « pierre de *maintes vertus* trouvée dans le nid d'un corbeau » semble, d'après la définition du linguiste, posséder plus de qualités absonces qne de valeur réelle.

Pembroke ne paraît pas avoir exécuté les recommandations de Florio.

1. Voir appendice nº H, où le testament de Florio est reproduit in-extenso.

Henry Wriothesley, *par Van Dyck.*

Et Wm Hunt se demande, avec Sir Sidney Lee, si la dédicace de Samuel Daniel, dans laquelle, s'adressant à Florio, il écrit : « To my deare friend and *brother* M. John Florio, one of the gentlemen of his Maiesties' priuy-chamber », ne doit pas être interprétée comme indiquant que le poète et le linguiste étaient simplement amis et *camarades*. Nous ne pouvons partager ici le doute des deux historiens anglais. Si Samuel Daniel avait voulu dire *camarade* il aurait écrit *fellowe*, terme anglais du temps, que nous retrouvons précisément dans plus d'une dédicace adressée à Giovanni Florio ; en voici un exemple tiré du dictionnaire de 1611.

« To my dearely esteemed Friend and *Fellowe* M. John Florio. Reader of the italian tongue vnto the most excellent Maiestie of our most Sacred Mistris. »

Du reste, Sir Sidney Lee fait une erreur en disant qu'il n'existe aucun document concernant les rapports de Florio avec Daniel en dehors des textes qu'il cite. Il ignore sans doute le poème mis en tête du dictionnaire de 1611 où Daniel appelle Florio son « frère » regrettant qu'il ne soit pas lui aussi placé à la cour, et se voyant contraint de signer : « *ceci de ma charrue*[1] ».

Mais ce qui est plus grave, il ignore aussi l'affirmation catégorique de l'*Athenae Oxonienses* ; il semble tout au moins

1. And it were well, if in this season when
They leave erecting Churches Colleges
And pious monuments they would build men
Who of their glory may be witnesses
And what they doe be theirs : as Mazons raise
Works not for them but for their mastér's praise,
For, would they but be pleased to know, how small
A portion of that overflowing waste
Which run's from them, would turn the wheels and all
The frame of wit to make their glory last :
I think they would doe something : but the stirre
Still about greatnesse, gives it not the space
Tho looke out from itselfe, or to confer
Grace but by chance and as men are in place.
But this concerns not me, It is ynow
I doe applaud your worke. This from my Plow.

Samuel Daniel, 1611.

En 1613, il signe Sam. Daniel one of the Gentlemen extraordinarie of her Majesties most royall privie Chamber.

ignorer l'origine des renseignements fournis par Wood à ce sujet.

Quand l'auteur de l'*Athenae Oxonienses* se faisait documenter sur les personnages habitant Londres, il s'adressait à *John Aubrey*[1] ; or, ledit Aubrey, qui aurait pu être en relation directe avec les contemporains de Florio, déclare dans ses notes qu'il tient ses informations sur Florio et sur Daniel de *Mr. Mollins* qui était leur petit-fils[2] et neveu (Le Dr James Mollins avait en effet épousé Aurelia Florio).

Dans la notice sur Daniel publiée en 1690, l'Athenae Oxonienses s'exprime ainsi :

« La reine Anne, grande amie des muses, prit celui-ci (Daniel)

1. John Aubrey (1626-1667) nous a fourni sur son époque les notes les plus intéressantes. Sa curiosité inlassable touchant la génération qui précédait la sienne le porta dès son enfance à rechercher la société des gens âgés — pages de documents vivants comme il les appelle — il travailla peudant des années pour son propre compte. Vers 1660 il fut présenté à un historiographe de renom : Anthony à Wood de l'Université d'Oxford, qui avait entrepris deux importants ouvrages, l'un sur les antiquités et les monuments de la cité, l'autre sur chaque homme illustre qui avait séjourné dans son Université (Athenae oxonienses).

Le savant Wood vivait presque en reclus et d'une manière fort peu faite pour réunir les matériaux nécessaires à un tel ouvrage. Aubrey était le collaborateur rêvé. Brillant causeur, il possédait surtout l'art de faire parler les autres. Sa vie de voyageur en quête de procès et d'argent lui faisait rencontrer une foule de gens connus. Il prit l'engagement de collectionner des anecdotes pour l'Histoire de Wood.

« Ce sera une jolie chose », écrit-il en 1667. « Ce matin avant 6 heures, j'avais terminé deux biographies. Mes notes atteignent maintenant deux mains de papiers in-folio d'une écriture serrée. Depuis que je les ai commencées, j'ai senti une si forte poussée de mon esprit que je ne peux pas rester tranquille quand je ne travaille pas. Le volume comprendra 120 vies, et je crois que *jamais en Angleterre* on n'aura livré au public ce genre d'écrit, *aussi fidèlement entrepris et avec autant d'autorité*. »

Wood s'était emparé des notes de son ami ; mais dans ces temps de troubles des documents aussi francs que ceux d'Aubrey pouvaient devenir un vrai danger pour leur détenteur. Sous la menace d'une perquisition, le timide savant prit peur, et, sans le consentement de l'auteur, il détruisit le tiers de l'œuvre. L'auteur des *Vies* ne s'en remit jamais.

Le manuscrit de John Aubrey, ainsi mutilé, fut légué par Wood à la Boldéienne. En 1798, Edmund Malone en a fait une publication partielle. En 1898, le Pr Andrew Clark, d'Oxford, nous a donné l'œuvre presque in extenso.

Des articles en français sur cette édition avec des extraits des *Vies* en abrégé se trouvent dans la *Revue* de novembre 1916 (La notice sur Shakespeare y est en entier) et dans le numéro du 1er juin 1918.

2. Aubrey avait l'habitude d'écrire en marge de ses notes biographiques le nom de la personne qui lui avait fourni les renseignements nécessaires. Or, en marge de la vie de Florio, nous trouvons ces mots : « from Mr. Mollins ».

sous sa protection spéciale, ainsi que J. Florio, *qui avait épousé la sœur de Daniel*[1]. »

A ce propos, une hypothèse intéressante a été avancée par le Rev. Dr Halpin, que contredit vigoureusement le Dr Grosart, commentateur de Spenser. Mr. Halpin croit pouvoir identifier la bergère Rosalinde du « Calendrier des Bergers » avec Rose Daniel, première femme de Florio : les deux noms, en effet, forment un anagramme évident. Et, qui plus est, le nom de Menalcas, le rival pour qui Rosalinde avait quitté l'amoureux Colin, ne signifie pas autre chose que « le Résolu », et tel est justement le surnom de Florio. La trahison dont Spenser accuse Menalcas pourrait être rapprochée de la dédicace flatteuse dont le grammairien orne ses Seconds Fruits[2]. Mais, dira-t-on, Florio répondrait par des compliments à des injures. Il nous semble que ces injures, adressées à un rival heureux, ont plutôt le caractère d'un cliché poétique.

Les objections du Dr Grosart contre cette hypothèse assez séduisante sont très contestables. Ayant remarqué que la seconde femme de Florio avait pour prénom Rose, Mr. Grosart déclare que la première femme du linguiste n'a pas dû avoir le même nom. Mais un tel fait n'est nullement impossible. Le nom de Rose était très à la mode au XVIe siècle en Angleterre. Florio s'est d'ailleurs remarié très vieux, peut-être avec une parente de sa première femme, nièce ou cousine, qui, en raison du lien de parenté, aurait reçu le même prénom ? Le Dr Gro-

1. Anne of Denmark, who, being a favourer of the Muse took kim (Daniel) under her especial patronage as she did also J. Florio who married Daniel's sister.

Athenae Oxonienses, vol. I, p. 47.

2. « And thou, Menalcas, that by trecheree
Didst underfong my lasse to wexe so light,
Shouldest well be knowne for such thy villanee ».

(*The Shepheards Calender*, June.)

Nous lisons dans le « glossaire » de cette même églogue : « Menalcas, the name of a shepheerde in Virgile ; but here is meant a person unknowne and secrete against whome he often bitterly invayeth ».

Faut-il voir une allusion au nom de Florio dans ces vers prononcés un peu plus loin par Hobbinol :

« Tell the lasse, whose *flowre* is woxe a weed,
...That she the truest shepheards hart made bleede »... ?

sart pense trouver un terrain plus sûr lorsqu'il nie que le nom de Menalcas peut désigner Florio à l'époque du Calendrier des Bergers (1579-1580), car le grammairien d'après lui n'avait jamais signé de ce qualificatif avant 1598, dix-neuf ans plus tard[1]. Or Florio signait déjà « le Résolu » dans sa préface de 1591, et il est probable que son pseudonyme était connu dans le monde des lettres longtemps avant cette date. Florio avait dû adopter ce pseudonyme bien avant 1591. Nous possédons la traduction française faite par Florio d'une pièce de vers anglais attribuée à un de ses élèves, datée de 1578, et que le maître a signée TOUJOURS IE ESPOYRE IEHAN. Cela exprime bien en français l'idée de volonté ambitieuse que Florio désirait indiquer par le choix de l'épithète *The Resolute*.

*
* *

Il est probable que les débuts de Florio dans le monde des lettres furent difficiles, mais notre auteur n'était pas homme à se laisser rebuter par les obstacles. On l'appelait « Le Résolu », comme nous venons de le dire, et lui-même se plaisait à faire suivre sa signature de ce qualificatif.

C'est sous la haute protection du comte de Leicester qu'il parvint à se faire imprimer pour la première fois (1578), et il voua une reconnaissance sincère à ce premier protecteur, reconnaissance qui survécut à la mort du favori, vite oublié, denigré même[2].

1. Le Pr Morley commet la même erreur dans son édition de Montaigne.

2. The maiden head of my industrie I yeelded to a noble Mecenas (renoumed Leicester) the honor of England whom thogh like Hector euery miscreant mirmidon dare strik being dead, yet sing Homer or Virgil, write friend or foe, of Troy or Troyes issue, that Hector must haue his desert, the General of his Prince, the Paragon of his peeres. the watchman of our peace.

Non so se miglior Duce o Cavalliero as Petrarke hath it in his triumph of fame ; and to conclude. the supporter of his Friends the Terror of his foes, and the Britton patron of the Muses : « Dardania's light, and Troyans faithfuls't hope. »

But nor I nor this place may halfe suffice for his praise which the sweetest singer of all our westerne shepheards hath so exquisitely depainted, that as Achilles by Alexander was counted happy for having such a rare emblazoner of his magnanimitie, as the Méonian poete ; so I account him thrice fortunate in having such a

« J'ai voué mon travail vierge (écrit-il en 1591) à ce noble Mécène « le renommé Leicester, l'honneur de l'Angleterre que chaque mi- « sérable Mirmidon ose frapper maintenant qu'il est mort comme il « arriva jadis à Hector. Pourtant, de même que celui-ci fut chanté « par Homère et par Virgile, ami ou ennemi des fils de Troie, de « même il faut célébrer les vrais mérites de celui-là.

« Général de son Prince, Parangon des pairs, Gardien de la tran- « quillité du Royaume !

« Non so se miglior duce o cavaliero », comme disait Pétrarque « dans son Triomphe de la Gloire. Et, pour conclure : Fidèle appui « de ses amis ! Terreur de ses ennemis ! Protecteur anglais des « Muses.

« Dardania's light, and Troyan's faithful'st hope. »

« Mais ni ma plume ni l'espace dont je dispose ne suffisent pour « dire la moitié des louanges dues à celui que le plus doux chan- « teur parmi nos bergers de l'Occident a dépeint d'une manière si « exquise. Alexandre estimait Achille heureux d'avoir eu un si rare « blasonneur de sa magnanimité que le poète Méonien ; ainsi j'es- « time Leicester trois fois heureux d'avoir eu un héraut comme « Spenser pour proclamer ses vertus. Seigneur Courtois ! Courtois « Spenser ! Je ne sais lequel des deux doit le plus être loué ; celui « qui a su si bien mériter d'un tel écrivain, ou l'écrivain qui, « sans espoir de reconnaissance, a été si éloquent à l'adresse « d'un tel seigneur (dont la mort) a laissé tous les arts comme « tous les étrangers ici, pareils à des orphelins abandonnés et sans « amis. »

Le patronage de Leicester, dont Florio se glorifiait à ce point, ne fut pas de longue durée. Une fois établi à Oxford, le linguiste italien semble avoir eu des difficultés à trouver, pour ses œuvres, des protecteurs de premier plan.

Son second ouvrage (1580) est dédié à un magistrat peu connu d'Oxford, Sir E. Bray. La troisième tentative qu'il fit

herauld of his vertues as Spenser. Curteous Lord, Curteous Spenser, I knowe not which hath purchast more fame, either he in deserving so well of so famous a scholer, or so famous a scholler in being so thankful without hope of requittal to so famous a Lord Him that dying left al Artes, and al strangers as orphanes, forsaken and friendles,..

The Epistle dedicatorie. *Second Fruits* (1591).

pour se faire publier aboutit, selon les vraisemblances, à un échec.

Le British Museum, en effet, a conservé un manuscrit de Florio qui ne fut jamais imprimé et qui paraît être le projet d'un volume de proverbes ; l'auteur y ajoute « quelques dictons dorés » oubliés dans les Premiers Fruits.

Ce manuscrit nous fournit un exemple de la parfaite calligraphie de Florio ; il est daté du 12 décembre 1582.

C'est à Sir Edward Dyer que Florio voulait dédier cette œuvre. Dyer était un peu poète ; il est connu aujourd'hui par une seule pièce de vers « My Mind to me a Kingdom is », généralement attribué à sa plume, mais il est cité par le critique Meres (celui qui célébrait Shakespeare), comme étant « fameux surtout pour ses élégies ». S'il mourut très pauvre, en 1607, il était, au moment où Florio lui dédiait son ouvrage, un privilégié de la fortune, et sa protection devait être recherchée[1].

A cette époque la dédicace comportait souvent un don, couvrant les frais de publication. Florio avait hâte de faire paraître son livre.

Mais le prodigue Dyer dépensa trop vite ses biens. Giovanni, qui ajoutait « il resoluto » à sa signature, se montra persévérant et obstiné : quand un Mécène lui échappait il en recherchait un autre, et nous le voyons dans la suite dédier ses œuvres successivement au savant écossais, Nicholas Saunder of Ewall (1591) et à trois protecteurs réunis : le comte de Southampton, le jeune lord Rutland et la comtesse de Bedford qu'il appelait « Les parrains et marraine de cet enfant de son cerveau[2] ».

1. Nous lisons dans le manuscrit de John Aubrey à la Bodléienne (précieuse source que nous avons déjà indiquée) cette notice sur Dyer :

« Sir Edward Dyer of Somersetshire était un bel esprit et un bon poète. Il fut l'ami de Mary Comtesse de Pembroke et de sir Philip Sidney qui parle de lui dans la préface de son *Arcadia*. Il avait quatre mille livres sterling de rente, et avait reçu en héritage plus de quatre vingt mille livres en argent comptant. Il a tout gaspillé. Je tiens ce renseignement de son arrière-petit-fils le capitaine Dyer. »

Aubrey's Brief Lives Chiefly of Contemporaries. Edition Andrew Clarke. Vol. I, p. 243.

2. My riper yeeres afoording me I cannot say a braine babe *Minerva* armed at al

riputarmi, et accettarmi nel numero de' suoi
minimi seruitori, cosa desideratissima da
me fin che con più lodeuole studio io uenghi à dar-
mele meglio à conoscere, isuis certamente
prego N. S. Iddio, che da ogni male la guardi
e per sempre conserui in felicissimo stato,
e con la bocca de l'animo le baccio la sua non
meno giusta che ualorosa mano. et ad essa
per sempre, et in tutto mi dedico et offero;
Di Osfonia à di 12 di Decembre 1582

di S. S. fedelissimo, et ad ogni suo cenno
paratissimo seruitore. Gio.m Florio.

Dédicace de la main de Florio, *fac-similé*.

Puis, afin de mieux mettre en valeur ses relations avec la haute noblesse, il imagine une dédicace collective pour sa traduction des Essais de Montaigne (1603).

Les grandes dames qu'il tient à honorer par des lettres servant de préface à cette œuvre importante sont : la comtesse de Bedford, lady Harrington, Elizabeth Bedford, Penelope Devereux lady Rich, sœur du comte d'Essex, chantée par sir Philip Sidney sous les traits de Stella, Elizabeth lady Gray, et Mary lady Nevill; ces deux dernières étaient ses jeunes élèves.

Enfin, chambellan à la cour, il ne dédiera plus d'ouvrage à un personnage de rang inférieur à celui de la Souveraine. C'est ainsi que son « Nouveau Monde des Mots de la Reine Anne » (1611) est dédié (en langue italienne) et « avec les genoux de mon esprit pieusement courbés [1], à la Reine Anne de Danemark, épouse de Jacques Ier ».

Dans la préface à la seconde édition des Essais, il substitue aux dames de qualité qu'il avait d'abord choisies comme protectrices de la première édition la même souveraine dont le nom se trouve en tête de son dictionnaire.

« A sa Majesté la plus royale, la plus renommée, née Princesse de Danemark, etc... Impériale et incomparable Majesté : Etant donné que je suis entièrement possédé par vous, il est juste et naturel que des parcelles m'appartenant, qui auparavant paraissaient devant le public sous d'autres auspices, soient maintenant placées sous l'égide d'une puissance qui contient toutes leurs perfections et possède, en outre, des qualités d'une nature plus sublime. Ainsi, j'ai dû reprendre cette partie de moi-même dont le temps a usé l'édition et que le

assaies a first houre : but rather from my Italian Semele, and English thigh a bouncing boie, Bacchus-like : And being as the manner of this country-is, after some strength gathered to bring it abroade ; I was to entreate three witnesses to the entrie of it into Christendome Over presumptuous (1 grant) to entreate so high a presence but your Honors so gracious (I hope) to be over entreated.

To the Right Honorable Patrons of Vertue, Patterns of Honor, Roger Earle of Rutland, Henri Earle of Southampton, Lucie, Comtess of Bedford.

Florio's Worlde of Words 1598.

1. Io con ogni humiltà & riuerenza dedico & consacro questo humile voto, & con le ginnocchia della mente inchine alla tua grandezza dall' eccelso bascio le Realissime mani.

monde a reçue de moi jadis, pour la déposer devant vos pieds sacrés, en témoignage de mon devoir le plus dévoué et pour montrer que partout où je suis, je dois être en entier ; je ne puis accepter d'être partagé, étant entièrement (et par là même heureux) de votre Majesté le plus humble et le plus loyal de ses serviteurs [1]. »

Une gravure caractéristique due à J. Hole, et que nous reproduisons ici, nous montre Giovanni Florio à l'âge de 58 ans (1611). Trois profonds sillons creusent un front fuyant. Ses yeux sont brillants. Sa barbe pointue cache un menton en retrait. Une chaîne d'or, un justaucorps de velours de Gênes orné de fourrures luxueuses et une fraise à l'espagnole, indiquent un homme aussi raffiné dans ses vêtements qu'il passait pour l'être dans son langage.

Sa figure semble être l'indice d'un caractère où dominent une sensibilité suraiguë, une intelligence bornée, un cœur plus borné encore.

On a l'impression d'être en face d'un homme petit, maigre, irrascible et nerveux. Cornwalis, qui admirait Florio comme homme d'esprit, disait en parlant de son apparence : « Il est plus spirituel que fortuné, et plus fortuné qu'agréable de figure [2] ». Cette critique nous semble un peu sévère si nous nous en rapportons à son portrait officiel. Cette gravure entourée de lauriers que l'auteur jugeait à propos de faire figurer dans sa dernière œuvre, cet entourage symbolique, même s'il n'avait pas été suggéré à l'artiste par son modèle, n'était pas pour

1. To the Most Royal and Renowned Maiestie of the High borne Princesse Anna of Denmarks, by the Grace of God Queene of England, Scotland, France and Ireland & C.

Imperiall and Incomparable Maiestie : Seeing with me all of me is in your Royall possession, and whatsoever peeces ot mine have heretofore, under other Starres passed the publike view, come now of right to be under the predomination of a Power, that both contains all their perfections, and hath influences of a more sublime nature, I could not but also take in this part (whereof time had outworn the edition) which the world hath long since had of mine, and lay it at the feet. as a memoriall of my devoted dutie, and to show that where I am, I must be all I am, and cannot stand dispersed in my observance, being wholly (and therein happy). Your sacred Maiesties most humble and loyall servant. Iohn Florio.

2, Less beholding to nature for his fortunes than his wit, yet lesser for his face than his fortune.

déplaire au linguiste italien, dont le trait caractéristique était l'orgueil [1].

Les préfaces de Florio nous donnent aussi de nombreux aperçus sur la personnalité de leur auteur ; le portrait moral qu'elles tracent semble correspondre à l'opinion qu'eurent de lui ses contemporains. Elles mettent en relief les particularités de cet Italien, esprit curieux, jaloux, autolâtre et vain. La vanité de Florio contient même un élément morbide que l'on retrouve dans tous ses livres. Elle le portait à se croire obligé de relever les moindres critiques faites à sa propre personne et même à s'estimer mis en cause chaque fois que son ancienne patrie était l'objet d'une attaque ou d'un dénigrement.

Un inglese italianato e un Diavolo incarnato, — disait Roger Ascham dans son *Scholemaster* [2] en manière de diatribe contre l'Italie et la mode en Angleterre, parmi les élégants, de vouloir compléter leur éducation par un vernis de littérature étrangère.

Contre les critiques du genre d'Ascham, Florio n'hésite pas à prendre les armes [3].

« Mais qui diable t'enseigna assez d'italien pour citer cette phrase !... C'est l'élite de l'Angleterre qui parle le mieux les langues et parmi celle-ci personne ne parle mieux que sa majesté... Tu prétends qu'un grand nombre de langues ne servent à rien ? Oui, en vérité, une langue est déjà de trop pour celui qui ne sait pas bien la ma-

1. Cet orgueil apparaît sous un jour comique quand Florio invoque son service de Chambellan comme une excuse valable pour ne point s'assurer par lui-même que les fautes d'impression de l'édition de 1603 des Essais ne figurent pas dans l'édition de 1613.

« If the faults found even by myselfe in the first impression be now by the Printer corrected, as he was directed, the worke is much amended : if not, know that through mine attendance on her Majesty, I could not intend it ; and blame not Neptune for thy second shipwracke. »

Still resolute Iohn Florio.

2. The Scholemaster, London, 1570.

Les *Civile Conversations* de George Pettie (1586) font partie de la même propagande anti-italienne.

3. Now, who the Diuell taught thee so much italian ? Why the best speake it best and hir Maiestie none better. I (ay) but too manie tongues are nought ; indeede one is too manie for him that cannot use it well.., thou hast not one sounde heart but such a one as is cancred with envie, nor anie tongue but a forked tongue, thou hissest so like a snake. »

nier... et toi tu n'as point d'autre cœur que celui qui est ulcéré d'envie, et tu n'as qu'une langue fourchue pour siffler comme un serpent. »

Florio avait pour la langue italienne une admiration passionnée. Il la donne sans cesse comme exemple. Son opinion sur la langue anglaise est tout autre. On sent bien qu'il l'emploie comme à regret.

« Je ne l'aime aucunement, elle est faite de confusion, rapiécée de langues disparates, prenant beaucoup de mots au latin, davantage au français et à l'italien, une quantité au hollandais, quelques-uns au grec et au breton. A tel point que si chaque langue recouvrait dans l'anglais tous les mots qui lui appartiennent, il en resterait bien peu pour les Anglais eux-mêmes. Malgré cela, ils ajoutent toujours de nouveaux mots. Prenez un livre et lisez-le attentivement, et vous ne trouverez pas quatre mots consécutifs de véritable anglais[1]. »

Son opinion de l'éducation en Angleterre n'est guère plus flatteuse :

« Que pensez-vous des manières anglaises ? — A vrai dire quelques-unes sont bonnes, beaucoup sont mauvaises. — Envers qui ont-ils de mauvaises manières ? — Mais envers les étrangers ! peu d'entre eux se soucient de faire apprendre à leurs enfants une langue étrangère, ce que je n'approuve pas. Quand j'arrivai à Londres, comme je ne savais pas un mot d'anglais, j'abordai plus de cinq cents personnes avant d'en trouver une qui pût me dire en français ou en italien où logeait le courrier qui portait la poste[2]. »

1. It doth not like me at all because it is a language confused, bepeeced with manie tongues : it taketh many words of the Latine & mo of the franch & mo from the Itolian and many mo from the Duitch ; some also from the Greeke a from the Britaine, so that if every language had is owne wordes againe, there would but a fewe remaine for Englishmen, and yet every day they adde. Take a booke and reade, but marke well, and you shall not reade foure wordes together of true English ».

First Fruits, chapter 27, page 50.

2. « Whate thinke you of the maners of English men? — I will tell you, some are well manered, but many yl. — Toward whom arey they yl manered ? — Toward strangers : and fewe of these Englisch men delight to have their children learne divers languagues whiche thing displeaseth me. When I arriued first in London, I coulde not speake Englishe, and I met about five hundred persons, afore I could find one that could tel me in Italian or French, where the Post dwelt. »

First Fruits, chap. 28, page 51.

Et il poursuit :

« Je vois des gentilshommes (il est vrai que ce sont plutôt des faquins) qui, lorsqu'ils ont appris deux mots d'espagnol, trois de français et quatre d'italien, pensent qu'ils ont assez étudié... Quelle honte de voir un Anglais entrer dans une réunion d'étrangers et de constater qu'il est incapable soit de parler, soit de comprendre, et qu'il reste figé comme un muet et devient objet de moquerie ! Il se trouve méprisé de tout le monde, déconsidéré partout. Quel reproche pour ses parents ! Quelle humiliation ! Quelle perte pour l'individu, et quelle douleur pour le cœur que d'y penser ![1]. »

On retrouvera cette même appréciation de l'Anglais en voyage dans la bouche de Portia.

Giovanni Florio, même après avoir vécu en Angleterre plus de 35 années consécutives, ne parvint jamais à se détacher de sa patrie d'origine, au point de vivre, par la pensée du moins, une vie véritablement anglaise.

La nostalgie de l'exilé le poursuivait. Dans un texte publié en 1613, il déclare que Gwinn est son « grand ami ». Or nous savons que ce médecin-littérateur, quoique Anglais, professait pour l'art italien un culte presque exagéré.

Quand Florio parle de Bruno qu'il reçut à Oxford, d'Alberico Gentili, professeur de droit international[2], qui contribua par quelques vers italiens au Monde des Mots, et surtout du médecin Théodore Diodati[3], dont il s'assura le concours pour sa

1. « I see certaine Gentleman rather lownes, to tel the truth, that begyn to learne to speake Italian, French and Spanish, and when they have learned two words of Spanish, three words of French and foure words of Italian, they thinke they have yenough, they will studie no more... What a shame is it, that you shall see an Englishman come in company of strangers, who can, neyther speake, nor understand with them but stands as one mute & so he is mocked of them, and despised of al, and none will make account of him. What a shame is that ! what a reproche to his parents ? what a losse to himselfe ? and what a heart's grief to think thereon ? »

First Fruits, chap. 27, p. 62.

2. Alberico Gentili l'auteur de *De Jure Belli*, s'établit en Angleterre vers 1580, il fut consulté par le gouvernement sur des cas de droit international. Quelques années plus tard, il fut nommé « Regius Professor » à Oxford et, par ses cours donna, selon M. Lewis Einstein, une vie nouvelle à ce corps inanimé du Droit Civil. Il fournit des vers italiens au dictionnaire de Florio.

3. Théodore Diodati (1560-1617). — Les Diodati, famille originaire de Lucca,

traduction de Montaigne, on a le sentiment qu'il mentionne ces noms comme étant ceux d'amis véritables avec lesquels il se retrouvait dans son élément naturel, dans son milieu de prédilection.

La bibliothèque de Florio est également celle d'un homme jalousement amoureux des choses italiennes. La liste des livres cités par lui comme composant cette bibliothèque est intéressante à consulter. Elle montre où l'auteur puisait ses connaissances particulières ; elle explique peut-être aussi comment certains écrivains anglais de cette époque ont été influencés par les littératures étrangères, et en particulier par la littérature italienne.

Ces index contiennent plus de trois cents volumes et renferment des pièces de théâtre, le nom des auteurs de contes et de nouvelles italiennes non encore traduits mais dont les sujets étaient déjà connus de certains auteurs anglais et plus spécialement de ceux qui gravitèrent autour de Southampton.

Les livres italiens qui se trouvent catalogués dans le dictionnaire de 1598 sont mentionnés à nouveau, avec quelques additions, dans celui de 1611. On voit bien que Florio était en mesure de produire une œuvre littéraire importante et d'enseigner l'italien d'après les chefs-d'œuvre de style. Il considérait

quittèrent l'Italie par suite des persécutions religieuses, et s'établirent à Genève, où Théodore Diodati naquit en 1574, et où son frère Giovanni était un prédicateur réputé. Puis, comme Florio, Théodore Diodati se fixa à Londres, où il fut connu comme médecin et fut aussi très répandu dans le monde des lettres. Il aida Florio à classer et traduire les citations latines et grecques dans les Essais de Montaigne, et s'en acquitta si bien que Florio crut devoir lui adresser le témoignage suivant :

« Maître Théodore Diodati : dans son nom comme dans ses actes, un vrai don de Dieu pour moi, mon bon génie. Il a été pour moi dans ce labyrinthe inextricable comme un fil d'Ariane, dans cet océan trouble et parsemé d'écueils, il a été pour moi comme le poisson-pilote qui guide la baleine. Dans ces sentiers ténébreux il fut pour moi une claire et étincelante lumière. S'il n'avait pas voulu résoudre ces problèmes, d'autres n'auraient jamais voulu le tenter, nul n'aurait réussi. »

Théodore Diodati fut choisi comme précepteur de John Harrington, frère de la comtesse de Bedford, et auteur plus tard d'une belle traduction de l'Orlando Furioso ; c'est Diodati qui selon Florio fut chargé de « former, orner et instruire l'esprit si noble et si promettant de ce jeune seigneur. »

Comme Florio, Diodati épousa une femme anglaise dont il eut trois enfants, une fille Philadelphia, un fils John, et un autre fils, Charles, très connu par la suite comme l'ami de Milton.

même son dictionnaire, disait-il, comme une « concordance » de tous les auteurs qu'il y citait.

Cette même liste comprend une quantité de volumes techniques nécessaires à la composition de dictionnaires : traités de fauconnerie, d'équitation, d'escrime, de cuisine et d'herboristerie, etc... Mais, et ceci nous intéresse davantage, elle contient en outre plus de vingt-deux pièces de théâtre à l'ancienne mode italienne : *Gli Ingannati*, *La Bravoura del Capitano Spavento*, *La Ruffiana*, d'un genre auquel Shakespeare fait allusion dans *Loves Labours Lost* quand il cite certains caractères typiques de la comédie bouffonne : « The Pedant, the braggart, the hedgepriest, the fool and the boy. »

Tous les commentaires anciens sur Dante et sur Pétrarque (Velutelli, Danielo, Boccace[1], Landini, Francesco Alunno), les *Novelle* de Bandello[2], les *novelle* de Gerardo Cinthio[3], les œuvres de l'Arioste[4] et Il Pecorone[5], figurent également dans ces répertoires.

Tutte le opere di Nicolo Machiavelli sont compris dans les listes dressées par Florio : *Il Libro del Cortegiano*, di Baldassare Castiglione, s'y trouve naturellement.

*
* *

La fortune, par suite de circonstances curieuses, a mis entre nos mains la plupart des ouvrages de Giovanni Florio dans leurs éditions primitives. En voici la liste dans l'ordre chronologique :

1° Florio : His first Fruits : which yeelde familiar speech, merkle proverbes, wittie sentences and golden sayings. Also a perfect induction to the italian and english tongues as in the table appeareth.

Thomas Dawon for Thomas Woodcoocke 1578.

1. Boccace dans son neuvième conte Giletta de Narbonne a inspiré Tout est bien qui finit bien, et son histoire de Ginevra suggéra l'incident principal dans Cymbeline.

2. Bandello dont les nouvelles ont fourni trois sujets à Shakespeare : *Twelfth Night*, *Roméo & Juliet* et *The Winter's Tale*.

3. Où se trouve la source de « Mesure pour Mesure ».

4. Arioste qui dans I Suppositi fournit le sujet de la Mégère apprivoisée *Taming of the Shrew*.

5. Il Pecorone qui inspira le « Marchand de Venise ».

2° A SHORT AND BRIEFE NARRATION of the two navigations & difcoveries to the North Wefterne partes called. New Fraunce. Firft tranflated out of French into Italian by that learned man Geo. Bapt. Ramutius, and now turned into English by Iohn Florio.

London 1580.

3° FLORIO'S SECOND FRUTES to be gathered of twelve trees of diuers but delightfome taftes to the tongues of Italians and Englishmen. To which is annexed his garden of Recreation, yeelding six thousand Italian proverbes.

London printed for Thomas Woodcoock dwelling at the Black Beare 1591.

4° A WOORLDE OF WORDS, or moft copious and exact Dictionnarie in Italian and English collected by Iohn Florio.

Printed at London by Arnold Hatfield for Edward Blount 1598.

5° THE ESSAYES or Morall Politike and Militarie difcourfes of Lo : Michael de Montaigne, knight of the noble order of St Michael, and one of the gentlemen in ordinary of the French King's Chamber.

London 1603.

6° QUEEN ANNA'S NEW WORLD OF WORDS etc. Collected by Iohn Florio. Reader of the Italian unto the Sovereigne Maiestie of Anna.

London printed by Melch Bradwood for Edw. Blount & Wm. Berret. Anno 1611.

Pour les commenter, nous les grouperons en trois chapitres, dans lesquels nous analyserons successivement *les Dialogues et les Manuels de Conversation* (Premiers et Seconds Fruits), *Les Dictionnaires de 1598 et de 1611* (Monde des Mots, Nouveau Monde des Mots de la Reine Anne) enfin la *Traduction de Montaigne.*

Mais nous avons surtout entrepris cette analyse, la première qui ait été faite des écrits de Florio, afin de mieux approfondir l'influence probable que cet auteur italien aurait exercée sur Shakespeare. Aussi complèterons-nous cette étude par une seconde partie dans laquelle nous chercherons à rapprocher les textes de Florio de ceux du plus grand des poètes anglais

---

CHAPITRE II

LES ŒUVRES DE FLORIO

Ses Premiers Manuels de Conversation.

Quand on étudie l'histoire de la Renaissance en Angleterre, l'Université d'Oxford attire naturellement l'attention. C'est là que Francesco d'Accorso, appelé de Bologne, enseigna le droit après avoir aidé Edouard Ier à codifier ses lois, et c'est là que, sous le patronage de Humphrey, Duc de Gloucester, frère de Henri V, se forma cette pléiade d'érudits anglais qui fréquentèrent les écoles de Bologne, de Padoue, de Florence et de Ferrare. A partir du xve siècle, Oxford resta comme lié aux centres d'instruction d'Italie jusqu'au jour où cette Université ouvrit ses portes toutes grandes aux « Humanistes », à leur littérature, à leurs doctrines et à leurs idées.

Mais ce serait une erreur de croire que l'Italie ait pénétré en Angleterre par cette seule Université. Un lien étroit s'était établi avant le règne d'Henri VIII entre l'Eglise et la Papauté. Un grand nombre de prélats anglais se rendirent à Rome pour exposer les idées du gouvernement ou y discuter de leurs droits. Le Saint-Siège, de son côté, ne manquait pas de se tenir au courant des questions de culte en Angleterre où le rendement des taxes religieuses était considérable. Et quand l'Eglise anglicane se sépara de la foi catholique, supprimant une des causes d'union entre les deux pays, d'autres raisons, telles que la richesse croissante du Royaume et les besoins commerciaux qui en étaient la conséquence créèrent des liens nouveaux. Il

se produisit alors comme une invasion ou plutôt une pénétration pacifique de l'Angleterre par des Italiens de toute sorte.

Sous Henri VII, une foule d'artistes, d'industriels, de commerçants, de banquiers, d'artisans, venus d'Italie, passèrent la Manche. Les sculpteurs Rovezanno et Majano décorèrent les églises et les palais. Les banques italiennes, qui avaient depuis des siècles consenti des prêts à l'Angleterre, ouvrirent des succursales à Londres. Des banquiers, comme Frescobaldi et les Bonvisi, furent aussi influents du temps de Henri VIII que les Palavicini[1] et les Ridolfi le devinrent au temps d'Elisabeth. Sous Henri VIII, et surtout sous Elisabeth, la cour fit appel aux services de médecins italiens tels que Pietro Adelmare[2] et Cesare Scacco[3], de peintres comme Zucchero et d'architectes comme Jean de Padoue.

De nouveaux règlements sur les importations, promulgués en 1485 et 1507 sous forme de traités avec les Républiques de Venise et de Florence, permirent aux ports italiens d'accroître leur commerce avec l'Angleterre et de fournir aux Anglais leurs velours, leurs soieries, leurs armes ouvragées, et surtout leur drap d'or si recherché par ceux qui avaient le droit de le porter.

Aux artisans de toute espèce se joignaient des aventuriers et des maîtres d'armes tels qu'Ubaldini et Vincentio Saviolo[4], qui trouvèrent à s'employer sur le sol anglais.

1. Horatio Palavicini venait en Angleterre de la part du Saint-Siège pour recouvrer les impôts dus à l'Église. Converti au protestantisme pendant son séjour, il s'est servi de ces fonds pour ouvrir une banque, et fit de si bonnes affaires qu'à un moment la reine lui devait 30 000 livres sterling. Il équipa un vaisseau pour combattre l'Armada et servit avec distinction, mais la réputation de ses débuts s'attachait à son nom de telle sorte qu'on fit sur lui cette épitaphe burlesque :

Here lies Horatio Palavazene
Who robbed the Pope to lend the Queen.

The Italian Renaissance in England,
Lewis Einstein, page 274.

2. Adelmare avait été le médecin de Mary Tudor et recevait d'elle cent livres par consultation. Plus tard il trouvait auprès d'Elizabeth les mêmes avantages.

3. Cesare Scacco fut aussi très apprécié de la Reine qui adressait une lettre personnelle au Doge, demandant que les affaires laissées par son médecin en suspens à Venise ne souffrissent pas de son absence prolongée.

4. Vincentio Saviolo, maître d'escrime fort estimé, publia en 1495 un livre sur

Mais Florentins, Génois, Vénitiens, protestants fuyant leur patrie pour des raisons religieuses, réfugiés politiques, ou simplement catholiques à la recherche de leurs intérêts, se trouvaient en Angleterre comme en un pays étranger où ils étaient venus chercher fortune; ils se voyaient entre eux, se groupaient entre compatriotes et s'adaptaient mal aux habitudes et aux mœurs du pays.

Giovanni Florio avait réussi mieux que tous les autres à se faufiler dans le monde anglais, puisqu'il était parvenu dès le début de sa carrière à se faire patronner par un Leicester. Ce fut lui, semble-t-il, qui se rendit compte le premier de cette mésintelligence profonde qui régnait entre ses compagnons d'exil volontaire et leurs compatriotes d'adoption, de cet isolement moral où se trouvaient les Italiens, malgré les rapports matériels, au milieu d'un peuple dont ils ignoraient ou comprenaient difficilement le caractère et les goûts. Ayant découvert le mal, il voulut y chercher lui-même un remède, et pour combler l'abîme, il se donna comme première tâche d'unir par des liens plus étroits les Italiens vivant en Angleterre aux Anglais eux-mêmes

Il débuta comme écrivain par un volume à l'usage de

« Tous les gentilshommes anglais qui se délectent dans la langue italienne et de tous les gentilshommes et marchands italiens qui se délectent dans la langue anglaise[1]. »

Ce livre parut sous le titre suivant:

« Florio, ses premiers fruits, contenant la Conversation Familière, de plaisants proverbes, des phrases spirituelles et des dictons dorés. Ainsi que les éléments parfaits des langues italienne et

son art intitulé: « Vincentio Saviolo His Practises in two bookes the First booke intreating of the use of the rapier and dagger, the second of Honor and Honorable Quarrels. » Il dédia son ouvrage à « That English Achilles Robert Earl of Essex ». M. Einstein croit que le portrait fait par Florio du maître d'escrime italien est copié sur Saviolo.

1. A tutti i gentilhuomoni Inglesi che si dilettano de la lingua Italiana Salute e pace in Christo.

A tutti i gentilhuomini e Mercanti Italjani, che si dilettano de la lingua Inglese, ogni felicità e gratia de Dio.

anglaise, comme il est indiqué dans la table des matières. Pareil ouvrage n'a par mortel jamais été publié[1]. »

Sur l'envers du frontispice on trouve « The bear and ragged staff » (l'ours attaché au poteau), armoiries de Robert Dudley, Earl of Leicester.

La dédicace, en italien, contient les compliments d'usage; elle est suivie de deux lettres d'excuses au lecteur, écrites l'une en italien, l'autre en anglais :

Le texte italien est le suivant :

« Cortese lettore : se trovavi molti errori, ti pregiamo che di tuo modo gli vogli corregiar e alquanto vogli scusar il stampatore, perché lui non sa ne parlar ne intender l'italiano, e per cio merita perdono vale. »

L'épître anglaise peut se traduire ainsi[2] :

« Doux lecteur :

Pour les fautes qui ont échappé à la mauvaise plume de l'auteur, à la main peu sûre du compositeur, à l'œil ébloui du correcteur et à la presse de l'imprimeur, nous demandons à votre courtoisie de les rectifier. En vérité, l'auteur parle à peine l'anglais et son écriture est quelque peu embrouillée (he writes a ragged hand withal). Quant au compositeur il ne comprend point l'italien et c'est pourquoi, confiant dans votre bienveillance, je sais que vous pardonnerez allègrement à tous deux : Salut. »

Notre auteur, dont l'amour-propre paraît illimité, et qui est susceptible autant que pointilleux, décline toute responsabilité

1. Florio His firste Fruites : which yeelde familiar speech, meris proverbes wittle sentences, and golden sayings.

Also a perfect Induction to the Italian, and English tongues, os in the table appeareth,

The like heretofore, never by any man published.

(Imprinted at the three cranes in the Vintree, by Thomas Dawson for Thomas Woodoocke.

2. Gentle Reader, For such faults which have escaped the authors naughty pen, the Compositers wavering hand, the correctors dazzling eye, and the Printer's Presse we desire thee courte-ously to amand : for surely the Author writes scarce good Englishe and a ragged hand withal, and the Compositer understands no Italian, Wherefore standing at thy courtesie, we are perswaded thou wilt lightly pardon us both. Farewel.

quant aux incorrections de ses textes. Il ne peut être critiqué; il a, du reste, horreur des critiques « ne les estime pas plus que des grillons, et ne sait même pas quel nom de vermine on doit leur donner ». (« As for critics I accompt of them as crickets... what vermine to call them I knowe not ») dira-t-il dans la préface des Seconds Fruits; mais déjà dans son premier ouvrage il les apprécie ainsi :

« Toujours il y a eu, — et je crois qu'il y aura toujours, — de ces lourdauds mal élevés, et pour mieux dire envieux, qui vaquent à leurs distractions pendant que l'auteur travaille, vont au banquet, pendant qu'il se creuse la tête à l'étude, et se prélassent dans les vices pendant qu'il pèse et compulse des livres. Vous trouverez de nos jours peu de gens doués pour le latin, savants en hébreu, doctes en espagnol, instruits en français, ayant des connaissances en italien et diligents à étudier des documents. De tels hommes sont imités de peu, ils ne sont admirés de personne, quoique faisant l'envie de tous. On s'en moque, on en rit sans les connaître. Mais vous trouverez beaucoup de ces sots mieux nourris qu'instruits, de ces Antoines-sait-tout qui, sans savoir ce qu'un livre renferme, ne se font aucun scrupule d'en parler, montrant plus de courage dans la diffamation qu'ils n'ont montré d'ardeur dans l'étude. On est prompt à condamner, lent à admirer un livre; quand trois ou quatre critiques sont ensemble vous les verrez se passer un volume de main en main et lire chacun trois ou quatre mots; alors tel dira : « il est abscons » ; tel autre : « il est hypocrite » ; tel autre : « il n'écrit pas bien (it is not good vulgare) » ; tel autre : « tout ce qu'il dit est faux » ; tel autre : « il est trop fin » ; tel autre : « il est trop étrange » ; si bien que la matière deviendra suspecte et que l'auteur en sortira maculé [1]. »

1. Always there were are and I believe will be certaine groutheaded, Yl mannered, and to say better envious (critics) that when writers passe through labour they goe abraode solacing : when Writers watch they sleepe : when writers taste they are a banquetting and a feasting : when the writers are tossing and turning their bookes they goe wallowing in vices... Few you shall find, I believe none that be now a daies in the Latine tongue diligent, in the Greek expert in the Hebrew learned with the Spanish adorned, upon the Italian language wel groundel & in the French curious, or els in tossing of bookes desirous & if any doe it he is mocked of manie, jested at of every body. envied of all imitated of few, loyed of less sought of none. Thou shalt find certaine doltes better fed than taught, certain Antony nownoves, who before they have seene a booke, afore they know what it is & whereof it treats will be so bold as to defame You shall see certaine men not men but rather beastes

Dix pièces en vers, écrites à la louange de l'auteur, sont placées en tête des Dialogues. Elles sont fort médiocres, surtout celle que Florio traduit lui-même en français :

Qui vouldra voir et avoir
La science et le sçavoir
De la Langue Italienne
Florio l'ha escrit
Pour nostre grand déduit
Ainsi come il auienne.

Donques en sa louange
Faisons nous vers estrange
Et en Langue estrange ausi
Pour son grand Labeur pris
Il en aura le pris
Le bien de son enuy.

Toujours Ie espoyre
Iehan.

Les autres poésies sont signées: *John Cowland, Stephan Gosson, R. Wilson, Ri. Collines, John B., Ri T., T. C., J. H. Gent., et Piers H. Gent.* Parmi ces admirateurs de Florio, qui comptaient sans doute au nombre de ses élèves, il n'y en a qu'un dont le nom soit vaguement connu: Stephen Gosson (1555-1624) fut l'auteur d'un livre intitulé *A Kentish man* et il est mentionné par Francis Meres comme « The best of his day for Pastorals » et acquit une certaine notoriété avec *School of Abuse* publié en 1579 où il attaque « Poets pipers players jesters and other Coterpillars of the Commonwealth ».

(I am almost minded to name them who are so large in speaking and so straight in studying, that without blushing they wil dare to say that there is no booke but that they have reade or els seene . behold what presumption is this, every one is given to condemne bookes few to commend them. You shal see three or foure in company and one will take a booke in hys hande and beginne to reade two or three words and one wil say he is too coy, another wyl say he speaketh out of purpose; one will say he is too dark : another wyl say it is not good vulgare : another wil say all is faigned : another wil say he is to curious : another he is too craftie, so that, to speake briefly, the matter resteth as suspected, and the author goeth not altogether unspotted.

Firs Fruits, chap. 27, page 59.

*
* *

La table des chapitres qui composent les Premiers Fruits nous indique la diversité des sujets traités[1]. Nous la traduisons :

Langage familier anglais : avec une demoiselle, un homme ou une femme, avec un gentilhomme, avec une dame, avec un marchand, avec un domestique.

Propos amoureux : Discours sur l'Angleterre. — Pour parler dans la nuit.

Divers dictons : Sentences divines et profanes. Trois cents beaux proverbes, jolis mots, gentilles requêtes. Les misères de ce monde.

Discours sur la Paix, la Guerre, l'Envie, l'Orgueil, la Beauté, la Noblesse, la Pauvreté.

1. *Englishe familiar Speeche.* — To speake with a Gentleman, agent-lewoman, a marchant, a domestic.

Amourous Talke To speake of England. — To talke in the darke.

Divers sentences divine and profane Three hyndred fyne proverbes. Fine sayings, pretty demands, The Abuses of the world.

Discourses upon Peace, Ware. envy, pride beautie nobilitie poverty.

A necessary prayer & which be the goodes of Fortune.

Of wrath with certain fyne sayings of Ariosto & Other Poets, & what the profit of reading & learning of Science is, with certayne discourses in prayse of writers and philosophers.

Reasonings upon Diligence, Humanitie, Clemencie, Temperance & Sobrietie.

Upon Silence and liberalitie & in praise of age.

A discourse upon Lust and the force thereef.

Reasonings upon Vertue with her daughters, what is the end of war, whiche be goode workes, fourteen good rules.

The opinion of Marcus Aurelius and Ovid upon Love and what it is.

On the Diversities of men.

Certain fyne learned and gallant sayings taken from Antonio. Guevara & written by him upon divers occasions. A discourse of the said author upon ;Beautie, Certaine fine briefe sayings of the said author woorthy to be noted.

A brief discourse in prayse of Henri III King of Engiand.

Fine discourses of the said author concernying Captains and souldiers of our time & sheweth how judges should be chosen.

Names of al the members apertayning unto man — of al parents — days of the weeke of the seasons of the yeere — how one shall number with a brief vocabulary.

Certaine prayers; Noster, Creede with others. Certain English Rules.

Necessarie Rules, as it were a Grammer, very profitable for all such as delight in the Italian tongue, gathered, collected, translated, and augmented by Florio, out of divers sundry the best Italian Authors and Poets, the like never published afore, wherewith a man may in a very short space and with little helpe, attaine unto the perfection of writing, reading, pronouncing, and speaking of the Italian tongue.

Une prière nécessaire et une causerie sur les biens de la Fortune.

Du courroux, avec certaines remarques d'Arioste et autres poètes sur la nature de la patience et de la flatterie.

Raisonnements sur l'Erudition et sur la philosophie ; ce que sont les écrivains, du profit de la lecture avec la louange de plusieurs écrits et de plusieurs philosophes sur la diligence, l'humanité, la clémence, la tempérance, la sobriété.

Du silence, de la libéralité ; louange de la vieillesse.

De la concupiscence, et de la force d'icelle.

De la Vertu avec ses filles. Des fins de la Guerre. Des bonnes œuvres. Quatorze règles de bonne conduite.

L'opinion de Marc-Aurèle et d'Ovide, sur la nature de l'Amour.

De la diversité des hommes.

Certains dictons raffinés et galants pris dans les écrits d'Antonio Guevara. Un discours dudit auteur sur la beauté. Certaines remarques dudit auteur méritant spécialement d'être notées.

Bref discours sur Henri VIII, roi d'Angleterre.

Beaux discours d'Antonio Guevara concernant les capitaines et soldats de nos jours et montrant comment on devrait choisir les juges.

Liste de tous les membres appartenant aux hommes. Les degrés de parenté.

Les jours de la semaine et du mois, les saisons de l'année. Comment on peut chiffrer tout en ayant un vocabulaire fort restreint.

Certaines prières : Notre Père, le Credo et d'autres, avec certaines règles de la langue anglaise.

« *Règles nécessaires* : formant une sorte de grammaire très profitable à tous ceux qui trouvent leur délectation dans la langue italienne ; cueillies, traduites, choisies et augmentées par Florio, d'après quelques-uns des divers meilleurs auteurs, écrivains et poètes italiens. Pareil livre n'a jamais été jusqu'ici publié par aucun homme ; avec iceluy, et en peu de temps, presque sans aide, un homme peut atteindre à la perfection dans la lecture de la langue italienne. »

Comme on le voit d'après la longue table des matières, la première œuvre de Florio embrasse des sujets très divers.

S'il se trouve dans les « First Fruits » une caractéristique

plus frappante que toutes les autres, c'est le pédantisme. Florio s'y pose comme un réformateur et y affecte un ton de haute morale. C'est d'une manière dogmatique qu'il entend corriger les mœurs et les habitudes de son lecteur. Il néglige de se concilier son élève avant de le convaincre.

Sans doute le maître italien ne désirait intéresser à son ouvrage que les gens sérieux, révérencieux et graves, mais il déclare si souvent que ce genre d'hommes n'existe pas en Angleterre que l'on se demande à quel public il s'adresse.

Il manque dans tous ces dialogues le côté léger ou comique, mais la lecture des Premiers Fruits fait souvent venir un sourire aux lèvres, malgré Florio ; car à l'époque où il composa ce livre, il abhorrait la légèreté. Sa piété d'autre part semble très développée : presque chaque chapitre se termine par une invocation à Dieu. Il remet bien vite à sa place l'élève qui le questionne sur ce qu'il pense de l'amour, en déclarant catégoriquement que d'en parler est « Peine Perdue ».

Tout le volume est intéressant à parcourir à cause des allusions qu'il contient. Ce qui se passait à cette époque dans la ville et à la cour y est souvent effleuré, avec des appréciations personnelles et vives qui éclairent parfois les discours didactiques et pédants.

S'il faut en croire les dialogues de Florio, l'Angleterre est un beau pays, l'air y est bon et les femmes jolies. La boisson habituelle des Anglais, ale et bière, est inférieure au vin. Il est vrai que l'on importe beaucoup de vin de France et d'Espagne ; que ces vins sont bon marché (dix sous le litre) mais leur qualité est inférieure. Le commerce est florissant, les marchands sont nombreux ; ils sont en relation d'affaires avec le monde entier et c'est par leurs soins qu'un service régulier de poste est établi entre Londres et le continent. La plupart d'entre eux sont des étrangers. Ils jouissent de grandes libertés. Ils ne sont pas inquiétés. La Reine les aime et les protège. Ils sont tous protestants. Ils se rencontrent dans un endroit bien aménagé par les soins d'un seigneur anglais et mis à leur disposition. Cet endroit s'appelle « The Royal Exchange. » Ils sont plus ou

moins aimables. Quant au peuple, il aime à se distraire. Il assiste les jours de fêtes aux comédies et aux tragédies, aux combats d'ours, il s'amuse à sauter, à danser, à courir, fait de l'escrime et du bâton, tire à l'arc et au fusil, se promène dans les champs ou va en bateau. Les étrangers ne vont pas à l'église anglaise. Les Français se rendent à l'église française, les Flamands à la flamande, les Italiens à l'église italienne. Il existe deux ambassadeurs à demeure, celui du Roi de France et celui du Roi de Portugal, qui vivent à Londres dans de belles maisons.

Il y a un grand nombre d'étudiants dans le Royaume et deux grandes Universités. Beaucoup d'hommes ont la réputation d'être instruits surtout parmi les gens de robe qui gagnent beaucoup d'argent[1].

On trouve encore en Angleterre de nombreux malfaiteurs,

1. Tel me I prey you, how like you the citie of London ? — It liketh me well. — Have you not beeni n the countrey ? — I have been at Dover. — And no further ? — No sir, but if it please God, the neyt sommer I wyl see al the country. — You shall see a fayre countrey, fruit ful, good ayre, plentiful of victualles, full of fayrs women that are loving and environed with the sea.

What drinke do they drinke in England ? wyne or no ? — No sir, they drinke beer or els aale made of corn. — Which is best know ye thar ? — To me beer seemeth best. — Is there no whine there ? — Yes sir, and great plentie. — Whence comes it, out of France ? — There cometh some from France, some from Spaine some frome Candie. What sortes of wine have they. — They have claret wine, red wine, sacke, muscad and Malmsey. Is it dear or cheape ? — Claret wine red and white is sold for five-pence the quart, and sacke for sixe pence, Muscadel and Malmsey for eight. It is not too deare. — No sir, but indifferent.

Are there many marchants ? Yea sir, a great plentie. — Where do they trafficke. Through al the world. The best tynne that is, is found in England, the best wool, the best clothe, and all sorts of mettalles, as Golde, Sylver, Lead, Tynne copper, brasse, and the best saffron that is in the world, great quantities of leather, good graine, great quantitie of wood and of beastes, as, horses, oxen, kyen, sheeps, fayre maares, few goates. There be no wolves, neither beares lions, serpents, if there be any, they be brought, theres is no cyle or spice but what is brought,

Are there any marchant strangers ? — many and very many, — Have they great liberty ? Very groat, they cary and re-cary, no body saithe anithing to them the queen loveth them. What religion have they — they are all protsteants.

Are there any Imbassadeurs ?

There is an Imbassadeur of the King or Portugal, another of the King of France. — Do they continue there ? — Yea Sir, and have fayre houses. Is there aplace where marchants do meete daily ? — Yea Sir, a fayre place, that was made newly by a knight the whicht is called The Royal Exchange.

The marchants are they loving ? — So so, some are but very fewe. — What pastime use they on holy days ? — Of al sortes as Comedies, Tragedies, leaping, daun-

voleurs et pirates, et cependant on en pend tous les jours. Par contre, il y a peu de traîtres, parce que la Reine les poursuit avec tant d'acharnement qu'ils n'osent rien entreprendre contre elle. « Prions Dieu pour qu'il ne s'en rencontre plus du tout; que Dieu sauve la Reine et lui prête une vie longue et prospère; qu'il brise les desseins de ses ennemis: ainsi devrait prier tout sujet fidèle[1]. »

A cette souveraine, Florio consacre une conversation entière que nous reproduisons, car elle est caractéristique de sa première manière de traiter les dialogues[2].

« Que pensez-vous de la Reine? — A vrai dire ma langue ne suffirait pas à la louer suffisamment de ses qualités de libéralité, magnificence, courtoisie, vertu, sagesse, prudence, beauté, noblesse, science, gentillesse et sagesse ! Plus que quiconque sur la terre, elle est parée de toutes les vertus qui doivent appartenir à une souveraine ; elle peut être appelée à juste titre céleste, plutôt que terrestre. Elle est docte, sage, gentille, courtoise, noble, prudente, libé-

cing, playes of defense, baiting of beares, shootingin bowes, running, shooting in Gonnes walking in the feilds going in boats upon the water...

The strangers where go they to church? not to the English? — No sir, for Frenchmen go to the French church, & the Flemings to the Flemmish, the Italians to the Italian, every one hat a church with good order. — Are there many scollard? — yea very many - How many Universities be there? — there be two — Is there any learned men? — Many and in great credit, especially the men of law, they get very well.

1. I have heard that there is a great number of malefactors, as theeves robbers & pirates. — There is and yet dayly there is a great number hanged. — No sir but onely the traytours, the which are quartered. — You tel me a great thing: are there many traytours? — No Sir because the Queene doth punish them so wel, that they dare do nothing. — I pray God that there be none. — So do I also — I praye God that he save the Queen & give her a long and prosperous life & break the devices of hir enemies. — So ought everie faithful subject to pray.

2. That think you of the Queene? — As for the Queene to tell you the plain truth, no tongue is sufficient to praise her yenough, for she is in liberalitie, magnificence, curtesie, vertue, prudence, beautie, nobilitie, and doctrine, gentilitie, wysedome, one onely in the world adorned with all those good vertues that appertayne unto a Queene: She may rather be called celestiall than terestriall: she is learned, wise, gentle, curteous, noble, prudent, liberall, fayre, louving, vertuous: she is gallant, mercifull; shee is not hautie, proud, covetous, cruell, eger, furious; unnoble, but as I have tolde you before: shee is worthie forto enjoye any great thing, shee is the last refuge, defense, and bulwarke of al banished vertues... Doth shee love strangers? — To tel you the truth shee loveth them almost too wel. — Dot shee speake many languages? Shee speaketh Greeke, Latine, Italian, French, Spanish, Scottish, Flemish & English al these tongues she speaketh very well and eloquent.

rale, jolie, aimable, vertueuse. Elle est galante et miséricordieuse ; elle n'est pas irréfléchie, orgueilleuse, envieuse, cruelle, aigre, hargneuse et commune. Mais, comme je l'ai déjà dit, elle est digne de jouir de tous les biens : elle est le dernier refuge et la championne des vertus oubliées. »

« ... Aime-t-elle les étrangers ? — A vrai dire, elles les aime presque trop ! — Parle-t-elle plusieurs langues ? — Elle parle grec, latin, italien, français, espagnol, écossais (*sic*), flamand et anglais, toutes ces langues avec facilité et élégance. »

D'après l'anglais très imparfait dont se sert le linguiste nous pouvons noter, qu'en l'année 1578, Florio était loin de posséder le génie de sa langue d'adoption. Nous le verrons dire « You tell me a great thing » pour montrer qu'un enseignement lui semble intéressant. Il appelle « Marchant strangers » les « foreign merchants » traduction littérale de l'italien « Mercanti stranieri ». Il demande : « are they loving » ? au lieu de « are they obliging » ? pour « sono amabili » ? et enfin : « they get well » au lieu de « they make money » indication qu'il était encore obligé, pour écrire en anglais, de traduire la phrase « gudagnano bene » au pied de la lettre.

Plus tard, nous le verrons pourtant maître de la langue anglaise au point d'être reconnu comme grand styliste. Il se vante d'avoir enrichi le vocabulaire et d'avoir acquis la perfection, non pas par les études, mais au cours des leçons qu'il donna pendant trente ans « toujours aux gens les plus nobles et les plus cultivés de l'Angleterre ». Il est certain que si Giovanni Florio sut enseigner comme il sut lui-même apprendre, nous ne devrions pas nous étonner de sa grande réputation contemporaine.

La partie consacrée à l'enseignement de la grammaire italienne forme un ensemble habilement présenté et fort bien composé. Florio explique par la discussion les analogies et les différences entre l'anglais et l'italien ; il raisonne sur les règles, dresse soigneusement la table des verbes irréguliers et s'arrange adroitement pour expliquer par des exemples, la façon de prononcer l'italien selon la phonétique anglaise. Si, de nos jours, on se

proposait de composer en peu de pages un manuel du langage italien courant, on ne pourrait mieux faire que de s'inspirer de ce modèle imaginé par Florio, il y a plus de trois cents ans.

Mais ce qui fait plus encore l'originalité de l'ouvrage, c'est l'idée que le grammairien y a mise en pratique de donner au lecteur, en même temps que les rudiments de la langue, un aperçu des habitudes mêmes du pays. L'idée est ingénieuse, et répond bien au besoin qu'éprouvait Florio de rapprocher, non seulement matériellement, mais moralement, Anglais et Italiens.

En réalité, quoique Florio nous en ait dit, son véritable souci n'est pas de faire connaître l'Angleterre aux Italiens ; il veut surtout apprendre aux Anglais comment il faut vivre et leur révéler la grande supériorité de l'Italie. Florio n'aime point l'Angleterre ; même dans les tirades d'éloges à l'endroit du pays où il est venu se fixer et de ses compatriotes d'adoption, il fait souvent des réserves qui atténuent singulièrement la force de ses dithyrambes. On sent bien que ses prédilections vont toutes vers l'Italie : c'est là qu'il puise le plus volontiers ses exemples et ses modèles. La seule chose qu'il semble critiquer en Italie est la religion catholique, car Florio reste protestant convaincu.

Ses conversations sont une raison d'adresser aux Anglais des critiques souvent assez dures. Un des plus grands griefs qu'il fait aux gens de son temps en Angleterre c'est leur manque d'éducation. Il estime que plus de soins doivent être donnés à l'instruction des jeunes gens, et il place les langues étrangères parmi les premières choses à apprendre à la jeunesse. Il va fort loin dans cet ordre d'idées, puisqu'il propose comme remède à l'ignorance de faire décapiter les parents coupables d'avoir négligé d'instruire leurs enfants dans la connaissance des langues continentales.

« Je voudrais voir une loi telle que, si les parents élevaient leurs enfants sans rien leur apprendre, et surtout sans leur enseigner à lire, écrire et parler les diverses langues, ils fussent décapités ou tout au moins châtiés avec la dernière rigueur... Mon Dieu, quand je pense aux lois de l'ancien temps contre ceux qui étaient pares-

seux ! O Rome glorieuse, où chacun était obligé d'apprendre quelque chose, où quiconque était découvert en flagrant délit de paresse était rigoureusement puni ainsi que ses parents eux-mêmes !

Maintenant les jeunes gens, s'ils possèdent des biens, les dissipent rapidement, et s'ils n'ont rien, se font voleurs et deviennent brigands de grand chemin. Comment finissent-ils ? En prouvant que la corde est forte, ainsi que l'expérience nous le montre chaque jour. Et pourtant pareil dénouement eût pu être évité s'il avait plu au père de réfléchir à temps lorsque son enfant était jeune et de ne pas l'élever aussi orgueilleusement dans la paresse...

La Science et la Sagesse, que la Fortune fasse ce qu'elle veut, ne peuvent point être perdues. Les eaux ne peuvent rien contre elles, le feu ne peut pas les atteindre, si elles ne prévalent point dans un endroit, elles prévaudront dans l'autre. La Tempête est impuissante contre la Science.

Oh ! comme ce poète disait bien quand on lui demandait où se trouvaient ses trésors et qu'il répondait : Dans mon sein !

La Science est lourde, et pourtant elle ne pèse rien, elle est grande et pourtant elle ne tient point de place ; elle est belle, mais peu de gens la recherchent ; elle est profitable, et pourtant elle est délaissée de la multitude. Elle est douce, mais peu de gens désirent la goûter [1]. »

Cet autre passage est caractéristique et montre encore une fois le parti pris par Florio contre les mœurs anglaises. Un voyageur s'inquiète de savoir quelles sont les armes portées

1. I would there were such a lawe, that if one sheld bring vp his children withovt teaching them something, & especially to reade, write and speake diuers languages, that he sould be beheaded, or els punished greeuously... Oh God ! when I confider the greeuous lawes that haue been against thofe that were idle in the olde tyme. O triumphing Rome, when euery one was bounde to learne fomethymg and if by chance any one was found idle, he was greeuously punished, as well his parents as he.. If they haue anything they fpend it quickly, if the haue nothings they go à stealing & become highway theeues. Where is their end ? they proue if hempe be ftrong, as there ts daily experience of it, and all these things might be shuned if it would pleafe their fathers to thinke thereupon when they are yong and not pamper them vp so proudly nor bring them up so idly...

Learning and wisdome let fortune do what she please that neuer is lost, waters cannot marre it, not fire burn it, if it preuaile thee not in one place it will preuaile thee in another : No tempest can consume Science. Oh howe well it was saide of the poete when one demanded of hym where all his treafures were he aunsewered In my Bosome. Learning is heauy and yet it waieth not, it is great & taketh vp noe place, it is fayre, and yet fewe seeke it, profitable and yet it is forsaken of many : She is sweete but fewe will taste of her.

par les Anglais. Il lui est répondu « tantôt le poignard et l'épée; tantôt, l'épée et le bouclier ». Mais le commentaire sur cette dernière coutume est sévère. Le bouclier est déclaré chose « lâche, rustre et point faite pour l'usage d'un gentilhomme ». On poursuit la conversation sur l'habitude des voyages, l'art de l'escrime, de la danse, de la musique en Angleterre. Puis on parle de la femme. Florio est outré d'observer que « pour celles qui pratiquent les vices il y a deux poids et deux mesures : si une femme est belle, riche et vicieuse, elle est honorée de tous, mais si elle est pauvre, elle est punie. Car les lois sont corrompues. L'argent est maître partout, mais que l'on prenne garde, car Dieu les châtiera ! Ainsi soit-il[1]. »

Arrivons, maintenant, avec les chapitres XVIII et XIX, à la partie de l'œuvre que l'auteur nous a signalée comme absolument nouvelle et inédite. « The like heretofore never by any man published ».

Cette fois, la conversation a lieu dans un beau jardin ; le temps est lourd et l'on ne sait pas comment atteindre la fin de la journée.

On décide alors de passer en revue un certain nombre de dictons et de proverbes qui sont employés dans la langue italienne et que Florio considère comme essentiels pour rendre la conversation élégante et raffinée. Mais avant de traduire ces « dictons dorés » il prévient qu'une fois ceux-ci reproduits en anglais, ils

1. What weapons beare they? Some sword and dagger some sword and buckler a clownish dastardly weapon and not for a gentleman. — Englishmen, go they through the world ? — Yea, some but very fewe, — What are they gentleman or els marchants ? — Of al sortes — And whither goe they ? — To see the world. Are there good masters of Fense ? — Yea Sir but they are very rare, proud and hauty. — Are they in great credit — Soso, indifferent — Are there good daunsers ? — Some but verie rare. — Hath the Queen musitions? — Yea Sir, very many, but they are almost al Italians. — Doth she love Italians ? — Yea Sir, very well. — Delightes she to speak with them? — Yea Sir, and she speaketh very eloquently.— The women of that country, are they fayre or fowle? — These is all sortes, fayre, fowle, good, nought, chaste & unchaste. honest women and also whores, and yet all are women. A man cannot tell vhom to trust! — Wherefore, is there no remedie ?

There is a remedie of they be knowen, but to tel the truth is she be poore she is punished, if she be rich and fayre, she is honoured, the laws are all corrupted Money ruleth al things. — Let tem take heed, God will punish them God's wyl be done. Amen.

n'auront plus la grâce qui les caractérisait dans leur langue d'origine[1].

Il convient de remarquer ici la grande vogue que ce genre d'aphorismes allait avoir en Angleterre. Illustrer ses remarques par un vieux dicton bien choisi pour souligner le point que l'on voulait démontrer, soit dans la conversation, soit dans un livre, allait devenir presque indispensable pour celui qui désirait être considéré comme bel esprit.

Parmi les auteurs anglais qui ont pratiqué le plus volontiers cette forme de discours, mise à la mode en Angleterre par Florio, nous devons en signaler un qui, dès le début de sa carrière littéraire, semble avoir donné au dicton populaire une importance plus grande qu'aucun autre de ses contemporains. Il s'en sert presque comme le ferait un écrivain italien, et il cite — chose qui nous intéresse davantage — dix-sept proverbes que Florio avait déclarés inédits avant sa publication des Premiers Fruits.

Cet auteur est William Shakespeare.

Plus de trente fois dans son œuvre nous trouvons une tournure de ce genre :

« L'ancien dicton ne ment pas. » « Comme dit le proverbe. » « C'est de là que vient le proverbe. » « Ce proverbe est passé de mode. » « Pareil au chat du dicton. » « Je vais me munir d'un vieux proverbe de grand-père[2] ».

1. Methinkes we shal doe wel to syt downe here under the shadow of these budded trees, and beginne to rehearse some fine Sentences, fine proverbes, and gentle sayings made by some gentle poete, and that commonly are used in the Italian language, and soe we will passe awaye this great heate.

But mark first that an Italian proverb, to say it in English can not have the that grace as it hath in Italian... « That skylleth not, so that it have some sense with it it can not but yeelde a certaine delight to the hearer.

(Florio a raison : il est certain que son proverbe « Chi non fa, non falla » est bien supérieur à la version anglaise qui allait avoir pourtant une telle vogue que Shakespeare s'en sert au moins dix fois. « he who makes not mars not »).

2. « And thereof comes the proverb : blessings on your heart you brew good ale. — Two Gentlemen », 3-1.

« While the grass grows, — the proverb is something musty », Hamlet, III-I.

« For I am proverb' d with a grandsire phrase, I'll be a candle holder and lock on — Romeo & Juliet, I-4.

« Ill will never did well » — I'll cap what proverb with ; There is flattery in

Les proverbes traduits en anglais par Florio dans les Premiers Fruits et que nous avons trouvés au nombre de quinze dans les œuvres de Shakespeare seront examinés dans le chapitre des Concordances.

Mais si les dictons de Florio allaient obtenir tout le succès qu'il leur avait désiré, l'auteur eut moins de chance en voulant imposer le culte de son auteur favori Antonio Guevara[1]. Un bon tiers de son livre est consacré à la traduction en italien et en anglais des extraits de ses ouvrages. Nous pouvons supposer qu'ils n'ont pas plu, car son nom ne figure plus parmi ceux de grands auteurs que Florio continue à citer dans ses ouvrages postérieurs.

Par quelques citations que nous avons extraites des *First Fruits* nous pensons avoir donné une idée suffisante de l'allure générale de cette première œuvre de Florio. Livre rare aujourd'hui puisque nous n'en connaissons que deux exemplaires : l'un est catalogué au British Museum, et encore cet exemplaire est-il imparfait ; l'autre est en notre possession, et nous a servi à composer cet ouvrage.

En effet, Florio n'a pas réalisé l'intention qu'il exprime dans la préface de sa première œuvre, de la faire suivre sans tarder d'une édition plus complète. L'abandon de ce projet s'explique aisément. Les Premiers Fruits n'étaient pas mûrs, et l'auteur lui-même se rendit compte de son insuccès. Le ton du livre ne

friendship » — And I Will take up with : Give the devil his due — « well placed there stands your friend for the devil »... Henre, V^e acte III, scène 7.

Florio prétend que « Compagnia de quatro, compagnia del diavolo », dans la scène de Shakespeare, les disputants sont justement au nombre de quatre : Le Connétable, le duc d'Orléans, Rambures et le Dauphin.

1 Antonio Guevara, *Marc Aurelio con Relox de Principes*, in-folio Goth. Nic Thierri, Valladolid, 1529.

La première traduction française s'intitule :

Livre d'or de M A. traduit du castillan par R. B.
(René Bertaut), Paris en la bouctique de Jehan André, 1537.

Deux autres livres de Guevara : Le Mépris de la Cour avec la Vie Rustique furent publiés par L. T. L. (Louis Turquet Lyonnais) à Genève 1605 et à Paris par Galliot du Pré : c'est dit-on l'édition d'où La Fontaine avait tiré la fable du Paysan du Danube.

Moyens légitimes pour parvenir à la faveur et pour s'y maintenir ou le Réveil Matin des courtisans. Traduit par Seb Hardy, Paris, l'Imprimerie Robert Estienne, 1623.

dut pas plaire. Les lecteurs anglais ne pouvaient goûter un enseignement donné d'une manière aussi prétentieuse par un étranger inconnu. Ce fut une leçon pour Florio qui, avec une souplesse d'esprit tout italienne, sut en profiter.

S'apercevant que le pédantisme n'était pas apprécié en dehors d'un petit monde excessivement restreint, notre grammairien changea de méthode. Rentré à Londres, il fit paraître, en 1591, un nouveau manuel de conversation aussi vivant et naturel que le premier avait été pompeux et affecté.

*
* *

Ce nouveau manuel de conversation ne rappelle le premier que par la préciosité de son titre :

« Florio, ses Seconds Fruits, cueillis sur douze arbres aux parfums divers mais également suaves, suivis d'un Jardin de Récréation contenant six mille proverbes[1]. »

L'auteur nous prévient lui-même qu'il a modifié sa manière et donne sur l'évolution de son style l'appréciation suivante :

« Dans ce printemps vivifiant, saison grosse d'invention, où chaque ronce est féconde, où chaque taupinière a rejeté les vêtements de deuil de l'hiver, où les hommes travaillent pour nourrir leur fantaisie, certains livrant à la presse les événements et les accidents de ce monde, les nouvelles de la cour et de la ville — les nouvelles sont la richesse du voyageur et le premier sujet de question d'un Anglais — d'autres, comme des alchimistes, distillant des quintessences de l'esprit... d'autres encore, galants plus entreprenants, essayant de gagner les faveurs de leurs maîtresses et de montrer et afficher leurs passions avec des églogues, des chansons, et des sonnets en vers pitoyables ou en prose misérable, presque tous parce que c'est maintenant la mode. Quel fripon donc que cet Amour qui rend l'humanité si absurde !... Tous s'en vont avec un tas de plaisantes drôleries parmi notre frivole et triviale jeunesse, et font

1. Florio his Second Frvtes, to be gathered of Twelve Trees, of Divers but delightsome tastes to the tongues of Italians and Englishmen. To which is annexed his Garden of Recreation yeelding six thousand Italian proverbes.

ainsi errer les esprits de telle sorte qu'un bouffon avec une plume ne ferait pas rire davantage. Moi aussi je n'ai pu m'empêcher de me mettre à l'unisson de la saison et l'on verra d'après ma récolte si je suis une mauvaise herbe sans profit pour autrui ou bien une herbe bienfaisante, utile aux autres mais sans avantage pour moi... [1]. »

Quelle différence entre ce recueil et les Premiers Fruits ! Florio a tout à fait changé de ton. Au lieu de parler comme un prédicateur, il discourt agréablement sur toutes choses. Ses nouveaux dialogues sont d'un style rapide, incisif et léger ; les plaisanteries y alternent avec les sujets graves.

Evidemment notre auteur s'adresse aujourd'hui à un tout autre genre de lecteurs. Le milieu dans lequel il est venu se fixer à Londres est sans doute différent de celui qu'il fréquentait à Oxford, ce qui explique l'évolution de sa pensée et de son style. Nous n'avons pas pu déterminer si en 1591, date où il revint dans la capitale, il était déjà au service de Southampton. Cependant les personnages qu'il met en scène ressemblent étrangement, par leur langage, leurs habitudes et leurs occupations, à ceux qui durent former l'entourage de ce jeune seigneur.

Les questions qui intéressaient particulièrement Southampton sont traitées dans les Seconds Fruits ; les sports identifiés comme ceux qu'il chérissait par-dessus tous les autres : le tennis et le cheval, le Primero [2], l'escrime sont l'objet de disser-

1. In this stirring time and pregnant prime of invention when every bramble is fruitfull, when every mol-hill hath cast off the winter's mourning garment, and when every man is busilie working to feede his owne fancie ; some by delivering to the presse the occurences and accidents of the world, newes from the marte, or from the mint, and newes are the credit of the traveller and the first question of an Englishman. Some like Alchimists, distilling quintessences of wit... Some more active gallants made of finer molde, by devising how to win their Mistress' favours, and how to blaze and blanche their passions with aeglogues, songs and sonnets, in pitifull verse or miserable prose, and most for a fashion : Is not Love then a wagg that makes men so wanton... A multitude of our libertine yonkers with triviall, frivolous and vaine-vaine drolleries set manie mindes a gadding ; could a foole with a feather make men better sport? *I could not chuse but apply my self in some sort* to the season, and either proove a weede in my increase, without profit, or a wholesome pothearbe in profit without pleasure...

2. Sorte de poker.

tations ; les conversations à table et les rendez vous au théâtre prennent dans ce recueil la place prépondérante qu'elles tenaient dans la vie de ce jeune mondain, ce mécène brillant qui, pour les littérateurs de ce temps, paraissait être le maître de l'heure.

A la place des innombrables pièces de mauvais vers, qui précédaient les Premiers Fruits, en matière de dédicace, Florio se contente de faire débuter son second ouvrage par une seule poésie, et il a trouvé parmi ses nouvelles connaissances un ami capable de produire, sous le pseudonyme de *Phaeton,* un sonnet non sans défaut, mais où l'on trouve du souffle poétique[1].

La forme de ce sonnet n'est pas Shakespearienne. Cependant feu le Pr Minto, qui fit preuve de beaucoup de finesse et de

1. Phaeton to his friend Florio

Sweete friend whofe name agrees with thy increase
How fit a rivall art thou of the spring
For when each branche hath left his flourishing,
And green-lockt Sommers Shadie pleafures ceafe;
She makes the Winters ftormes repofe in peace
And spendes her franchise on each liuing thing,
The dazies fprout, the little birds doo fing,
Hearbes gommes and plants doo vaunt of their releafe.
So when that all our Englifh Wits lay dead,
(except the Laurell that is ever greene)
Thou with thy Frutes our barrennes o're fpread.
And fet thy flowrie pleafance to be seene,
Such frutes, fuch flowrets of moralitie,
Were n'eer before brought out of Italie.

Phaéton à son ami Florio :

Tu te présentes comme l'heureux rival du printemps
Cher ami, dont le nom s'accorde avec tes fruits
Car au moment où chaque branche a cessé de fleurir
Et l'été à la verte chevelure a cessé de répandre ses délices,
L'été qui commande aux orages de l'hiver de se reposer
Qui dépense ses largesses en revivifiant le monde,
Qui fait pousser les Marguerites,
Qui fait chanter les petits oiseaux, et qui fait tressaillir d'allégresse la sève des herbes [et des plantes.
Ainsi toi (Florio) au moment où nos beaux esprits anglais gisaient comme morts
(Sauf le laurier qui fleurit dans une verdure immortelle),
Toi avec tes fruits tu as orné notre terre stérile
Tu as déployé devant nos yeux tes parterres fleuries
Tels fruits, telles fleurs de moralité n'ont avant toi
Été portés hors de l'Italie

sens éclairé dans ses commentaires littéraires, n'hésite pas à le déclarer au-dessus du niveau ordinaire de cette sorte de vers élogieux, et à conclure — à cause de ses analogies avec certaines tournures familières à Shakespeare — qu'il a été écrit par le grand poète lui-même.

Il suffit pour apprécier la nouvelle œuvre de Florio de rappeler brièvement les sujets traités dans les douze chapitres qui la composent. Nous verrons que l'auteur ne sort pas de l'actualité.

Le livre débute par un dialogue entre *Nolano et Torquato* auxquels se joint un domestique du nom de Ruspa. Au cours de cette conversation, on discute des questions relatives à la chambre et aux vêtements. Torquato est mondain et prend plaisir à se parer richement, tandis que son ami Nolano pratique une sévérité monastique ; il se lève tôt, mange peu, et ne change pas d'habit. « Je vais, dit-il, comme un tableau, toujours vêtu de la même manière. » Florio nous a-t-il dressé ici un petit croquis pris sur le vif de Giordano Bruno et de son interlocuteur anglais John Smith? C'est probable, puisqu'il choisit les pseudonymes de Torquato et de Nolano, qui désignent Bruno et Smith dans *La Cena* de Bruno. Cette concordance a du reste été déjà suggérée par le savant M. Einstein.

Le deuxième chapitre consiste en une conversation rapidement menée par Thomas John et Henry, qui cherchent à passer le temps avant l'heure du dîner. Les interlocuteurs se promènent ensemble, vont en bateau à la Bourse, — « plus riche de mensonges que d'argent » — et font une partie de tennis. C'est au cours de cet entretien que Florio nous donne son appréciation sur le théâtre de Londres, opinion qui s'est modifiée considérablement depuis sa première publication. Dans les *Premiers Fruits* il appréciait en puritain les comédies de ce temps :

« Nos prédicateurs ne veulent aucunement les admettre, ils disent qu'elles sont immorales. »

Mais alors pourquoi les emploie-t-on ? (*sic*)

« Parce que tous les hommes se complaisent là-dedans.

« Je trouve, pour ma part, qu'il y a bien des polissonneries dans toutes ces comédies. »

Aujourd'hui, il s'abstient de toute critique morale et se borne seulement à noter la différence qui existe entre le théâtre italien et le nouveau genre de drames historiques qui attire à cette époque le public anglais — tel Henri VI et le roi Jean. Le dialogue qui suit a lieu entre un élève du nom de *Henry* (probablement Southampton dont Henry était le prénom) et son *maître Jean*, prénom de Florio, comme nous l'avons déjà indiqué.

« Que devons-nous faire jusqu'à l'heure du dîner ?

— Faisons une partie de tennis !

— Entendu ! Ce beau temps y est propice.

— Puis, après dîner, nous irons voir une pièce.

— Les pièces que l'on joue en Angleterre ne sont pas, à proprement parler, des comédies.

— Comment ! Pourtant on ne fait que jouer ces pièces tous les jours.

— En effet, mais elles ne sont ni de vraies tragédies, ni de vraies comédies !

— Comment alors les définirez-vous ?

— Des représentations d'histoire sans aucun ordre (senz alcun decore).

— Quelle plaisanterie. Mais faisons n'importe quoi pour éviter l'oisiveté.

— Jouons donc au tennis !

— Que fera Maître Jean pendant notre jeu ?

— Je vais vous contempler !

— Maître Jean, voulez-vous être de moitié avec moi dans mon pari ?

— Non, seigneur, je n'aime guère voir mon argent prendre des ailes [1]. »

La partie de tennis jouée par Thomas et Henry, dans

1. « What shall we doo until it be dinner time ?
Let us make a match at Tennis ?
Agreed this coole morning calls for it
And after dinner we will goe see a play
The plaies that they plaie in England are not right comedies

laquelle maître Jean remplit le rôle d'arbitre, est amusante. On croit assister à un match d'aujourd'hui, mêmes formules, mêmes règles, même manière de compter les points, seul le filet est absent ; une corde tendue en tient lieu. Ce jeu néanmoins n'était pas vulgarisé à cette époque. Le prix des balles était élevé et leur fragilité extrême. C'est ainsi que la partie de tennis à laquelle Florio nous fait assister et qui ne comprenait qu'une série de six jeux a mis hors service trois douzaines et demie de balles.

Dans le *troisième chapitre*, deux gentilshommes, Aurelio et Pompilio, se rendent visite, et emploient toutes les formules de politesse en usage. Les marquis de Molière, eux-mêmes, s'avoueraient vaincus en présence d'une telle explosion de courtoisie[1]. Le domestique Lippa est aussi du genre de Sganarelle et converse familièrement avec son maître.

Après avoir épuisé toutes les façons raffinées de saluer et de recevoir, Aurelio et Pompilio coupent court à leur dialogue d'une manière imprévue : « Assez de cérémonies, déclarent-ils, elles sont plutôt faites pour les courtisans hypocrites de cette époque que pour une amitié pure et sans tache comme la nôtre... » et ils montent à cheval.

Yet they doe mothing els but plaie every daye
Yea but they are neither right comedies nor right tragedies
How would you name then then ?
Representations of histories without any decorum
Go to ! let us determine something to avoyde idlenes.
Let us goe plaie at Tennis...
But what shall Master John doo in the meane while ?
I will goe with you to see you plaie
Master John will you be halfe with me in this game ?
No Sir, I doe not like to see my money flie. »

Second fruits, folio 23.

1. Happy are those that may see you, — But they more happy theat may enjoy your companie — As each flowre from the sonne, so I receave vertue and force from your presence — And as each river to the sea so do I run to offer myself to you — I desire nothing else of you but that you will alwaies keepe me in your favour — I assure you that you possesse a chief place therein that neither time nor fortune can deprive you of it — And I beare your name so graven in my minde that nothing can remove it.

As for outward courtesie I yeelde myself vanquished by you, never in love. — — My minde mis-gives me that I shall be a conqueror in that too. In regard to love I enter the list as vainquisher Well maie I want habilitie but never affection.

Florio profite de cette chevauchée pour dire tout ce qu'il sait du cheval, de sa robe, de son harnachement, etc...

Les *chapitres quatre et dix* ont pour objet de donner le vocabulaire complet des conversations, avant, pendant, et après le repas. Le dîner décrit par Florio laisserait supposer que les menus étaient fort copieux à cette époque, mais il ne faut voir dans cette longue liste de victuailles que le désir du linguiste d'apprendre à son lecteur tous les mots dont on peut être appelé à faire usage au cours d'un banquet[1]. Le vin, d'après notre auteur, avait une place aussi grande sinon plus importante que la nourriture, et l'un des convives déclare qu'il aime boire suivant l'habitude hollandaise, c'est-à-dire, prendre son vin pur le matin, sans eau à dîner, et le soir tel qu'il sort des récipients. Le vin des marchands était, paraît-il, suffisamment baptisé[2]. Il est juste de remarquer que les excès de vin qui sont courants en Angleterre sont condamnés par un des assistants.

Le Ve chapitre est réservé aux conversations autour des tables de jeux. Florio nous fait assister à des parties de Primero, de tric-trac et d'échecs. Le Primero, qui était un des passe-temps favoris de lord Southampton, ressemble à s'y méprendre au jeu de Poker américain ; les cartes y servent seulement pour permettre d'établir des paris et le « bluff » y joue un rôle considérable.

Florio semble donner ses préférences au jeu d'échecs qu'il nous décrit dans ses détails et qu'il se donne la peine de commenter. Pour notre savant une partie d'échecs rappelle l'art de la guerre. Le hasard n'a rien à y voir. Le vainqueur, comme un général victorieux, ne doit pas passer pour un des heureux auxquels la fortune a souri, mais pour un homme habile. Les pions ressemblent bien aux simples soldats qui ne doivent jamais reculer. Ils doivent avancer s'il en reçoivent

1. Ile give you none of this goose she is too hard. — Is it not that which saved the Romanes Capitoll? — Nay I thinke she was rather her great grand mother or rather to that which entered Noës arke.

2. A man should never drinke more than will serve his turne Good lord how I mislike that tippling and swilling it is a filthie thing and not tollerable in beastes.

I love to drink wine after the Dutch fashion, in the morning pure, at dinner without water, and at night as it comes from the vessel.

l'ordre, tenir où ils sont postés, ou mourir[1]. Il est vrai que, si, dans ces rangs inférieurs, un combattant réussit à franchir avec succès les sept cases que l'échiquier place devant ses pas, il prend la place d'une Reine et, comme un soldat de métier arrivé par ses mérites, il a droit aux honneurs les plus élevés.

Dans les *chapitres VI, VII, VIII, IX*, les scènes se déroulent tantôt entre gentilshommes qui jasent sur les bonnes façons, les civilités usuelles, et discutent de la manière de voyager[2], tantôt entre maître Jacques et son domestique, qui font « maintes délicieuses et agréables plaisanteries[3] », tantôt entre Césario et

1. « He that invented Chess-plaie made a modell and briefe map of the art of war, representing in it all the passages and speculations of war. And as in the game fortune has nought to do nor can the winner be intituled happy, not the loser unfortunate : so the general that vanquisheth may well be termed wise, and the vanquished party unadvised, but neither the one fortunate, not the other unluckie...

He also prescribed that the pawns may not turn back, to warn the generall to weigh wel each passage, ere he send out his souldiers to any attempt. For if it fall out that ought be amisse, they must rather suffer themselves to be cut to peeces where they stand tham turn their backs : because a common souldier is not to know the time to fight or flie but as he hath order from his leader : so that as long as he has life he is to keepe his station under paine of publike infamie.

To these lawes he added this, that a pawn that could pass the pikes of seven places unsurprised, should take on the person of a Queen. to goe where she list, and stand by the King's own side, as a man set at liberty and worthily ennobled...»

2. « Behave as mannerly as you may, but I would always keepe a meane, and take heed above all things that you be not despised or contemned. Remember that the Donnes of Spaine, the Earles of Germany, the Monsieurs of France, The Bishops of Itaty, The knights of Naples, the Hidalgoes of Portingale, the younger brethren of England, and the Noblemen of Ungherie, doe make very poor company, And take heede you neuer give credite unto the « faremos » of Rome, unto the « adesso adesso », of Italie and the magnana » of Spain to the « by and by » of England, unto the « warrant you » of Scotland nor unto the « tantots » of France, for they are words of small importance.

3. « Thou art a foole, & hath no more wit than the Savoyan who puld downe his house that he might sell the rubbish, or Iohn of the Vine, that sold a faire vinyard to buie a cellar. Thy witts are gone a wool-gathering, thou doost nothing well. Thou art so forgetfull, that when thou laiest a thing aside, the map of the worlde nor the carde of Navigation would no finde it. I account you to be the Solemne King of fooles. Thou art neither good raw os roasted, nor alive nor dead, and art always as drunk as a soop. Thou art like an anker which, is alwaies in the water, and never learns to swimm, or like a turnep, which the longer it is under ground the bigger it grows. I think you are a Florentine you are so froward so wayward ans so fantasticall to be pleased Thou art more slothful than sleepe, more fantasticall than three dice, more toyish than the Pope's mule, more double than an oniou, Thou standest all daye with thy hands under thy girdle thou hast a Hetero-

Tiberio, dont la conversation porte surtout sur les nouvelles de la cour et les courtisans.

Dans tous ces entretiens, les interlocuteurs que Florio fait parler emploient les mots et les phrases conventionnelles de cette époque. Les rapporter ici serait fastidieux[1] ; cependant un passage doit retenir notre attention, car il nous montre que Florio n'hésite pas à décrire les personnalités connues de son temps. Il nous aide aussi à situer notre auteur dans ce milieu politique et littéraire où nous pensons qu'il exerça surtout son influence, nous voulons parler du clan d'Essex et de Southampton. Quand Florio décrit son maître d'armes, « le meilleur de Londres », il choisit comme modèle *Maître V. S. de Padoue*, sans nul doute Vincentio Saviolo, « grand escrimeur ambidextre, avec un port comme celui de Mars lui-même, fameux danseur de pavane, sauteur leste et habile faiseur d'entrechats », et si doux en ses manières qu'il ne se bat que sur des questions « touchant de près à son honneur[2] ». Comme

clite and unrulie wit ; thou art more slovenly than an Hungarian scollian Thou art more forqetful than oblivion itself, Thou art so foolish and simple that thou wouldst starve in an oven full of bread and art so perverse and peevish that thou art able to move a saint to anger.

1. Nous reviendrons à ce sujet dans les chapitres II et III de la seconde partie de cet ouvrage.

2. Let us go toward the fence school can you play et your weapons well?
I learn, but do as the crab doeth.
But of whom do you learn to play at your weapon?
Of master V. S,
What that Italian that looks like Mars himself?
Doth he play well, hath he good skill of his weapon?
As much as any other man,
Is he valiant and a tall man of his hands.
More valiant than a sword itself.
How much do you give him a month
I have made no price with him.
What do you play at most
At rapier and dagger, or rapier and cloak.
The true and right gentleman-like weapons.
He will hit any man, be it with thrust or stoccada, with an imbrocada or a charging blow, with a right or reverse blow be it with edge or back. or with the flat.
Is he left or right handed-both all is one to him.
There is no man that teacheth with more dexterity and nimbleness he hath skill in everu kind of weapon, he shoots well in a piece well in great ordinance, and besides is an excellent soldier.

on le sait, Vincentio Saviolo dédia son ouvrage sur son art et sur les points d'honneur à son élève, cet Achille anglais, le comte d'Essex.

Les Seconds Fruits finissent par des réflexions sur le repos, le sommeil et l'amour. Florio permet à l'étudiant de dormir six heures, il accorde sept heures de sommeil au voyageur et huit heures à l'ouvrier, qui travaille de ses mains. Le scélérat reste neuf heures au lit.

Quant à l'amour, auquel il se refusait à croire dans ses Premiers Fruits, disant que d'en parler était *peine perdue*, il lui consacre ici soixante-quinze pages. Comme Rabelais, dans son Tiers livre, Florio, après avoir usé de tous les arguments pour ou contre l'amour, le mariage et les femmes, écrivant tantôt en prose, tantôt en vers, se refuse à conclure si ce n'est par cet aphorisme : « Le besoin d'aimer, de manger, et de mentir engendra la rhétorique. »

La seconde moitié des Seconds Fruits est uniquement constituée par le Jardin de Récréation contenant six mille proverbes. Florio dresse, par ordre alphabétique, la liste de ces proverbes. Le nombre colossal qu'il se vante d'avoir atteint est obtenu en plaçant le même proverbe sous différentes rubriques. Dans ce répertoire, les dictons ne sont écrits qu'en italien et ne sont pas traduits. Mais, comme dans les *Premiers Fruits*, un grand nombre d'entre eux figurent dans les dialogues de la première partie, ces aphorismes constituant selon Florio tout le sel du langage[1]. « Bien les citer est une grâce, bien les comprendre est un don. »

He dances very well both galliards and pavins, he vaults most nimbly, and capers very loftily.

Is he a great quarreller and brawler? He is most patient, neither doth he go about to revenge any injury unles it touch his credit and honour.

He should be no Italian then!

1. « Proverbs are the pith, the proprieties, the proofes, the purities, the elegancies, as the commonest so the commendablest phrases of a language.

To use them is a grace, to understand them a good, but to gather them a paine to me tho a gaine to thee ».

Aussi ajoute-t-il à ce recueil plusieurs proverbes dont Shakespeare s'empare également.

*
* *

Avec les *Seconds Fruits*, comme nous venons de le voir, Florio nous donne encore une œuvre personnelle où l'on peut facilement juger de ses qualités et de ses défauts. Il s'y montre possesseur d'un vaste répertoire de mots, habile linguiste, capable aussi d'adaptabilité et de souplesse, écrivain consciencieux mais de second plan. Il devait donner sa vraie mesure plus tard, quand il se borna à reproduire en anglais la pensée d'un homme de génie comme Montaigne.

A Oxford il s'était déjà essayé dans la traduction.

En 1580, il publia une histoire de voyages et de découvertes traduite du français. Cet ouvrage n'eut pas de succès et son auteur, généralement si fier de ses productions littéraires, ne la mentionne jamais. Le livre en resta à sa première édition à tirage probablement fort restreint car il est devenu rare; c'est du reste le seul livre de Florio qui manque à notre collection. L'auteur, d'ailleurs, comme nous venons de le dire pour les Premiers Fruits, n'avait pas encore acquis à ce moment-là la maîtrise de la langue anglaise qu'il posséda plus tard à un si haut degré, et cette première traduction ne contient pas les qualités de style ni les traits caractéristiques qui rendent ses Manuels intéressants; c'est pour cela que nous n'avons pas cru devoir nous y arrêter plus longuement.

Il parut sous ce titre.

« Une courte narration des deux voyages et des découvertes vers le Nord-Ouest, appelé Nouvelle France, traduite d'abord du français en italien par ce savant Geo. Bapt. Ramutius[1], et maintenant mis en anglais par Jean Florio. »

1. Ramusio (Jean-Baptiste), historien, né à Venise d'une ancienne famille originaire de Rimini. Envoyé par la République en mission en France, en Suisse et à Rome. Elu membre du Conseil des Dix il se retira à Padoue où il mourut en 1557. Il publia trois volumes in-folio Racolta delle Navigazione e Viagi par les Juntes à Venise entre 1550 et 1556. Il avait laissé les matériaux d'un quatrième volume mais son manuscrit périt dans l'incendie d'une imprimerie en 1557. Son recueil est regardé par les géographes comme un ouvrage des plus importants soit en raison des voyages que Ramusio avait faits lui-même, soit en raison de ses grandes connaissances en histoire, en géographie et dans les langues.

CHAPITRE III

LES ŒUVRES DE FLORIO (*suite*)

Les Dictionnaires.

Giovanni Florio publia deux dictionnaires italien-anglais. Le premier, qu'il appela « Monde des Mots », parut en 1598, le second, réimpression du premier, revu et considérablement augmenté, vit le jour en 1611 sous le titre « Nouveau Monde des Mots de la Reine Anne ».

Ces deux livres sont semblables quant à la forme : ce sont des in-folio où les mots italiens et la définition anglaise correspondante se trouvent disposés en trois colonnes par page de manière à gagner de la place. Ils témoignent d'un travail laborieux que Florio mena consciencieusement à bien.

Dans la préface des Seconds Fruits — 1591 — il avait annoncé déjà l'apparition de son premier dictionnaire, qu'il ne fut en mesure de publier que sept années plus tard. Du reste notre auteur ne voulut pas laisser ignorer les difficultés d'une pareille tâche. Après s'être comparé aux faiseurs de dictionnaires latins et grecs (Sir Thomas Eliot, Bishop Cooper, Thomas Rider et les Stephans père et fils) qui tous purent s'aider dans leurs études de travaux déjà écrits, il remarque :

« Je puis décrire mes travaux comme Alessandro Citolini parlait de sa *Tipocosmia* : nous sommes tous semblables à des marins aventurés sur une mer profonde et dangereuse, mais mes prédécesseurs ont eu sur moi cet avantage qu'ils étaient nombreux pour diriger une petite barque ; tandis que moi, j'étais seul pour hisser et bais-

ser les voiles, manier l'aviron, veiller à la poupe, faire le point sur la carte, faire vigile sur le pont ; en un mot, j'étais à la fois bosseman, pilote, contremaître et capitaine, et cela sur un vaisseau plus difficile à diriger et plus vaste que les plus grandes coques ayant jamais vogué sur la Tamise, que la plus pesante caraque d'Espagne, que les galères épuisant les esclaves de la Turquie ; je naviguais sur une mer plus changeante, plus périlleuse, plus orageuse et plus désagréable qu'aucun océan. Si quelqu'un pense que j'aie pu me servir considérablement des ouvrages d'Alluno ou de Venuti, qu'il réfléchisse et qu'il apprenne que j'ai, sous la rubrique de deux lettres et presque d'une seule lettre, réuni plus de mots que ces deux auteurs n'en ont rassemblé pour l'alphabet tout entier. Il y a peu de bons auteurs écrivant l'italien que je n'aie lus pour la seule composition de ce dictionnaire, ainsi que la lecture de mes catalogues en fait foi[1]. »

Dans la préface de son second dictionnaire, il fait mieux que d'exposer les difficultés qu'il eut à surmonter, il prévient les attaques possibles : sa lettre « à tous les lecteurs » est un défi lancé à la critique.

« Pour être lecteur il faut de l'entendement ; pour être critique il faut du jugement ; un dictionnaire donne des armes au premier, il ne souffre point des attaques du second, s'il n'est pas coupable de fautes. Je désire les deux mais n'ai peur d'aucun, puisque je suis toujours le résolu : John Florio. »

La préface du dictionnaire que Florio dédia en 1598 à Sou-

1. Well may I make that comparaison betwixt our labours that Allessandro Cittolini maket in his *Tipocosmia* : we all fared indeede like sea faring men and launched forth into a deep and dangerous sea, but they had this advantage of me, that they were many to steere a passage boat ; I was but one to turne and winde the sailes, to use the care, to sit at the sterne, to prick my card, to watch upon the upper deck, Boate-swaine, pilot, mate, and master, all offices in one, and that in a more unruly more unwieldy, and more roomsome vessell than the biggest hulke on Thames, or burdensome carracke in Spaine, or slave-tiring Gallie in Turkie, and that in a sea more divers, more dangerous, more stormie, and more comfortless than any ocean. If anie think that I had great helpes of *Alunno* or of *Venuti*, let him confer and knowe I have in two, yea almost in one of my letters of the alphabet, more words than they have in all their twentie ; and they are but for a few auctors in the Italian tongne, mine for most that write well, as may appeare by the Catalog of books that I have read through of purpose for the accomplishing of this dictionarie.

thampton nous montre Giovanni Florio tout pénétré du devoir qu'il sentait lui incomber : il s'était donné pour tâche d'être le protagoniste des belles lettres italiennes parmi les beaux esprits d'Angleterre, et il estimait cette tâche peu commode. Son dictionnaire, pensait-il, faisant suite à ses manuels de conversation, devait réaliser le programme d'éducation qu'il s'était tracé.

« Comment un gentilhomme anglais arrivera-t-il à comprendre Frederico Grifone dans son *Arte di Cavalcare*, livre qui est tellement rempli de phrases bizarres et de mots peu usités ? Comment donc oserons-nous aborder Pierre Aretine, si spirituel, si varié, et qui emploie tant de mots nouveaux ? Franceso Doni, si étrange et si fantasque ? Thomas Garzoni, dans sa *Piazza Universale*, ou Allessandro Cittollini dans sa *Tipocosmia*, et tous ceux qui ont trouvé tant de mots spéciaux et particuliers inédits dans toutes les langues ?

J'ai vu de meilleurs parleurs, oui, des Italiens de naissance eux-mêmes, s'embourber dans ces difficultés et rester interloqués jusqu'au point de donner le même avis qu'un ignorant. Boccace est difficile, pourtant nous arrivons à le comprendre ; Pétrarque est plus difficile encore, cependant il est expliqué encore qu'un homme fort judicieux de ce pays veuille nous faire croire que personne dans ce Royaume ne puisse connaître sa réelle pensée ; Dante est le plus difficile de tous ; pourtant il est amplement commenté, bien que certains prétendent que les commentateurs l'aient mal compris. »

Et Florio de conclure, tout naturellement, que son propre travail est le plus précieux et le plus nécessaire qui ait été entrepris dans son siècle puisqu'il aide à démontrer la supériorité de la poésie italienne.

Quand Florio publia son premier « Monde des Mots » il se trouva en présence d'un de ces délicats problèmes de courtoisie qu'il se plaisait à résoudre, sinon avec bonne foi, du moins avec beaucoup de dextérité. Il s'agissait de mettre le nom de Southampton et celui de Rutland dans sa dédicace sans indiquer, par l'ordre où il les inscrivait, le rang relatif qu'il leur assignait. Les règles protocolaires d'ancienneté de titre faisaient pourtant

passer Rutland avant Southampton. Mais Roger Manners était plus jeune qu'Henry Wriothesley, envers qui le linguiste était plus particulièrement obligé. Voici comment Florio se tira de cette difficulté. Il inscrivit les noms de ces deux seigneurs à côté l'un de l'autre et, de sa manière la plus pompeuse, il pria ces personnages, qui connaissaient leur place mieux que quiconque, de bien vouloir se mettre la main dans la main, « comme des pairs de rang pareil » (peers with mutuall paritie[1]), en disant que pour le philosophe il n'existait point de droite ni de gauche. Platon estimait l'homme qui n'était pas *ambidextre* comme un animal imparfait, et quant à lui Florio, s'il suivait son cœur et son devoir, il pourrait commettre la faute de donner la place d'honneur à celui auquel il devait tant, alors que les usages et le respect public reconnaissaient à Rutland le droit de préséance. »

Comme nous l'avons remarqué déjà, Florio, quand il désirait faire quelque chose de vraiment bon, s'assurait le concours de son ami le Dr Gwinn. Aussi ne trouvait-il point de plus joli compliment à faire aux illustres parrains qu'il venait de désigner que de mettre en tête de son ouvrage des sonnets d'Il Candido célébrant leurs louanges. Ces poèmes sont tellement caractéristiques de la meilleure manière de Gwinn, ils montrent si bien l'idéal que Florio se faisait de la poésie anglaise, que nous ne pouvons pas nous défendre d'en donner un échantillon. Nous traduisons ceux qui sont adressés à Southampton, en nous efforçant d'en reproduire le caractère original.

O Comte valeureux, Perle vive des Pairs, Noblesse sans pareille,
Vous qui, d'un seul élan, atteignez le sommet de la gloire et des arts,
Vous qui parez de grâce la vaillance, et de vaillance la grâce,

1. I am no auctorised herauld to marshall your precedence, Private dutie might perhaps give one the prioritie, where publicke respect should prefer an other... I onely say your Honors best knows your places : And Italian turne may serve your turn. Lame are we en Platoes censure, is we be not ambidexters using both handes alike. Right hand or left hand as Peeres with mutuall paritie, without disparagement may it please your Honour's to joyne hand in hand and so jointly to lend an eare (and lende if I beseech you) to a poor man that invites your honours to a Christening, that I and my poor studies, like *Philemon* & Beaucis, may in so lowe a place entertaine so high if not deities, yet dignities.

Vous qui, pour augmenter le pouvoir de vos vertus
Aux dons que déjà vous possédez ajoutez la facilité,
Voyagez maintenant en quête de mœurs étrangères,
Faisant jaillir partout des étincelles d'émulation,
Invariable dans les variations de vos voyages :
Bien que là-bas votre Honneur voie ce qu'ici nos oreilles apprennent,
Et entende ce qu'ici nous percevons de seconde main,
Acceptez néanmoins de bonne grâce ce livre inventé ici,
Pour votre plus grande aisance, par votre serviteur dévoué ;
Puissiez-vous ainsi concevoir et comprendre davantage,
Revenir plus complet et voyager plus content[1].

Il Candido.

En 1611, date où Florio publia son second dictionnaire : *Le Monde des mots de la Reine Anne*, il avait gravi ce qui

1. To the Right Honorable Henrie Earle of Southampton, etc...

Brave Earle, bright Pearle of Peeres, peerlesse Nobilitie,
The height of armes and artes in one aspiring,
Valor with grace, with valor grace attiring,
Who more to amplifie vertues habilitie
To adde to fore-learn'd facultie facilitie
Now livst in travell forraine rytes inquiring,
Honors engendred sparkles thereto firing,
Immutable in travels mutabilitie.
Though there your Honor see what here we heare
And heare what here we learne et second hand
Yet with good grace accept what was invented
For your more ease, by yours devoted here,
So may you more conceive, more understand,
Returne more complete, travell more contented.

Voici le texte du sonnet adressé au Comte de Rutland :

To the Right Honorable Roger Earle of Rutland & C.

In Italie your Lordship well kath Seene
Their manners, monuments, magnificence,
Their language learnt in Soundt in stile in sence,
Prooving by profiting, where you have beene,
Bemantling grave conceits in colours greene;
A dictionarie yet, which might dispenee
Of every word the true intelligence
Of that toong, erst of toonges the Peerelesse Quesne
You sew not there Now see and joy the sight
Is matcht, and ore matcht by an English mate.
That he, whom in good grace your Honour placeth
Graced by you, may grace you with you right.
« *By ancient manners stood the Romane state ;* »
From ancient stock, yong *Manors* England graceth.

constituait pour lui le dernier rang de l'échelle sociale : il était à la cour, comme le montre son portrait affublé des chaînes de chambellan, aussi bien que le titre de l'ouvrage :

« Queen Anna's New World of Wordes... Collected, and newly much augmented by John Florio, Reader of the Italian unto the Souveraigne Maiestie of Anna, Crowned Queen of England, Scotland, France and Ireland & C. And one of the Gentlemen of her Royall Privie Chamber. »

Cette fois, Florio n'a plus à ménager les susceptibilités de ses protecteurs, et c'est à la reine Anne seule qu'il dédie le couronnement de son ouvrage, en ces termes :

« Cet enfant de mon cerveau (Oh ! pardonnez-moi ce titre, vous la plus suprême, la plus absolue des Minerves) avait déjà apporté en ce monde, il y a treize ans, un Monde des Mots : depuis, suivant les traces de son père au service de votre Majesté, il a acquis (comme jadis Colomb sur l'ordre de la Glorieuse Isabelle) un cerveau de voyageur et il a découvert dans ce pays même, presque la moitié d'un monde nouveau.

Donc, comme autrefois on nomma Scotia d'après Scota, et, plus récemment, la Virginie d'après les Reines qui précédèrent votre Majesté, ainsi (Oh! pardonnez-moi encore, ô très Gracieuse, très Glorieuse) s'il ose s'intituler LE NOUVEAU MONDE DES MOTS DE LA REINE ANNE.

Comme il paraît sous votre protection, ce sera ma sauvegarde contre les plus médisants sinon ma gloire parmi les meilleurs esprits. Si l'on peut voir que je porte ainsi Minerve sur mon frontispice comme jadis sur mon cou je portais la biche de Diane [1]. Je puis dire de tout cœur : « Ceci est à la Reine Anne, comme l'est maintenant et pour toujours l'auteur, de votre Majesté le sujet le plus inviolablement dévoué et le serviteur le plus obligé. »

Iohn FLORIO.

Pour fêter la publication de ce nouveau dictionnaire, Samuel Daniel reprend encore une fois sa plume et écrit quarante alexandrins à la louange du « laborieux Florio », qui, d'après lui, se trouve miraculeusement aidé dans sa tâche par cette divinité résidant en tout souverain ; s'il n'en était pas ainsi

1. Allusion probable à un médaillon que lui a donné Lady Harrington et dont Florio fait mention dans une épître (1603) ; voir appendices.

le travail entrepris par le grammairien paraîtrait surhumain.

« Je me demande comment — vous avez pu soustraire tant d'heures sérieuses — à cette somme immense de service que vous devez — Mais il semble que la grâce rayonnante — qui émane de la très lumineuse Reine — notre Maîtresse sacrée, vous infuse cette facilité — qui vous rend plus grand que vous n'eussiez été autrement. — Par quoi l'on constate bien le pouvoir des Princes — capables de donner une telle force et de rajeunir la vieillesse [1]. »

I. Thorys déclare qu'aucun jardin n'est capable de fournir les fleurs qui sont dues à Florio pour un tel travail. Une guirlande cueillie sur les flancs du Parnasse devrait consacrer la gloire éternelle que le premier volume lui a déjà value; puis, passant de l'anglais à l'espagnol, le même auteur s'épanche en ces rimes.

« Florio, eres fruto, y no flor
Pues, nos tanto aprouechays
Y al mundo dos mundos days
otro
Hijo dichoso! pues tiene
Varon mur cuerdo por padre
Y la Reyna por commadre
otro
Flores, muy bien florefceys
Pues defcienden en fu arbol.
Bayos de tan claro sol [2]. »

1. « I'wonder how
« You could subtract so many serious hours
« From that great sum of service that you owe.
« But that it seems the beaming Gracefulness
« That lightens from the most refulgent Queen
« Our sadred Mistress, works that ableness
« As makes you more than els you could have been.
« Wherein the power of Princes well is seen
« That can infuse such force and make age green. »

2. *Florio vous êtes fruit plutôt que Fleur*
Car vous nous faites profiter et vous faites don au monde
De deux mondes encores.
Fils heureux d'un père aussi sage et qui a en plus pour Marraine
Une Reine!
Florio tu fleuris fort bien et à travers les branches de ton arbre descendent les rayons d'un soleil clair.

Florio était parvenu à grouper dans son premier dictionnaire 46 000 mots ou expressions italiennes avec leurs équivalents anglais. Mais, en continuant ses recherches, en complétant ses observations, en ajoutant sans cesse aux listes qui lui avaient servi pour le premier dictionnaire, il était en mesure treize ans plus tard, dans son second dictionnaire, de porter à 74 000 le nombre des mots italiens qu'il y traduisit en anglais.

Dans ces deux ouvrages, comme dans les recueils de conversation, nous voyons Florio constamment préoccupé de faire comprendre en Angleterre la langue italienne, de la faire apprécier et d'en étendre l'usage. Les mots italiens qu'il aligne dans ses dictionnaires sont bien rendus en anglais, les équivalences sont généralement heureuses, et quand l'auteur estime que sa traduction est insuffisante ou laisse place à un malentendu, il n'hésite pas à ajouter des exemples ou des commentaires.

C'est ainsi que ces « Mondes des mots » fournissent des renseignements précieux pour l'étude des textes de cette époque. Ils expliquent en particulier certains passages qui jusqu'ici avaient paru étranges dans l'œuvre shakespearienne par exemple. La similitude du vocabulaire de Shakespeare et de celui de Florio est saisissante. Nous n'avons pas remarqué un seul cas où poète et savant ne soient d'accord pour donner la même nuance à un mot ou à une expression. Nous allons, en donnant une idée du soin apporté par Florio à la composition de ses dictionnaires, montrer que les définitions et les exemples contenus dans ses ouvrages sont suffisants pour expliquer un grand nombre des soi-disant « mystères » de la composition shakespearienne.

Le mot Filastrocola est défini par Florio « Chanson des fileuses », et il ajoute comme explication :

« Sornettes ou contes de vieilles femmes, comme elles ont coutume d'en dire sans rime ni raison, sans queue ni tête, simplement pour conjurer le sommeil quand elles sont à leur quenouille[1]. »

1. « Flin-flam tales or old wives' tales, as they tell to keepe them awake when they spinne, without rime or reason, head or foot ». (Monde des Mots 1588).

Or il existe un passage dans le « Twelth Night » de Shakespeare qui est le point de départ de toute une argumentation fantaisiste sur la personnalité de son auteur. On a déclaré que ce petit croquis descriptif d'une chanson ne pouvait atteindre un tel degré de « couleur locale » si le poète n'avait pas vu de ses yeux les fileuses et les dentellières italiennes ou provençales travailler en chantant sous le ciel du midi[1]. Pour nous, au contraire, cette évocation paraît sortir tout naturellement de la plume d'un homme d'imagination qui n'avait besoin que d'entendre Florio décrire son pays de prédilection. Le « Mind's eye » du poète était capable de percevoir, et sa plume de transmettre, cette image des vieilles fileuses ou des jeunes filles du Midi, qui, tout en tournant la navette ou en tissant leur fil à dentelle, murmuraient des mots rythmés, sans suite, ni beaucoup de sens.

Que de fois a-t-on écrit que Shakespeare ne pouvait avoir été l'auteur du Marchand de Venise puisqu'il n'était pas allé en Italie, et que, dans cette pièce, non seulement il est question des habitudes vénitiennes mais encore du Rialto, décrit comme un quartier commerçant, une sorte de Bourse. « Un ignorant comme Shakespeare, disent certains, n'aurait employé le mot Rialto que pour désigner le pont de ce nom. »

Ouvrons le dictionnaire de Florio et nous y lisons : « *Le Rialto* vient de riva-alto (rive élevée) : quartier important de Venise, où les marchands ont l'habitude de se rencontrer, comme à Londres ils se réunissent à la Bourse[2]. »

« Hey down a down-a », cette ritournelle que l'on retrouve dans les « Joyeuses Commères » et dans « Hamlet », est le

1. « Mark it Cesario, it is old and plain,
The spinsters and the knitters in the sun
And the free maids that weave their thread with bones
Do use to chant it, it is silly sooth
And dallies with the innocence of love
Like the old age. »

Twelfth Night, Act. II, sc. IV.

2. « Rialto as it were Riuo alto — a high shore, an emminent place in Venice where Marchants commonly-meete, as on the Exchange at London ».

Florio's dictionary.

seul exemple de ritournelle donné par Florio comme explication du mot italien « Filibustacchina ».

La définition de l'artisan donnée par Florio dans ses dictionnaires est aussi à noter. Il désigne l'ouvrier comme un « Base Mechanical », et c'est ainsi que l'on retrouve dans Shakespeare les artisans qualifiés de « base mechanicals ». Les analogies de ce genre sont sans nombre.

Il est naturel que le travail linguistique de Florio soit ignoré en Angleterre. Murray lui-même, comme nous allons le montrer dans le chapitre suivant, n'a pas suffisamment tenu compte du travail de Florio. N'est-il pas difficile, en effet, pour un Anglais qui ne sait pas l'italien et qui est désireux de retrouver la désignation ancienne d'un mot douteux, de le rechercher dans les répertoires de Florio? Ne faut-il pas, pour découvrir ce mot, connaître d'abord l'équivalent italien? N'avons-nous pas nous-mêmes, cherché vainement sous tous les synonymes de *ritournelle*, persuadés que nous devions découvrir un exemple tiré des ritournelles de Shakespeare, avant de rencontrer le mot de Filibusticchina?

Il est très regrettable pour la gloire de notre auteur qu'il ne soit pas parvenu à publier le texte anglais-italien, cette seconde partie qui devait faire suite à ses dictionnaires, qu'il avait annoncée au public, et sur laquelle il avait déjà commencé à travailler[1]. Nous sommes convaincus que le dictionnaire anglais-italien aurait rangé Florio parmi les meilleures autorités de langue anglaise, car le linguiste possédait mieux que quiconque, vers la fin de sa carrière littéraire surtout, l'art de la définition et la connaissance exacte des mots.

1. Assez souvent les feuilles du dictionnaire anglais-italien ont été mêlées, par mégarde sans doute, avec celles des dictionnaires italien-anglais, car dans ceux-c on relève des définitions qui, au lieu d'être en anglais, sont en italien.

CHAPITRE IV

LES ŒUVRES DE FLORIO (*Suite*)

La traduction des Essais de Montaigne.

Une douzaine d'années s'étaient à peine écoulées depuis la publication des Essais de Montaigne[1] que le monde des lettres anglais réclamait la traduction de ce chef-d'œuvre. A cette élite se joignait bientôt un public nombreux qui, n'ayant pas accès au texte français, désirait prendre connaissance d'un livre dont la vogue sur le continent avait été si grande. C'est pressé par ses amis, et pour répondre — on peut presque le dire — à une demande générale, que Florio entreprit de traduire les « Essais ».

Le fit-il un peu à contre-cœur et comme forcé, la chose semble probable. Il ne pouvait voir sans regret grandir l'influence de l'art français au détriment du prestige de l'Italie. Nous touchons en effet à une période de transition dans la littérature anglaise. Celle-ci commençait à se détourner d'une Italie qui cessait de produire. En France au contraire une jeune école venait de naître ; la saine et large philosophie de Montai-

1. La première édition des Essais (Bordeaux, 1580, S. Millange) ne contenait que deux livres in-octavo.

La cinquième édition (Paris, 1598, Abel l'Angelier) augmentée d'un troisième livre était le premier recueil complet des Essais, et cette édition corrigée de la main de Montaigne a servi à Mlle de Gournay pour l'édition de Paris 1595 (Abel l'Angelier ou Michel Sonnius).

Florio s'aida pour traduire les Essais de la première édition et de celle de Mlle de Gournay.

gne se substituait à l'opportunisme complexe de Machiavel. La politique aussi jouait son rôle dans cette évolution : l'Angleterre se rapprochait de la France de Henri IV. En faisant connaître aux Anglais les Essais de Montaigne, Florio ne faisait donc que suivre le courant qui emportait ses idoles vers l'oubli. Et peut-être la perspective d'un bénéfice assuré, plus encore que la pression exercée par ses amis et ses élèves, décida-t-elle le grammairien italien à traduire dans une langue d'adoption une œuvre qui n'était pas écrite dans sa langue de prédilection.

Mais l'on peut dire qu'une fois embarqué dans son entreprise Florio travailla avec autant d'ardeur que de conscience. « Malgré, nous dit-il, la diversité des éditions dont je me suis servi, travaillant tantôt à Londres d'après un texte, tantôt à la campagne d'après un autre, quelquefois dans l'in-folio, quelquefois dans l'in-octavo, j'ai réussi dans mon dernier coup d'œil d'ensemble à réconcilier le tout[1] ». Il fit inscrire le titre de son ouvrage sur le Registre des *Stationers* en 1599, quatre ans avant la publication de sa traduction. Celle-ci demanda donc à son auteur au moins quatre années d'un travail constant, probablement quelques années de plus. Il s'adjoignit des collaborateurs pour l'aider à classer et traduire certains passages, à exécuter certaines recherches, car il entendait non seulement reproduire le texte de Montaigne, mais encore le compléter et le mettre à la portée du lecteur anglais. C'est ainsi que son ami, le Dr Gwinn, contribua, pour sa part, à la traduction en vers anglais des passages latins ou grecs, et que Théodore Diodati le guida « dans ce labyrinthe » et fut, pour lui, le « poisson-pilote qui dirige la Baleine », « une lumière étincelante dans des sentiers ténébreux », « celui qui a su dénouer des nœuds que nul ne s'est *essayé* et que peu *auraient* réussi à dénouer[2] ».

1. The diversities of copies, editions and volumes (some whereof have more, or lesse than others) and I in London having followed some, and in the countries others ; now those in octavo, yet in this last survey reconciled all. »

2. So was he to me in this inextricable laberinth like Ariadnes thread, in this rockie rough ocean a guide-fish to the whale ; in these dark uncouth whayes a cleare relucent light... had be not dissolved these knottes, none had, few could.

La réputation de Montaigne en Angleterre et le succès qu'y avait obtenu le texte original des Essais firent attendre avec impatience et curiosité la traduction annoncée. L'œuvre de Florio avait d'ailleurs été commentée avant la lettre. C'était une coutume à cette époque, et surtout dans ce milieu littéraire, de se tenir au courant des travaux de certains écrivains et de se passer de main en main des manuscrits inédits ou inachevés. Ainsi le chef-d'œuvre lyrique de Marlowe, Héro et Léandre, fut critiqué par Middleton avant sa publication ; ainsi bon nombre des sonnets de Shakespeare avaient circulé parmi ses amis et étaient connus de la critique longtemps avant d'avoir été groupés et imprimés par Thorpe[1].

En 1598 — cinq années avant la publication anglaise des Essais — Corwallis écrivait déjà : « Montaigne parle bien anglais à cette heure. Le travail est fait par un homme auquel la nature a donné plus d'esprit que de fortune, et cependant plus de fortune que d'agrément physique. La vérité est qu'il a l'air plutôt d'un bon compagnon que d'un sage et pourtant sa sagesse est supérieure à sa fortune ou à son éducation. »

Que Florio se soit plus d'une fois découragé en face de la difficulté de sa tâche, cela ne fait pas de doute, et la crainte de ne pas produire une œuvre digne de l'attente de son entourage modifia son caractère au point de le rendre quelquefois modeste. « Ses amis, dit-il, étaient sans pitié pour ses défaillances, pour son labeur haletant, et le poussaient toujours en avant. » S'adressant à une de ses plus ardentes protectrices, Lady Harrington, Florio déclare que « pendant l'exécution de cette tâche, et pour soutenir un peu son cœur, comme un cannibal captif que l'on engraisse en vue du sacrifice, elle lui cria souvent *Coragio* et ça ça ! applaudissant à ses efforts » ; et il conclut : « J'ai sué, j'ai peiné, mais j'ai continué, et maintenant enfin me voici aux abois[2]. » Florio insistait sur la « faiblesse de ses

1. Quelques sonnets de Shakespeare étaient inclus dans un recueil « The Passionate Pilgrim » en 1599, mais l'ensemble n'a vu le jour qu'en 1609, dans l'édition de Thomas Thorpe. Or la critique de Meres parle des sonnets de Shakespeare dès 1598.

2. I with one chapter found myself overcharged Your Honor having daigned to

lumières ». « D'autres, disait-il, possèdent plus de loisir et plus d'aptitude pour une besogne aussi lourde », mais il admettait que « si ses compétences ne devaient pas suffire à la tâche » il ne lui restait qu'à s'incliner devant la « volonté de ses amis ». Ceux-ci n'admettaient point d'excuse et ils auraient dit en substance : « Si Montaigne a des longueurs, prenez votre temps ; s'il est difficile à traduire, faites-vous donc aider ; si vous ne vous sentez pas à la hauteur, faites pourtant de votre mieux. »

Florio semble donc avoir entrepris son travail de traducteur sans confiance et sans grand enthousiasme. Cependant, à mesure que l'œuvre progressait, il dut se sentir plus sûr de lui. Un moment vint même où il fut comme emporté par son sujet. Gagné par le génie et le charme de Montaigne, il n'admit plus que l'on se permît des critiques à l'endroit du philosophe français. Il défendit *la forme* des Essais contre certains critiques qui déclaraient : « Ce sont des thèmes d'écoliers mal cousus ensemble » et contre d'autres qui disaient : « Après tout, l'esprit tant vanté de Montaigne n'est que de l'esprit français, et, comme tel, il est indigne d'arrêter en Angleterre une attention sérieuse», Florio rétorqua en alléguant que « l'admiration des meilleurs critiques du Royaume était une garantie suffisante contre de pareilles attaques[1] ».

Pour défendre son œuvre d'avance contre le genre de commentateur qu'il appelle « dog-toothed criticke » ou « adder-tongued satirist », Florio se réfugie derrière le bouclier de Montaigne lui-même, qui « prévenant leurs moqueries et prévoyant leur hostilité répond pour moi[2] ». Pour les erreurs

reade it, without pittie of my failling, my fainting, my labouring, my languishing, my gasping for some breath yet commanded me on... I must needes say while this was in doing to put and keep me in hart like a captived caniniball fattened against my death, you often cryed Coragio ! and called ça ça ! and applauded as I passt. I sweat, I wept, and I went on til now I stand at bay. »

1. Why but Essayes are but men's school themas pieced together ; Al is in the choyse and handling. Yea marry, but Montaigne had he wit it was but a french wit, ferdillant, legier and extravagant. Now say you English wits by the staydest censure of as learned a man as is among you, The counsel of that judicious werthy Counsellor (honorable Sir Edward Wotton) would not have embarked me to this discovery, hat not his wisdome knowe it worth my paines and your perusing.

2. And should or would any dog toothed criticke or adder-tongued Satirist scoff

d'impression il plaide comme excuse l'incompétence des imprimeurs anglais, les multiples occupations qui l'empêchent de mettre plus de diligence dans ses corrections et surtout la distance qui le sépare des amis qu'il a besoin de consulter. Tout cela, affirme-t-il, devrait excuser ou du moins atténuer des fautes plus considérables. Il finit son apologie sur un ton de défi très caractéristique de sa personnalité orgueilleuse malgré tout.

« En somme, si quelqu'un pense qu'il peut mieux faire, qu'il s'y mette ! Sept ou huit des beaux esprits les plus réputés en ont déjà fait la tentative, mais ont trouvé ces Essais peu faits pour des apprentis en français [1]. »

L'œuvre parut en 1603 sous le titre :

THE ESSAYES OF Morall, Politike and Militarie discourses of Lord Michael de Montaigne, knight. Of the noble Order of St Michael and one of the Gentlemen in Ordinary of the French King's Chamber.

C'était un bel in-folio, orné au frontispice d'un dessin représentant trois autels. Sur chacun d'eux on pouvait lire : Premier, deuxième ou troisième livre des Essais, et sous ces titres deux noms de femmes se trouvaient mentionnés. Les noms de la Comtesse de Bedford et de Lady Harrington figuraient sur le premier autel ; ceux d'Elisabeth comtesse de Bedford et de Penelope Lady Rich sur le second ; et ceux d'Elisabeth Lady Gray et de Mary Lady Nevill sur le troisième. Trois lettres sont adressées à ces personnages. La troisième épître est d'une fer-

or finde fault, that in the course of his discourses, or webbe of his essayes, or entitling of his chapters, he holdeth a disjointed, broken or gadding stile ; and that many times tfiey answere not his titles, and have no coherence together, to such I will say little, for they deserve but little I send them to the ninth chapter of the third booke where himselfe preventeth their carpings, and, forseeing their critikisme answereth for me at full.

1. In summe, il any thinke that he could doe better let him trie, then will he better thinke of what is done. Seven or eight of great wit and worth have assayed, but found these essais no attempt for french apprentises or Littletonians. If this doone it may please you, as I wish it may, and I hope it shall, I with you shall be pleased : though not, yet still I am the same resolute John Florio.

veur particulière : Lady Elizabeth et Lady Mary semblent avoir été des élèves modèles.

« Oh ! vous, mes honorées élèves, parmi tous ceux auxquels j'enseigne mes langues, c'est vous qui parlez de la façon la plus pure, la plus correcte, la plus raffinée ; aussi moi, qui aime ces langues parce que je leur dois ma subsistance, je les aime encore plus quand c'est vous qui les parlez ou qui en faites la lecture. »

Suivent d'autres épîtres au lecteur et de nombreux vers d'éloges selon le goût du temps et surtout selon celui de Giovanni Florio. La réimpression, faite du vivant du traducteur, en contenait davantage, mais les six femmes dont les noms avaient été mentionnés au frontispice de la première édition cédèrent leur place au nom de la souveraine seule. Au dessin des trois autels était substitué une belle gravure architecturale, signée de Martin Droeshout, ce même dessinateur qui, en 1623, avait exécuté le portrait de Shakespeare pour l'in-folio des acteurs Hemmings et Condell.

Que valait donc cet ouvrage qui plaça Florio parmi les littérateurs connus de son époque et lui conserve encore une certaine notoriété ?

Pierre Villey, dans la « Revue des Deux Mondes » du 1er septembre 1913, déclare la traduction de Florio « médiocre, infidèle, fantaisiste, atteinte jusque dans sa moelle par la contagion du bel esprit, de l'euphuisme qui sévissait alors ». « Florio, dit-il, n'a rien de l'abnégation soumise que nous réclamons aujourd'hui des traducteurs ; il intervient sans cesse, il collabore avec son auteur ; il ajoute un bout de phrase, corrige une expression..... le goût des épithètes va chez lui jusqu'à la manie. Il lui en faut partout, et spécialement il est ravi par les adjectifs composés, qu'à l'exemple de notre pléiade les poètes anglais avaient mis à la mode.

Quand Montaigne parle de « l'œil du soleil », il traduit « l'œil tout-voyant du soleil », « all-seeing eye » ; il commente au moyen de périphrases les termes savants, explique à son public ce que c'est qu'ostracisme, que pétalisme, enchâsse dans

les phrases de Montaigne des métaphores qui sentent le terroir anglais, des proverbes populaires que Montaigne n'a jamais connus..... »

En d'autres termes, M. Pierre Villey reproche à Florio d'avoir ajouté au texte de Montaigne et d'avoir reproduit la pensée du philosophe français dans un anglais ampoulé et infidèle. Tel n'est pas notre avis. Nous considérons la traduction des Essais de Montaigne comme une œuvre remarquable ; elle a pour elle la consécration du succès, et du succès dans le temps : si depuis trois cents ans les œuvres de Montaigne ont été goûtées en Angleterre, c'est à Florio qu'on le doit. Nous savons combien, — et Florio nous le dit lui-même, — une traduction parfaite est chose difficile, presque impossible à réaliser.

D'après Florio une traduction peut rendre le sens du texte original, mais cela au détriment de la forme. Une traduction reste par rapport au document traduit « ce que le dessin est à la nature, le portrait à l'original, l'ombre à la substance[1] » ; aussi le grammairien italien n'a-t-il la prétention de nous donner, avec les Essais de Montaigne « qu'un beau cheval sans harnachements et de bons mets sans les assaisonnements qui en font le prix[2] ».

« Chaque langue, dit-il, a son âme ; son propre génie qui se trouve enfermé dans une forme qui en est inséparable. Il faudrait la métempsychose de Pythagore pour transposer dans un autre corps cette âme vivante. Comment rendre les qualités essentielles de la langue Toscane, la fine vivacité du français, l'âpre dignité de l'espagnol et la forte vigueur du hollandais[3] ? »

1. The sense may keepe forme ; the sentence is disfigured ; the fineness featnesse diminished, as much as artes nature is short of nature's arte, a picture of a body, a shadow of a substance.

2. Why then belike I have done by Montaigne as Terence bu Menander, made of good french no good english. If I have done no worse and it be no worse taken, it is well. As he if no poet, yet I am no thief since I say of whom I had it, rather to imitate his and his author's negligence, than any backbiters obscure diligence. His horse I set before you ; without his trappings ; and his meate without sause.

3. Scaliger thinkes that Ficinus by his rusticall simplicitie translated Plato as if an Owle should represent an Eagle, or some tara rag Player should act the princely Telephus, wit a voyce If the famous Facinus were so faulty who may escape foot-free ? But for him and us all let me confesse, as he here censureth, and let confession make halfe amends, that every language hath its Genius and inseparable

Et pourtant nous sommes obligés de convenir que Florio a été bien près de réaliser l'impossible. Il s'est pénétré de l'âme de l'original et il exprime cette âme dans un anglais non dépourvu de fautes, mais bien calculé pour rendre la lecture de sa version agréable, saisissante, passionnante même. Notre linguiste a réussi à reproduire tout le parfum de la belle prose française en évitant la lourdeur du mot à mot. Comme Montaigne, il séduit et fascine son lecteur. Il compense par des tournures heureuses le dommage fait à l'original, quand il se croit obligé de s'en séparer. Il parvient à produire en anglais un second chef-d'œuvre.

Il s'est imprégné de son sujet et s'y donne tout entier. Comme il le dit lui-même, il n'a pas complètement suivi une édition plutôt qu'une autre, mais a tiré tour à tour, de chacune, l'expression qu'il trouvait la mieux adaptée à sa traduction. Par exemple, il retient dans son édition anglaise la fameuse préface de Montaigne qui commence : « C'est ici un livre de bonne foi lecteur, etc.[1]..... » et que Mlle de Gournay dans l'in-folio de Paris (1595) avait supprimée ; mais il n'en rend pas moins

form ; without Pythagoras his Metempsychosis, it cannot be rightly translated. The Tuscan antiloquence, the Venus of the French, the sharpe state of the Spanish, the strong significancy of the Dutch cannot here be drowne to life.

1. The Author to the Reader.

Reader, loe here a well — meaning Book. It doth at the first entrance forewarne thee, that in contriving the same, I have proposed unto myselfe no other than a familiar and private end : I have no respect or consideration at all, either to thy service or my glory : My forces are not capable of any sufh desseigne. I have vowed the same to the particular commodity of my kinsfolk and friends : to the end that losing me, which (which they are likely to doe ere long) they may therein find some lineaments of my conditions and humours, and by that meanes reserve more whole, and more lively foster the knowledge and acquaintance they have had of me. Had my intention beene to forestal and purchase the world's opinion and favour I would surely have adorned myself more quaintly, or kept a more grave and solemne march. Il desire therein to be delineated in mine owne genuine fashion simple and ordinarie, without contention art or study ; for it is myselfs I pourtray. My imperfections shall therein be read to the life, and my natural forme discerned, so farforth as public reverence hath permitted me. For if my fortune had beene to have lived among those nations, which yet are said to live under the sweet liberty of Natures first and uncorrupted lawes, I assure thee I would have most willingly have pourtrayed myself fully and naked. Thus, gentle reader, myselfe am the groundwork of my booke ; it is no reason thou shouldest employ the time about so frivolous and vaine a subject. Therefore farewell. From *Montaigne* the first of March, 1580.

hommage au travail de cette « fille d'alliance » de Montaigne et, dans la seconde édition de sa traduction, il emprunte, pour terminer sa préface « To the Reader » les mots mêmes de Mlle de Gournay : « que t'en semble donc lecteur[1] ? »

Autre exemple : Il conserve le passage sur Marie Stuart[2] de la seconde édition française, et il retourne à la première pour rendre la fameuse phrase tant discutée : « Les plus mortes morts sont les plus saines », qu'il rend ainsi : « The deadest deaths are best[3] ».

Il renouvelle son sujet pour les Anglais, en choisissant une expression ou une comparaison à la mode en Angleterre. Ainsi, dans le chapitre où Montaigne traite des noms, remarquant que chaque pays attache un certain préjugé à certains noms : « Chaque nation a quelques noms qui se prennent, ie ne scais comment en mauvaise part et nous Iehan, Guillaume, Benoist ». Florio pour rendre la pensée plus à portée de l'anglais, traduit avec une liberté qui ne serait pas admise de nos jours : « Every several Nation hath some names which I wot not how, are some times taken in ill part, as with us Jacke, Hodge, Tom, Will, Bat, Benet & cetera. » En lisant cette traduction des Essais on a le sentiment que Florio cherche constamment à expliquer, à mettre à portée du public anglais, la pensée du philosophe français.

On peut dire que l'édition de Florio est plus complète, et plus conforme aux règles de l'érudition moderne que ne l'étaient les premières éditions françaises. Le dilettantisme de

1. Enough, if not too much, hath beene said of this Translation. If the faults found even by myselfe in the first impression, be now by the Printer corrected, as he was directed, the worke is much amended : If not, know that through mine attendance on her Majesty, I could not intend it ; and blame not Neptune for thy second shipwracke. Let me conclude with this worthy man's daughter of Alliance : *Que t'en semble donc lecteur ?*

Still resolute Iohn Florio.

2. « La plus belle Royne, veufve du plus grand Roy de la Chrestienneté, vient elle pas de mourir par main de bourreau indigne et barbare cruauté. »

Cette réflexion n'est pas dans l'exemplaire corrigé par Montaigne. Livre I, chap. XVIII.

3. Livre I, chap. XIX.

Montaigne déplaît à l'esprit scholastique de notre linguiste ; celui-ci veut des notes et la traduction des nombreux textes tirés du grec et du latin. Il tente de remédier à cette lacune chez Montaigne par des recherches qui durent être laborieuses. Il parvient enfin à mettre en marge de son volume les références indiquant les passages des auteurs classiques d'où Montaigne avait tiré ses citations. Bien plus, quand Florio estime qu'un vers latin gagnerait à être rendu en vers anglais il n'hésite pas à le faire [1].

Florio avait la prétention — justifiée d'ailleurs — d'avoir doté la langue anglaise d'un vocabulaire étendu. Il se vante, tout en s'excusant, d'avoir rendu familiers aux Britanniques des mots utiles qui manquaient à leur langue.

« Si vous ne les aimez pas, prenez d'autres synonymes. Moi, j'en ai fait usage pour consacrer dans la langue anglaise capable de les supporter des mots français qui sont commodes. S'il en est qui constituent une faute ou une erreur de sens, que j'en sois alors reprimandé [2]. »

Conscientious, tarnish, comport, facilitate, amusing, regret, effort, émotion, figurent sur la liste des innovations telle que Florio la dresse dans sa préface des Essais. Si nous recherchons l'origine de ces mots dans le grand dictionnaire de Murray, nous constatons que conscientious est mentionné comme figurant pour la première fois dans Cotgrave en 1611 ! Tarnish, selon la même autorité, ne se trouve pas en anglais avant cette même date, et Murray cite le *second* dictionnaire de Florio comme étant le premier ouvrage où l'on relève ce mot. Nous trouvons pourtant *tarnish* dans le dictionnaire de 1598.

1. Iupiter omnipotens rerum, regumque, Deumque,
Progenitur, genitrixque

du 12 Chapitre du 2e livre, est ainsi traduit en anglais :

Almightie Iove is parent said to be
Of things, of Kings, of Gods both he and she.

2. « If you like them not, take others most commonly set by them to expound them, since they were set no make such likely French words familiar with our English, which wel may beare them. If any be capitall in sense mistaking be I admonished. »

Émotion n'apparaît, toujours selon Murray, qu'en 1621 (Knollys) et pourtant il figure dans la traduction des Essais tout comme les mots précédents. Les autres mots que nous venons de citer sont indiqués par Murray comme provenant de Florio.

Du reste, le lecteur auquel la langue anglaise est familière pourra se rendre compte par lui-même de l'allure générale du texte de Florio en lisant les trois extraits suivants qui sont la traduction de passages choisis parmi les plus réputés des Essais : celui où Montaigne parle de son amitié pour La Boëtie ; celui où l'auteur établit le contraste entre la vie éphémère de l'homme et la durée universelle ; enfin celui où il décrit la vie comme une course consciente vers la mort.

Dans le premier extrait on remarquera le genre de libertés que Florio s'est permises, toujours en vue de renforcer, par son vaste vocabulaire, la pensée de Montaigne, et de la rendre plus claire pour ses lecteurs.

« If a man urge me to tell wherefore I loved him, I feel it cannot be expressed but by answering ; « Because it was he, because it was myselfe. » There is, beyond all my discourse and besides what I can particularly report of it, I know not what inexplicable and fatall power, a meane and mediatrix of this indissoluble union... At our first meeting, which was by chance at a a great feast and solemne meeting of a whole township we found ourselves so surprised, so knowne, so acquainted and so combinedly bound together that from thenceforward, nothing was so neare unto us as one unto another...

I will never doubt but that he believed what he writ and writ as he thought for he was so conscientious that no lie did ever passe his lips, yea were it but in matters of sport or play : and I know that had it beene in his choyce he would rather have been born in Venise than Sarlac ; and good reason why : But he had another maxime deeply imprinted in his mind, which was carefully to obey, and religiously to submit himselfe to the lawes under which he was borne. There was never a better Citizen, nor a sharper enemie of the *changes, innovations, newfangles, and hurly-burlies* [1], of his

1. Montaigne dit seulement dans son texte que son ami était ennemi des « *remue-*

time. He would more willingly have imployed the utmost of his endeavours to extinguish and suppresse than to favour and further them. »

Les deux autres extraits suivants nous semblent être des exemples de traductions parfaites. Le texte y est fidèlement transposé dans un anglais noble, clair, coulant et cadencé.

« Life in itself is neither good nor evil ; it is the place of good and evil according as you prepare for them, and if you have lived one day you have seene all : one day is equal to all other daies : There is no other light, there is no other night. This Sunne, this Moone, these Starres and this disposition, is the very same which your forefathers enjoyed and which shall also entertaine your posteritie...

The distribution and varietie of all the acts of my comedie is performed in one yeare. If you have observed the course of my four seasons they containe the infancie, the youth, the Virilitie and the old age of the world. He hath plaied his parte and knows no other wilinesse than belonging to it, but to begin againe[1]. »

« The time you leave behinde was no more yours, than that which was before your birth, and concerneth you no more. Wheresoever your life endeth, there it is all. The profit of life consists not in the space, but rather in the use. Some man hath lived long that hath had a short life. Follow it whilst you have time. Is consists not in number of years but in your will that you have lived long enough. Did you thinke you should never come to the place where you were still going? There is no way but hath an end, and if company solace you doth not the whole world walke the same path...

To what end recoile you from it, if you cannot goe backe You

ments et nouvelletez » — de son temps. Il est très caractéristique de Florio d'avoir employé quatre substantifs au lieu de deux, pour exprimer cette idée.

1. La vie n'est de soy ny bien ny mal ; c'est la place du bien et du mal, selon que vous la leur faictes. Et si vous avez vescu un iour, vous avez tout veu un jour est égal à touts les iours. Il n'y a point d'aultre lumière ny d'aultre nuict : ce soleil, cette lune, ces estoiles, cette disposition, c'est celle mesme que vos ayeuls ont iouyé et qui entretiendra vos arrière nepveux.....

La distribution et variété de touts les actes de ma comédie se parfournit en un an. Si vous avez prins garde au bransle de mes quatres saisons, elles embrassent l'enfance, l'adolescence, la virilité, et la vieillesse du monde il a ioulé son ieu ; il ny scait aultre finesse que de recommencer.

have seene manie who have found good in death, ending thereby many many miseries[1]. »

Florio passe les sonnets d'Estienne de la Boëtie sans les traduire et sans en donner le texte français, mais il rend dans les deux langues l'hymne au soleil du 12e chapitre du second livre.

The common light,
The worlds eye : and if God beare eyes in his cheefe head.
His most resplendant eyes, the Sunne-beames may be said,
Which unto all give life, which us maintaine aud guard
And in this world of men, the works of men regard
This great, this beauteous Sunne, which us our seasons makes
As in twelve houses he ingresse or egress takes ;
Who with his vertues knowne doth fill this Universe
With one cast of his eyes doth us all clowds disperse
The spirit, and the soule of this world, flaming, burning,
Round about heav'n in course of one dayes journey turning.
Of endlesse greatnesse full, round moveable and fast
Who all the world forbounds beneath himselfe hath placed
In rest, without rest, and still more staid, without stay,
Of nature the eldest child and father of the day[2]. »

1. Ce que vous laissez de temps n'estoit non plus vostre, que celuy qui s'est passé avant votre naissance, et ne vous touche plus..... Ou que vostre vie finisse elle y est toute. L'utilité de vivre n'est pas en l'espace, elle est en l'usage : tel a vescu longtemps qui a peu vescu. Attendez vous y pendant que vous y êtes gist en votre volonté, non au nombre des ans que vous ayez assez vescu. Pensiez vous jamais n'arriver là où vous alliez sans cesse ? Encore n'y a il chemin qui n'ayt son issue. Et si la compagnie vous peult soulager le monde ne va il pas mesme train que vous allez..... Vous en avez assez veu qui se sont bien trouvez de mourir, eschavant par là des grandes misères.

2. La lumière commune.

L'œil du monde ; et si Dieu au chef porte des yeulx
Les rayons du soleil sont ses yeulx radieux
Qui donnent vie a touts, nous maintiennent et gardent
Et les faicts des humains en ce monde regardent
Ce beau ce grand soleil qui nous faict les saisons
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons
Qui remplit l'univers de ses vertues cognues ;
Qui d'un traict de ses yeux nous dissipe les nues :
L'esprit, l'âme du monde, ardent et flamboyant
En la course d'un jour tout le ciel tournoyant
Plein d'immense grandeur, rond, vagabond, et ferme
Lequel tient dessoubs lui tout le monde pour terme
En repos, sans repos, oysif et sans sejour
Fils ainé de nature, et le père du jour. »

De même pour les citations de Tasse il donne avec l'original une traduction rimée, dont voici un échantillon.

Fame that enveagles high aspiring men
With her harmonious sound, and seemes so faire,
An echo is, a dreame, dreames shadow rather,
Which flies and fleets as any winde doth gather[1].

(Gerusalem. Liber. c. 14 st. 63)

Nous avons assez indiqué, en parlant du style de Florio, ses nombreux défauts. Sa manière ampoulée d'écrire subsiste encore dans les préfaces des Essais et dans les épîtres au lecteur qui précèdent sa traduction. Mais, aussitôt qu'il devient simple traducteur, ses qualités de linguiste, de grammairien et d'érudit retrouvent leur véritable emploi. Il choisit le meilleur mot, la meilleure expression pour traduire, et son penchant vers la préciosité et le pédantisme s'efface devant la simplicité relative des expressions de Montaigne.

Il est difficile de dire trop de bien de la qualité de son anglais. Certains passages, notamment ceux qui sont tirés du chapitre « *That to phylosophize is to learne how to die* » peuvent être donnés comme de véritables modèles du plus beau style anglais. Ils n'ont pas à redouter la comparaison avec Montaigne lui-même. On a peine à croire qu'ils soient le résultat de traductions tellement le langage est grand, naturel et coulant. On se croirait en présence de l'expression originale d'une haute pensée. Souvent le lecteur, entraîné par la beauté de cet anglais, fut porté à croire que les plus grands génies de l'Angleterre avaient mis la main, avec Gwinn et Diodati, à la correction des épreuves. On a souvent dit que le langage de Florio comme traducteur était du « Shakespearian English. »

Il n'a fallu que trente années pour que la traduction des

1. La fama, ch'invaghisce a un dolce suono
Gli superbi mortali, e par si bella
E un eco, un sogno, anzi d'un sogno un ombra,
Ch'ad ogni vento di dilegua e sgombra.

(Chapitre XI, livre I.)

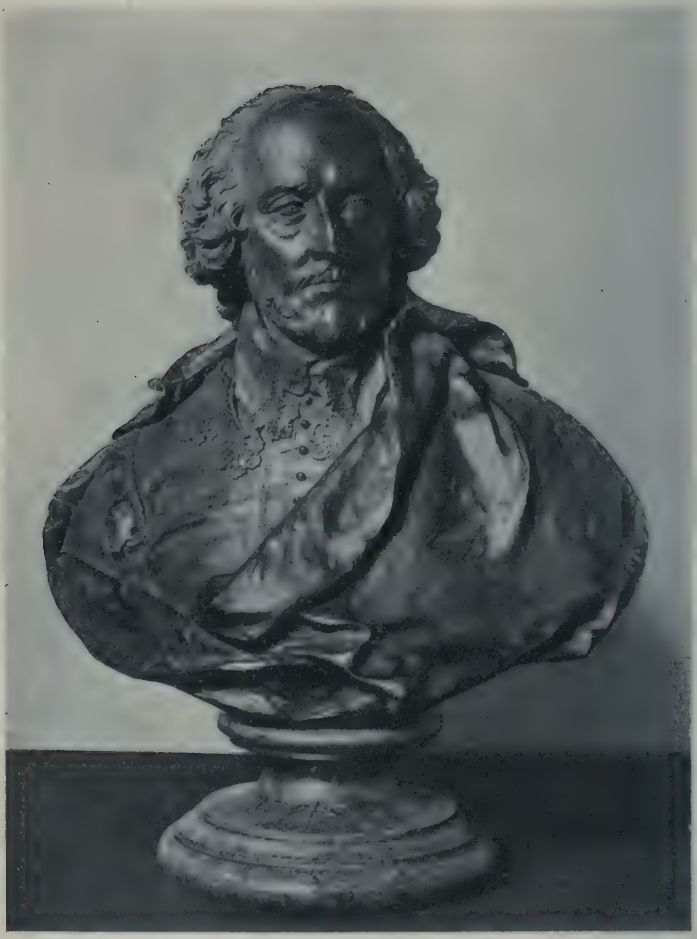
Essais atteignît trois éditions (1603, 1613 et 1632); Shakespeare lui-même était moins demandé, puisque l'in-folio de 1623, réimprimé en 1632, attendit jusqu'en 1664 avant d'atteindre la troisième édition. Ajoutons aussi que l'in-folio de Giovanni Florio, avec son dessin frontispice signé de Martin Droeshout, se vendit à un prix aussi élevé que celui de Shakespeare.

En Angleterre, on classa l'œuvre de Florio au nombre des grandes traductions du XVIe siècle. Les Essais de Montaigne prirent place au rang du Plutarque de lord North, de l'Homère de Chapman et de la Bible d'Oxford.

Le texte de Florio est celui auquel on a recours encore aujourd'hui quand on désire étudier les Essais de Montaigne en anglais. Les éditions de Justin H. Mc Carthy, George Saintsbury, Pr Morley nous présentent tour à tour le Montaigne de Florio et aux États-Unis l'édition populaire « Everymans » (notes du Pr Riley) a rendu ce volume accessible aux bourses les plus modestes.

SECONDE PARTIE

SHAKESPEARE ET FLORIO



Le « Garrick Bust » de Shakespeare, possédé par Dryden et par Davenant.

CHAPITRE I

LE MONDE DU POÈTE ET DU SAVANT

A travers la variété de l'œuvre shakespearienne, on relève des influences nettement marquées, qui ont amené les critiques à la diviser en trois parties distinctes, correspondant aux périodes où le poète subissait plus particulièrement certaines de ces influences. C'est ainsi que dans la dernière période, où ils placent *Périclès*, *Cymbeline*, le *Conte d'hiver* et la *Tempête*, ils découvrent des analogies avec les écrits de Beaumont et de Fletcher; dans la période précédente, comprenant pour eux *Othello*, *King Lear*, *Hamlet* et *Macbeth*, ils se plaisent à constater la persistance traditionnelle de l'influence de Marlowe, l'immortel créateur de *Faustus*.

Mais la partie de l'œuvre qui nous intéresse le plus ici est celle que les critiques classent dans la première période. Elle comprend : *Vénus et Adonis*, les *Sonnets*, *Deux Gentilshommes de Vérone*, *Peines d'Amour perdues*, la *Mégère apprivoisée*, *Tout est bien qui finit bien*, le *Marchand de Venise*, *Roméo et Juliette*, *Titus Andronicus*, le *Songe d'une Nuit d'Été*, *Comme il vous plaira* et les drames historiques. Toute cette période est caractérisée par une inspiration italienne frappante. Comment expliquer une telle inspiration chez un poète qui n'était pas érudit et qui n'était jamais sorti de son pays ? Presque tous les critiques de Shakespeare ont voulu chercher le mot de l'énigme, sans d'ailleurs parvenir à se mettre d'accord.

Les uns veulent voir dans ce premier groupe de l'œuvre shakespearienne l'influence directe de Peele, Lodge, Lyly et

Green. Mais la connaissance des œuvres de ceux-ci, ce que nous savons de leur vie, de leur talent et de leurs affinités, ne peut nous suffire à expliquer la grande influence italienne qui peut être relevée à chaque page des premières pièces de Shakespeare, et qui se retrouve d'ailleurs dans presque toute son œuvre.

C'est ce qu'a dû reconnaître la critique la plus autorisée, et une seconde explication a été fournie : on a imaginé une pièce anglaise d'influence italienne, disparue de nos jours, où Shakespeare aurait pu puiser des idées et des tournures littéraires : explication assez difficile à admettre elle aussi.

Enfin, Villemain, appréciant avec l'intuition qui lui est particulière le style des premières œuvres de Shakespeare, affirme que celui-ci connaissait l'italien : « Ces divers essais, dit-il, peuvent être regardés comme les premières études de ce grand poète, que l'on ne pourrait, sans une singulière méprise, supposer dépourvu de toute culture et écrivant au hasard. Sans doute, dans son siècle érudit, Shakespeare fut considéré comme ignorant des langues anciennes ; mais sans doute aussi, il savait l'italien. » Une telle conjecture est fort plausible, mais alors une nouvelle difficulté se dresse : où et comment Shakespeare avait-il appris l'italien ?

L'étude approfondie de la vie et des œuvres de Florio, fort peu connues jusqu'ici, nous a amené à émettre sur ce sujet une hypothèse toute différente. Pour nous, SHAKESPEARE A CONNU ET APPROCHÉ L'ITALIE, SA LANGUE, SA LITTÉRATURE ET SA CIVILISATION, PAR L'INTERMÉDIAIRE DE JOHN FLORIO. Car, — et c'est ce que nous allons d'abord démontrer, — les deux hommes, le poète et le grammairien, se connaissaient nécessairement.

Nous avons vu, en étudiant la vie de Florio, quel était son entourage immédiat. Revenons-y brièvement et rappelons, en particulier, quelles furent ses attaches avec les personnages qui formaient le monde politique et littéraire auquel sa carrière le mêla.

Au premier plan, nous voyons Southampton, qui fut à la

Henry Wriothesley, prisonnier à la Tour de Londres.

fois l'élève, le protecteur et le propagandiste de Florio. Gravitant autour de Southampton, nous voyons ensuite des hommes politiques et des hommes de lettres qui, tous, furent plus ou moins en rapport avec le grammairien.

C'est d'abord le comte d'Essex, cousin de Southampton, compromis avec lui dans le complot contre la reine Elizabeth, et dont nous reparlerons plus loin. Florio, nous le savons par ses écrits, se rangeait parmi les admirateurs fervents d'Essex et de sa sœur, lady Penelope Rich à laquelle il dédia le 2e livre de sa traduction des Essais de Montaigne. Leur beau-père Leicester, qui avait épousé la veuve de Walter Devereux, avait été, du reste, le premier des grands seigneurs anglais à protéger Florio.

Essex s'intéressait aux arts et aux lettres avec passion. Charles Knight affirme qu'on le considérait comme le meilleur prosateur anglais de cette époque. Il avait écrit et signé A. B. une préface pour la version anglaise de Tacite par Heywood. Sa signature fut identifiée par Ben Jonson, et nous retrouvons dans les écrits de Florio le passage suivant, qui indique en quelle estime le grammairien tenait le favori de la Reine !

« Il existe une excellente préface signée A. B. d'un livre fort bien traduit ; quand j'ai lu cette préface, j'ai sur le champ compris que son auteur devait être Admirabilis Bonitas, Amantum Beatissimus. »

Dans cette même petite coterie de lettrés, nous voyons un autre intime ami de Southampton, qui devint l'époux d'Elizabeth Sidney, belle-fille d'Essex : Roger Manners, lord Rutland. C'est à ce seigneur que Florio dédia, comme nous l'avons vu, son premier dictionnaire, et c'est en son honneur que le maître d'italien commanda à son ami Gwinn une poésie élogieuse.

Viennent ensuite les frères Wotton, sir Edward et sir Henry ; le premier surtout fut l'ami intime de Florio : c'est lui qui l'engagea à traduire Montaigne. Son frère, à cause de ses liens diplomatiques avec le continent, était secrétaire politique du comte d'Essex.

Citons aussi Samuel Daniel, qui a donné à cinq reprises le témoignage de son admiration et de sa fraternelle amitié pour Florio, et Ben Jonson, qui l'estimait comme son propre père.

Enfin, parmi les proches intellectuels de Florio, remarquons William Herbert, lord Pembroke, qui prit pour ainsi dire la succession de Southampton comme protecteur des belles lettres, et fut lié avec Florio au point que celui-ci fit de lui son exécuteur littéraire et recommanda sa veuve à sa protection personnelle.

Tel était l'entourage politique et littéraire de Florio.

Si maintenant nous examinons la carrière de Shakespeare à Londres, nous verrons que le grand dramaturge fut, lui aussi, intimement mêlé à ce même monde qui formait le milieu du grammairien.

Les rapports d'amitié intime qui unissaient Shakespeare à Southampton sont établis aujourd'hui de façon indiscutable. Certains critiques, notamment le Pr Tyler, le Pr Brandes et Mr. Frank Harris, ont prétendu identifier le jeune homme auquel Shakespeare s'adresse dans ses sonnets avec William Herbert, Earl of Pembroke. Ces théories peuvent être définitivement écartées. Dans un volume que nous avons publié en anglais, et de nombreux articles parus en français, nous pensons avoir suffisamment prouvé que Henry Wriothesley, comte de Southampton, était non seulement le premier protecteur de Shakespeare, mais qu'il était bien aussi le jeune héros auquel le poète fait allusion dans son œuvre lyrique. Notre conviction s'appuie sur les remarques suivantes :

Les deux dédicaces de Vénus et Adonis (1593) et de Lucrèce (1594), signées par Shakespeare et adressées à Southampton, sont des paraphrases de deux des sonnets.

L'âge du jeune seigneur auquel Shakespeare s'adresse dans ses sonnets correspond à celui de Southampton, et la description que Shakespeare fait de lui correspond également aux portraits de Henry Wriothesley qui sont à Welbeck Abbey.

Shakespeare insiste sur la ressemblance de son héros avec la mère de celui-ci. Or les portraits de Southampton ressem-

La mère de Southampton (*portrait inédit*).

blent étrangement à celui d'une toile où sont fixés les traits de lady Southampton.

Le nom d'Adonis est écrit en toutes lettres dans le sonnet LIII, où il est dit : « Si l'on décrit Adonis, on ne peut faire son portrait que d'après le vôtre ».

Les arguments dont le poète se sert pour persuader à son ami de se marier sont sensiblement les mêmes dans les sonnets que dans Vénus et Adonis.

Il existe un curieux document de 1594, dont il sera question plus loin, dans lequel le drame des sonnets est parodié, et où les personnages dont les caractères se rapprochent de ceux de Southampton, de la « Dame brune », et de Shakespeare lui-même, sont désignés sous les initiales qui correspondent à celles de l'acteur-poète et de son protecteur.

La lettre d'adieu par laquelle Essex, avant de monter à l'échafaud, exhorte son cousin, Southampton, à modifier ses habitudes, contient les mêmes conseils et reproches sur la conduite du jeune homme que ceux adressés par Shakespeare dans ses sonnets au « Jeune Seigneur », sous les numéros XCV, XCVI et LXVI[1].

Sans vouloir revenir sur ce sujet que nous pensons avoir suffisamment approfondi, nous croyons devoir reproduire ici les deux dédicaces de « Vénus et Adonis » et de « Lucrèce », simplement pour les rapprocher d'un passage d'une des préfaces de Florio. Le lecteur constatera que le poète anglais et le grammairien italien employaient les mêmes tournures, presque les même phrases, quand ils s'adressaient à leur protecteur commun, Southampton.

1. ... « think therefore that I have staked and buoyed all the ways of pleasure to you and left them as sea-marks for you to keep the channel of religious vertue, for shut your eyes never so long they must be open at the last : then must you say with me « There is no peace for the wicked » Make profit of this plain and fruitful admonition and then I know that your country and friends shall be happy in you, and yourself successful in all you take in hand, which shall be an unspeakable comfort to your Lordship's cousin and true friend whom no worldly cause can divide from you. » Essex.

Harleian Mss British Museum.

Voir Sonnet LXVI : « But wherefore with infection should he live. And with his presence grace impiety ».

Voir Sonnet XCI & XCVI.

Dédicace de Vénus et Adonis (1593)

Au très honorable Henry Wriothesley, comte de Southampton et baron Tichefield.

Très Honoré,

Je ne sais si je n'offenserai pas votre Seigneurie en lui dédiant ces lignes peu polies, ni combien le monde va me blâmer d'avoir choisi, pour une plante si faible, un si puissant tuteur. Pourtant, si votre Excellence paraît satisfaite, je me trouverai grandement récompensé, et je fais vœu de mettre à profit chaque heure de loisir jusqu'au moment où je pourrai vous honorer par un labeur plus important. Mais si ce premier enfant de mon imagination est malvenu, je regretterai d'avoir eu pour lui un si noble parrain, et jamais je ne cultiverai un terrain si stérile, de crainte qu'il ne produise toujours une même récolte. Je laisse mon œuvre à votre honorable appréciation, et je vous laisse à la félicité intime qui, je l'espère, sera toujours aussi grande que vous le désirez et que le monde le souhaite pour vous.

Tous mes devoirs à votre Honneur

William Shakespeare.

Dédicace du « Rapt de Lucrèce » (1594)

Au très Honorable Henry Wriothesley, comte de Southampton et baron Tichfield.

L'affection offerte ici à votre Seigneurie est sans fin, comme cette brochure sans préambule n'en témoigne qu'une faible parcelle.

L'assurance que j'ai de vos bienveillantes dispositions envers moi est mon excuse, plutôt que les mérites de ces lignes incorrectes. Tout ce que j'ai fait est vôtre, tout ce que je ferai est vôtre, puisque tout ce que j'ai vous est dédié. Si ma valeur était plus grande, ce devoir serait mieux démontré. Tel qu'est mon mérite, il est entièrement consacré à votre Seigneurie à laquelle je souhaite une longue vie prolongée encore par tous les bonheurs.

Yours in all duety

William Shakespeare.

Extrait de la Dédicace de Florio (1598)

... En vérité je m'avoue entièrement endetté, non seulement à

Elizabeth, Comtesse de Southampton (*portrait inédit*).

cause de ce qu'il y a de meilleur dans ma science, mais à cause de tout ! Oui. Je dois tout à votre généreuse Seigneurie, très noble, très vertueux, très honorable comte de Southampton, plus que je ne sais ou ne puis dire. C'est à vous, à la solde de qui et sous la protection de qui j'ai vécu depuis des années, que je dois et consacre les années que j'ai encore à vivre.

Deux documents du temps nous montrent à quel point l'entourage immédiat de Southampton s'intéressait à Shakespeare et à ses œuvres. La seule lettre que nous possédions de lady Southampton est adressée à son mari lors de son expédition en Irlande[1]. Il y est fait mention de « sir John Falstaff » ; une autre lettre, écrite celle-ci par sir Charles Percy à l'un de ses co-conspirateurs dans l'affaire Essex, fait mention du « Justice Shallow » des « Joyeuses Commères »[2].

Nous devons aussi noter que l'intérêt porté par Southampton à Shakespeare ne pourrait être qualifié de caprice éphémère. En 1604, on décida, pour fêter la reine Anne de Danemark à la cour, de donner une représentation digne de cette souveraine. On choisit comme spectacle *Loves Labours Lost*, et ce fut chez Southampton que Shakespeare et sa troupe furent reçus à cette occasion[3].

Ce fut probablement par suite de ses relations étroites avec Southampton que le poète se trouva mêlé au complot du comte d'Essex. On connaît l'origine de cette conspiration.

Vers la fin de l'année 1598, la popularité grandissante du

1. Hatfield House Manuscripts.

2. Domestic State Papers, Elizabeth. Vol. 278.

3. What Grace soever the Queen conferred upon his (Shakespeare) it was not to her only, that he owed the Fortune which the Reputation of his wit made He had the Honour to meet with manny un common marks of Favour & Friendship from the Earle of Southampton, famous in the Histories of that time for his friendship to the unfortunate Earl of Essex...

There is one Instance so singular in the magnificence of this Patron of Shakespeare's that if I had not been assured that the story was handed down by Sir William d'Avenant, who was probably very well acquainted with his affairs, I should not have ventured to have inserted ; that my Lord Southampton, at one time gave him a thousand pounds to enable him to carry through a purchase which he heard he had a mind to. »

Some Account of the Life etc. of Mr Wm Shakespeare. Nicholas Rowe's Edition of Shakespear's Works. Vol. 1.

comte d'Essex qui, après ses succès maritimes était devenu l'idole du peuple anglais, inquiétait les autres ministres qui le soupçonnèrent d'avoir des vues sur le trône. Une cabale se monta contre l'ex-favori et Elizabeth, jalouse de son prestige pâlissant, se prêta aux intrigues des envieux. Néanmoins, tant qu'il restait auprès d'elle, Essex, grâce à un don particulier de charme personnel, gardait sur elle un certain ascendant. Il s'agissait donc de l'éloigner.

On le nomma général en chef d'une expédition pour réprimer les graves désordres d'Irlande. A peine était-il débarqué que la haine de Cecil se manifestait ouvertement : le ministre refusait de ratifier la nomination des officiers choisis par Essex, notamment celle de Southampton qui devait commander la cavalerie. L'effort militaire était donc paralysé.

Essex, confiant dans son pouvoir de faire entendre raison à Elizabeth, quitta clandestinement l'armée sans permission, pour faire valoir lui-même ses droits. Il est fort probable que Shakespeare était dans le secret de ce départ et qu'il fut chargé de préparer les esprits au retour du général à Londres, car, dans la nouvelle pièce de Henry V que l'on jouait alors, le prologue fait allusion, en parlant du délire éprouvé par la foule à revoir le jeune roi, à celui que ressentirait le peuple si tout à coup il voyait rentrer son général bien-aimé[1].

Quoi qu'il en soit la reine n'éprouva que du dépit et de la crainte ; et quand Essex eut pénétré de force auprès d'elle, elle le gifla, en proférant le juron favori de son auguste père : « Va te faire pendre », seule réponse à ses reproches.

Dès lors le sort d'Essex était fixé. Le chancelier Egerton, sincèrement attaché à sa personne, lui adressa une longue lettre, le suppliant de demander pardon à sa maîtresse offensée.

1. Rowe, dans sa vie de Shakespeare, cite ce passage pour prouver l'intimité de Shakespeare avec les partisans d'Essex et aussi pour dater la pièce : « Though the order of time in which the several pieées were written be generally uncertain, yet there are passages in some few of them which seem to fix their dates So the Chorus in the beginning of Henry the Fifht, by a compliment very handsomely turned to the Earl of Essex, shews that Play to have been written when this Lord was General for the Queen in Ireland ».

(*Some account of the life of Mr. Wm. Shakespeare.*)

Les biographes d'Essex donnent sa réponse comme le trait de son caractère politique, fier et passionné, où des inclinations franchement républicaines sont en lutte avec une loyauté traditionnelle[1].

On le mit aux arrêts, ses amis s'agitèrent, diverses émeutes eurent lieu : Southampton fut attaqué l'épée au poing par lord Gray, secondé par Raleigh, son ennemi mortel ; cet incident devait permettre plus tard aux conjurés de dire qu'ils n'avaient agi que dans le cas de légitime défense.

C'est alors que Shakespeare apparaît de nouveau comme propagandiste. La reine se plaignit que la pièce de Richard II eût été jouée quarante fois en place publique pour exciter les esprits contre sa tyrannie, qui commençait à peser comme avait pesé celle de ce roi détrôné. « Sachez bien, déclara-t-elle au lieutenant de la Tour de Londres, que Richard II c'est moi ! »

Le réquisitoire de Bacon s'appuie sur ce fait pour prouver que la conspiration avait été mûrement réfléchie et préparée d'avance[2]. La déposition de l'acteur Augustin Philips,

1. « Quand on vient de me traiter avec une grossièreté indigne, est-ce donc à moi que la religion demande de quérir le pardon ? Dieu le veut-il ? Est-ce impiété de ne pas me soumettre ? Les Princes ne peuvent-ils pas avoir tort ? Les sujets ne sont-ils pas parfois les victimes de l'injustice ? Le pouvoir temporel est-il donc infini ? Pardonnez-moi, Monseigneur ! mais jamais je ne souscrirai à ces principes-là ! Que le pitre de Salomon rie s'il le peut quand on vient de le frapper !

« Que les profiteurs des faveurs de princes restent insensibles à leurs injures. Que ceux qui nient une toute puissance divine se glorifient en louant une toute puissance terrestre !

« Quant à moi, ma cause est juste, je le sens et je le sais. Advienne que pourra ! Toute la force avec laquelle on pourrait vouloir m'opprimer n'égalerait pas ma constance à souffrir. »

2. Lord Bacon's brief in the Court of Queen's Bench March 5 1600.

« And further to prove him (Sir Gilly Merricke) priuie to the plot it was giuen in euidence, that some days before the rebellion. with great heat and violence he had displaced certaine Lordes and Gentlemen lodged in an house fast by Essex house, and there planted diuers of my Lord's followers and Accomplices...

That afternoon, before the Rebellion, Merricke, with a great companie of others, that were afterwards all in the Action, had procured to be pleyed before them, the Play of the deposing King Richard II, Neither was it casuall but a play bespoke by Merricke.

And not so onlie, but when he wes told by one of the players that the play was olde and that they should have losse in playing it, because few would come to it : there was fourty shillings extraordinarie giuen to play it, and thereupon playd it

doyen de la compagnie de Shakespeare[1], qui fut un moment arrêté, prouve que la compagnie de Shakespeare avait été véritablement complice. Du reste, deux autres condamnés déclarèrent dans leurs dépositions que le théâtre du Globe était le lieu de rassemblement des conjurés.

« Le chevalier Gil. Merricke déclare et affirme ce dix-septième jour de février 1600 que, il y a huit jours, il alla en nombreuse compagnie dîner chez Gunter ; et après, tous les convives se portèrent sur l'autre rive au théâtre du Globe où les serviteurs du lord Chamberlain ont l'habitude de jouer ; que la pièce présentée était celle de l'avènement de Henri IV avec le meurtre de Richard II et que chaque acteur de la compagnie avait reçu à la dernière représentation une forte gratification en plus de son paiement régulier. »

L'émeute commença avec une grande violence, et pendant un moment tout un quartier de la ville fut aux mains des insurgés ; on captura et l'on retint comme otages plusieurs hauts fonctionnaires. Mais à la tombée de la nuit les forces de la reine avaient pris le dessus.

La Chambre des Lords, érigée en Haute-Cour, jugea les conjurés[2].

Dans un intéressant rapport adressé à Henri IV, l'ambassadeur de France tient ainsi son souverain au courant des péri-

was. So earnest hee was to fatisfie his eyes with tho sight of that Tragedie, that he thought foone after his Lord should bring from the Stage to the State but that God turned it upoa their own heads.

A | Declaration | of the Practises & Treasons | attempted and committed by Robert late Earle of Essex..., Imprinted at London by Robert | Barker, Printer to the Queenes | most Excellent Maiestic | Anno 1607,

1. The Examination of augustyne phillypps fervant vnto the L. Chamberlyne and one of his players taken the xvinth of Februarij 1600 vpon hys oth.

He sayeth that on Friday last, was sennyhht or Thursday. Sr Charles percy, Sir Jocelyne percy and the L. Montegle with some thre more, spak to some of the the players in the presence of this examinate, to have the play of deposing and killyng of Kyng Richard II, to be played the Saterday next, promysing to gete them XI s. more than their ordinary to play yt...

Augustine Philipps.

Ex per : J. Popam, Edward Fenner — Record office Domestic State Papers Elizabeth, vol. 278, N° 85.

2. Parmi les juges qui prononcèrent l'arrêt de mort se trouvaient William Stanley, lord Derby,

Le comte d'Essex (*portrait inédit*).

péties du procès et annonce la condamnation capitale des deux principaux inculpés, Essex et Southampton.

« Le comte de Southampton qui estoit présent receut aussy une mesme condamnation. Le comte d'Essex supporta cest arrest sans changer de visage, et faisoit paroistre une constance admirable, monstrant plus de fascherie pour le comte de Southampton que pour soy mesme, et le deschargea de beaucoup de points, s'accusant pour l'excuser. Ceste action achevée il fut ramené dans la Tour de Londres par Rawley capitaine des gardes...

Le comte de Southampton se defendit aussi, et parla fort bien, à ce que l'on dict, et meut à pitié quelqu'uns des iuges dont ie ne feray particuliere mention à vostre maiestre...

Le comte de Rutland n'est point encore iugé et tient on qu'il sera *plus doulcement traicté, tant pour sa ieunesse que pource que ses biens se trouvent substituez...*

de Londres, ce 5 mars 1601 Votre très humble et très obeissant subiect et serviteur I de Thumery[1].

Essex, sir Charles Blount, et sir Charles Danvers furent suppliciés à la Tour de Londres, mais cette exécution faillit coûter la vie au bourreau lui-même, battu et malmené par la foule indignée. Quant à Raleigh et à Bacon, ils furent obligés de se cacher, de crainte d'être traités de la même façon.

La Muse de Shakespeare s'assombrit, avec la mort d'Essex. C'est la fin de son lyrisme et de sa verve comique. Le grand poète devient l'auteur d'Othello, de Hamlet, de Macbeth et de Timon, pièces où les qualités même des héros les conduisent à leur perte et bien des années s'écouleront avant que Shakespeare puisse reconquérir, dans la paix de Stratford, la sérénité qui rayonne dans la Tempête et le Conte d'une Nuit d'Hiver[2].

1. Fonds Godefroy Bibliothèque de l'Institut N° 117.

2. Les relations de Shakespeare et d'Essex se bornent-elles à ces rapports politiques? En 1590, sans permission de sa Royale maîtresse, Essex avait épousé la jeune veuve de Sir Philip Sidney. Shakespeare semble faire allusion à cet événement dans le *Songe d'une Nuit d'Eté*, lorsqu'il parle de « cette petite fleur bleue sur laquelle tombe la flèche égarée d'Eros, laissant l'auguste vestale à ses méditations de vierge. » Certains critiques ont même voulu déduire de cette allusion que la féerie avait été

Il semble aussi, et c'est également l'avis de certains historiens quelque peu psychologues, qu'Essex ait plusieurs fois servi de modèle à Shakespeare pour dépeindre l'homme essentiellement malheureux, marqué par la fatalité, et lui faire jouer dans la comédie humaine un rôle tragique. Si nous discernons en ces héros romanesques, les Roméo, les Florizel, les Ferdinand, un souvenir de son charmant jeune ami, Southampton, nous distinguons non moins sûrement les traits d'Essex dominant chez Hamlet, Brutus et Coriolan. Rien n'est plus intéressant à constater, en étudiant dans Hamlet l'art de Shakespeare, que les points où il se sépare du texte de Belleforest. Amleth est un illuminé assoiffé de sang qui ne vit que pour la vengeance et qui est bien éloigné du héros à l'âme complexe de Shakespeare. Gérald Massey[1] va jusqu'à dire que le Hamlet de Shakespeare est Essex lui-même dans tous les détails caractéristiques de ses manières, de son langage et de sa mentalité générale.

Quant aux autres amis ou protecteurs de Florio que nous avons nommés, nous constatons que Shakespeare, lui aussi, eut avec eux des rapports analogues à ceux du grammairien.

De même que Florio avait commandé une poésie pour son protecteur lord Rutland[2], Shakespeare consacra ses talents au même lord en composant une « Impresa » ou blason symbolique avec des vers; il collabora pour cela avec le tragédien Burbage, réputé comme peintre aussi bien que comme acteur. —

écrite pour les fêtes de ce mariage. « It is that Maiden Princess plainly, whom he intends by « A faire Vestal, throned by the West. »

(Mids. Night's Dream).

And that whole passage is a compliment very properly brought in, and very handsomely applied to her ».

(Rowe, *ouv. cit.*)

1. C. Massey croit également voir dans Lady Rich le modèle de l'héroïne shakespearienne, courageuse et indifférente aux commentaires du public.

2. Comme les autres conjurés de cette époque, Rutland revint après l'accession de Jacques Ier en pleine faveur royale. Il représenta le souverain au baptême du prince héritier de Danemark.

Il est mentionné par Wood dans l'*Athenae Oxonienses* comme « an Eminent traveller and good soldier » ; il n'a pas fallu plus de faits que ceux que nous venons de citer pour créer dernièrement une école qui n'hésite pas à attribuer au comte de Rutland l'œuvre de Shakespeare.

Il mourut le 26 juin 1612.

Sur la feuille de comptes du château de Belvoir, demeure de la famille des Rutland, on relève le paiement à Shakespeare et à Burbage d'une somme en or pour l'exécution de cette devise.

Une Impresa portée par Southampton aux Joutes en l'honneur de la Reine est donnée dans un recueil du temps.

« *The Mirrour of Majestie, or Badges of Honour Conceitely emblazoned* ; with emblens annexed poetically unfolded ; H. G. 1618. »

Dans ce recueil, sous les armoiries de Southampton, une croix entourée de quatre mouettes, on lit aussi des vers qui suggèrent le style primitif un peu contourné et italianisant du poète Shakespeare :

« Not storms of troubles, no cold frost of friende
That on free greatness too-too oft attends
Shall, by presumption, threaten thy free state
For these presaging sea — birds — do abate
Presumptions greatness — Teaching the best minds
At their approach to fear the future winds
Of harsh calamity — even as they
Foretell to seamen a tempestisous day —
This thou foreseeing, dost beforehand cross
As this does them and so prevent a loss. »

Sur la page qui fait face à cette poésie se trouve un dessin de Mars et de Mercure avec la devise « In utraque Perfectus » et des vers qui semblent s'appliquer au jeune Rutland, amateur des armes, des voyages et des arts.

« What coward, stoicke or blunt captaine will
Dislike this Union, or not labour still
To reconcilie the arts with Victory ?
Since in themselves arts have this qualitie
To vanquish Errour's train ; what other then
Should love the arts, if not a valian man ?
Or how can he resolve to execute
That hath not first learned to be resolute ?
If any shall oppose this or dispute
Your great example shall their spite confute. »

Sir Henry Wotton, demi-frère de Sir Edward, ami et con-

seiller de Florio, aimait, entre ses voyages d'ambassadeur à Venise, assister aux représentations que donnait la troupe de Shakespeare. Nous savons en particulier avec quel intérêt il vit jouer Henri VIII au théâtre du Globe, et sa correspondance nous fournit une description extrêmement vibrante de l'incendie qui détruisit le théâtre de Shakespeare en 1613[1].

Mentionnons aussi un autre personnage qui n'eut peut-être pas de relations directes avec Florio, mais qui faisait partie du même cercle littéraire dont Southampton occupait le centre : William Camden, « le Pausanias, le Strabon et le Varron anglais », qui, non seulement admira le talent de Shakespeare[2], mais s'entremit aussi pour faire accorder au poète le blason que celui-ci sollicitait[3].

1. Sa carrière diplomatique eut une fin malencontreuse. Wotton eut l'imprudence d'écrire dans l'album d'un certain Fleckmore, à Augsbourg, une boutade satirique sur ses fonctions d'ambassadeur :

« Legatus et vir bonus peregro nussus ad mentiendum Republisæ Causa ».
(Un ambassadeur est un homme qu'on envoie à l'étranger mentir pour le bien public.)

La chose rapportée à son gouvernement par un Allemand Kaspar Scioppius, Wotton fut mis à la retraite ; il plaida en vain qu'il n'avait voulu faire qu'une plaisanterie (merriement). Il mourut en disgrâce en l'année 1639.

Wotton avait écrit un livre sur l'architecture et un autre sur l'éducation ce qu'il appelait « l'architecture morale ». Poète de talent, sa petite pièce lyrique adressée à la reine Elizabeth de Bohême. reste très populaire aujourd'hui ;

You meaner beauties of the night
That poorly satisfied our eyes
More by your number than your light
You common people of the skies ;
What are you when the moen shall rise ?

You violets that first appear,
By your pur purple mantles known
Like the proud virgins of the year
As if the spring were all your own
What are you when the rose is blown ?

So when my mistress shall be seen
In form and beauty of her mind
By virtue first, then choice, a Queen,
Tell me, if she were not design'd
To eclipse the glory of her kind.

2. Quel monde de beauté ne pourrais-je vous présenter avec sir Philip Sidney, Ed. Spencer, Samuel Daniel, Hugh Holland, Ben Jonson, Th. Campion, Mich, Drayton, George Chapman, John Marston et William Shakespeare et autres esprits distingués de notre époque, et que les âges futurs admettront.

Remaines Concerning Brittaine Wm. Camden 4 to London 1605.

3. En 1599, le père de Shakespeare revendique le droit aux armoiries d'un

Avons-nous besoin de redire ici le témoignage si souvent répété de Ben Jonson qui, ami déclaré de Florio, s'exprimait ainsi sur Shakespeare? « J'aimais l'homme et suis aussi dévoué à sa mémoire que quiconque... il était en effet honnête, d'une nature libre et ouverte ; il avait une imagination excellente, des inventions heureuses, des expressions polies, une facilité si grande qu'il avait besoin d'être refréné... [1] »

Ici, comme ailleurs, Jonson laisse percer sous l'admiration officielle et l'amitié personnelle qu'il avait pour *l'homme* la pointe de jalousie d'auteur, le mépris de l'homme savant — car Jonson était un humaniste accompli — pour celui dont les connaissances latines ne dépassèrent point celles des jeunes écoliers des *Grammar Schools*; ailleurs [2] ce sera l'homme du peuple, l'ancien maçon, qui raillera les prétentions de « gentleman » revendiquées par la famille Shakespeare.

Notons enfin que lorsque Pembroke devint, après Southampton, protecteur des belles-lettres, quand sa position de seigneur chambellan à la cour fit passer sous sa direction les représentations théâtrales dont cette cour était si friande, les pièces de Shakespeare furent constamment au programme, et

gentleman, mais ne réussit pas à un moment où l'ennemi acharné d'Essex et de Southampton — Cecil — était à la tête du collège. Plus tard, quand Lord Essex et Camden furent nommés hérauts, on accorda sans difficultés aux Shakespeare le blason bien connu : le faucon brandissant la lance, armes parlantes en allusion à son nom, avec la devise « Non sans Droict ».

Les deux demandes sont conservées aux collèges des armes avec une esquisse à la plume en marge. Le 20 octobre 1596, le motif donné est « pour services de ses ancêtres auprès de Henri VII et son mariage avec Mary Arden.

Dans la seconde demande on spécifie à la place de « ses ancêtres » les services de « son grand-père ».

(*Miscellanea Genealogica et Heradilca 1886.*)

« Gold on a bend sable, a spear of the first the point steeled proper and for his crest and cognizance a falcon with wings displayed argent standing is a wreath of colours supporting a spear gold steeled as aforesaid set upon a helmet with mantels and tassels ».

1. Timbers and Discoveries.

2. Dans une satire qui parut l'année où le blason de Shakespeare fut accordé, Jonson parodia la nouvelle dignité du poète. Il octroya au « nouveau-riche Sogliardo », dans un langage lardé des mots techniques de la « noble science », UNE HURE GARNIE ; gueles, SUR UN PLATEAU D'ÉTAIN, avec la device *Non sans moultarde*.

The Comicall Satyre of *Every man out of his Humour* B (en), I(onson), 1600, London.

c'est à Pembroke et à son plus jeune frère, que les acteurs, anciens camarades de Shakespeare, dédièrent le premier in-folio des œuvres du poète, espérant qu'ils auront pour le volume la même bienveillance qu'ils avaient toujours témoignée pour son auteur : NOTRE SHAKESPEARE.

A propos de cette publication on peut signaler une autre coïncidence.

James Mab, qui était un des littérateurs appréciés du moment, avait fourni à Florio, pour la préface de son dictionnaire, des vers élogieux en langue latine, signés I. M.[1]. Ces vers sont précédés d'un anagramme flatteur : Iohannis Florio = Ori fons alieno, Jacobus Mabbe hoc mittit anagramma.

Or il est intéressant de noter que des vers portant la même signature, et attribués depuis longtemps à la plume de ce même James Mabbe, figurent dans l'in-folio de 1623 et sont dédiés à Shakespeare[2].

Quant à Daniel, beau-frère de Florio, il admira à ce point Shakespeare que les critiques du temps lui reprochèrent de trop imiter le grand poète.

*
* *

Shakespeare et Florio ne se trouvèrent pas seulement mêlés à un même monde politique, littéraire et mondain ; ils fréquen-

1. Flore, per Hetrufcos volitas Itala campos
Inq : tuum condis roficla mella fauum
Flore tuis Anglis velut Ori fons alieno
Ausonias venâ perpete fundis opes
Anglia fic per te gemine decoratur honore
Flore tuo compta est, arida rore madet.

I. M.

2. To the memorie of Mr. W. Shake-Speare,
We wondered (Shakespeare) that thou went'st so soone
From the Worldes stage to the Graves Tyring-roome
We thought thee dead, but this thy printed worth
Tels the spectators that thou went'st but forth
To enter with applause. An actor's art
Can dye and live to act another part.
That's but an Exit of Mortalitie ;
This is an — entrance to a Plaudite.

I. M.

tèrent aussi un même monde d'affaires et furent peut-être mêlés à une même intrigue amoureuse.

Edward Blount, qui avait édité deux des livres de Florio, publia aussi quelques œuvres de Shakespeare. Sur le registre des stationers du 20 mai 1608, Edward Blount est inscrit comme propriétaire exclusif de Périclès et d'Antoine et Cléopâtre. Le 8 novembre 1623, Blount céda ses droits sur huit comédies et drames historiques et les tragédies de Shakespeare[1] à Isaac Jaggard qui devait publier le recueil complet connu sous le nom de l'in-folio de 1623.

Bien que nous nous sentions peu qualifiés pour trancher cette question épineuse — certaines éditions in-quarto furent-elles faites avec le consentement de Shakespeare? — nous estimons que l'inscription dans les *Stationers Register* constitue une preuve que Blount était devenu le possesseur légitime des droits dont le théâtre et non l'auteur était détenteur.

De même, Thorpe, l'éditeur des sonnets de Shakespeare en 1609, dédia l'année suivante une de ses publications, la traduction d'Épictète par Healy, à Florio[2]. Et Martin Droeshout, le graveur qui exécuta le portrait du dramaturge, composa aussi le frontispice des Essais traduits par Florio, en 1613.

D'après l'hypothèse récente d'un critique contemporain, Shakespeare et Florio, que nous venons de montrer unis par un milieu commun, auraient même été mêlés, en tant que rivaux, à une intrigue amoureuse. Précisément celle décrite dans les sonnets à la Dame Brune[3].

1. Tempest, Two Gentlemen of Verona, Measure for Measure, Errors, As you, like it, All's well that Ends well, Twelfth night, Winters Tale, Third part Henry VI, Henry the Sixth. Coriolanus, Timon, Julius Caesar, Macbeth, Antony et Cléopâtra Cymbeline. William Barrett, l'associé de Blount, édita *Vénus et Adonis* en 1617.

2. Il dédia la première édition à Florio (1610), et la deuxième à Pembrocke (1616).

Sir Sidney Lee déclare ces épîtres « Fantastic and bombastic in style to the verge incoherence ».

3. Le volume imprimé par Thorpe partage les cent cinquante-quatre sonnets en trois séries ; mais ce fait n'a jamais été noté que par nous. Le fac-simile édité par Sir Sidney Lee, généralement consulté, est photographié d'après un exemplaire de la première édition appartenant au « Bodleian Library ». Or les marges de cette édition sont rognées au delà des mots imprimés en caractères romains ; *Série I.*

En 1913, Mr. Arthur Acheson, connu par son étude sur *Shakespeare et le Poète rival*[1], réédita, avec force commentaires, une partie d'un pamphlet de l'époque shakespearienne ; censuré au moment de son apparition[2].

Ce livre mystérieux, signé d'un pseudonyme, Hadran Dorell, dont l'identité reste obscure, malgré les recherches de Mr. Acheson, parut en 1594 chez un éditeur non identifié qui signe Iohn Windet, et s'intitule :

WILLOBIE HIS AVISA

The true picture of a modest maid and of a Chaste and Constant wife.

The like argument whereof, was never heretofore published. Read the preface to the Reader before you enter farther.

« A Vertuous woman is the crowne of her husband, But she That maketh him ashamed, is as corruption in his bones. »

Proverb 12, 4.

Le livre lui-même est un mélange curieux de prose et de vers, mal écrit, contourné, prétentieux ! Comme mérite littéraire, il est tout à fait négligeable ; son véritable intérêt réside évidemment dans le sujet.

Le lecteur est invité à lire la préface avant de commencer la poésie, afin d'être prévenu que les louanges dont l'héroïne fait l'objet doivent être comprises en sens contraire ; du reste, l'auteur signe cette préface « Contraria contrariis ». Dans cette même préface, où Avisa, l'héroïne, est souvent comparée à Lucrèce, figure en toutes lettres le nom de Shakespeare, et c'est à cette mention, la première qui ait été faite du nom de Shakespeare-auteur, que ce pamphlet doit d'être tiré de l'oubli[3].

Série II, Série III. Au contraire, cette division est clairement marquée dans l'exemplaire du British Museum où les marges sont intactes. La première série finit, d'après Thorpe, au 127e, c'est-à-dire quand commencent les sonnets adressés à la dame brune, la seconde série prend fin au 152e.

1. *Shakespeare and the Rival Poet* : Arthur Acheson, London Quaritch.
2. *The Dark Lady of the Sonnets* : Mrs Davenant. London Quaritch.
3. Though Collatine have dearly bought
To high renowne a lasting life
And found, that most in vaine have sought
To have a chast and constant wife
Yet Tarquyne pluckt his glistering grape
And SHAKE-SPEARE paynts poore Lucrece rape.

SONNETS.

Or layd great bases for eternity,
Which proues more short then wast or ruining? 4
Haue I not seene dwellers on forme and fauor
Lose all, and more by paying too much rent
For compound sweet; Forgoing simple sauor,
Pittifull thriuors in their gazing spent. 8
Noe, let me be obsequious in thy heart,
And take thou my oblacion, poore but free,
Which is not mixt with seconds, knows no art,
But mutuall render onely me for thee. 12
Hence, thou subborn'd *Informer*, a trew soule
When most impeacht, stands least in thy controule. 14

126

O Thou my louely Boy who in thy power, 126
Doest hould times fickle glasse, his sickle, hower: 2
Who hast by wayning growne, and therein shou'st,
Thy louers withering, as thy sweet selfe grow'st. 4
If Nature (soueraine misteres ouer wrack)
As thou goest onwards still will plucke thee backe, 6
She keepes thee to this purpose, that her skill.
May time disgrace, and wretched mynuit kill. 8
Yet feare her O thou minnion of her pleasure,
She may detaine, but not still keepe her tresure! 10
Her *Audite* (though delayd) answer'd must be,
And her *Quietus* is to render thee. 12

( ) Seri

127

IN the ould age blacke was not counted faire,
Or if it weare it bore not beauties name:
But now is blacke beauties successiue heire,
And Beautie slanderd with a bastard shame, 4
For since each hand hath put on Natures power,
Fairing the foule with Arts faulse borrow'd face,
Sweet beauty hath no name no holy boure,
But prophan'd, if not liues in disgrace. 8

Page fac-similé montrant les trois séries de sonnets dans l'édition Thorpe.

Le sujet du livre est le charme fatal d'une hôtesse de taverne à Oxford, qui est tour à tour courtisée par un essaim d'adorateurs, comme le roué Nob et l'étranger Cavaliero, jusqu'au moment où le jeune H. W. Henrico Willebego, Italo Hispalensis entre en scène ; il prend son amour tellement au tragique qu'il en mourrait presque, sans les consolations de son vieil ami, l'acteur W. S., qui, lui aussi, a passé par de semblables tourments.

Il est à noter, dans la préface de la seconde édition, que l'auteur dit que beaucoup de personnes ont cru voir des allusions aux personnages en vue, allant jusqu'à mettre des noms sous les lettres indiquées par l'auteur ; ce sont, déclare-t-il, leurs mauvaises consciences qui les suggestionnent. Mais le censeur n'a pas dû être de cet avis, car le volume fut supprimé en 1596.

M. François-Victor Hugo, qui connaissait l'existence de ce pamphlet, le cite comme une parodie probable des sonnets de Shakespeare, et Mr. Acheson n'hésite pas à identifier — rien ne s'oppose à la plupart de ses déductions — H. W. avec Henry Wriothesley (lord Southampton), W. S. avec William Shakespeare, Cavaliero avec Giovanni Florio, et Avisa avec Mistress Davenant, femme de John Davenant, hôtelier à Oxford.

Ainsi, d'après une étude de texte qui remonte à l'époque même où Shakespeare écrivait ses sonnets, l'ingénieux M. Acheson arrive par une voie bien différente à celle que nous avons suivie en examinant les poésies lyriques de Shakespeare, à cette même conclusion : Henry Wriothesley, lord Southampton d'une part, et Mistress Davenant de l'autre, sont bien le *beau jeune homme* et la *femme brune*, le *bon ange* et la *sirène maudite* des sonnets.

Dans les notes inédites de Fulman déjà cité ici, on peut remarquer plusieurs pièces de vers où le jeune poète et futur lauréat, d'Avenant, est critiqué pour avoir voulu relever le prestige de son nom en l'écrivant d'une autre manière que celle employée par ses parents et en faisant passer sa famille comme de vieille souche normande :

« D'Avon-ant doit surement venir de l'Avon ; c'est cette rivière qui est le berceau de sa muse... » s'exclame le satiriste.

Et sans vouloir attacher trop d'importance à ce genre de scandale il est à noter que la génération qui suivit celle de Shakespeare reconnut le fils de Mme Davenant comme la meilleure autorité sur la vie du poète, son illustre parrain. Sir William d'Avenant maintint les traditions théâtrales de Shakespeare, regroupa sa troupe après la révolution et, dans son nouveau théâtre, plaça, en 1640, le buste de Shakespeare que nous reproduisons ici. A Londres il conserva aussi, dans son domicile, le fameux portrait, dit *Chandos*, attribué au pinceau du tragédien Richard Burbage. En 1637, sir William d'Avenant publiait un recueil de ses ouvrages juvéniles, parmi lesquels une ode composée au moment même de la mort de Shakespeare où le petit garçon de onze ans témoigne sa douleur: *In Remembrance of Master William Shakespeare*[1].

Nous possédons aussi un manuscrit du temps (1598), une lettre de lady Southampton, absente de Londres et adressée à son mari alors que celui-ci suivait l'armée d'Essex en Irlande. Il y est fait allusion à une affaire d'amour entre le poète, qu'elle désigne sous le nom de *Sir John Falstaff*, et une hôtesse de taverne. Sir Tobie Mathew, parlant de Shakespeare, lui donne, dans ses lettres, le même sobriquet.

Sir Sidney Lee a déjà relevé le document en question pour indiquer que le nom de Shakespeare et les allusions à son œuvre formaient un sujet de conversation familière dans la famille du jeune comte. Mais il nous semble que l'allusion en

1. Voir la *Vie de d'Avenant*, par Aubrey, et le *Roscius Anglicanus* du vieil acteur Downes, historiographe du théâtre à Londres, résumés par le présent auteur dans la *Revue* de juin 1918 et décembre 1918.

« Prenez gardes, poètes de délices, quand vous chanterez les gloires du printemps renaissant, de ne pas fouler trop nombreux les rives de l'Avon, car comme si aucune de ces fleurs n'avait connu le soleil ni la rosée bienfaisante, elles penchent tristement leurs têtes. Elles savent que leur cher poète ne reviendra plus parmi elles! La rivière, quant à elle, s'est desséchée par ses pleurs, depuis la triste nouvelle. Regardez la carte, voyez! c'est à peine si vous verriez à sa place une rivière, votre œil étonné trouvera un petit ruisseau. »

2. « All the newes I can send that I think ill make you merrie is that I read in a letter from London that *Sir John Falstaff* is, by his Mistress Dame Pint Pot, made father of a goodlie Miller's Thum, a boye that is all heade and veri litel bodie; but this is a secret.

Hatfield House Manuscripts

question a une portée plus étendue et semble viser directement l'affaire Shakespeare-Davenant. Voici ce que dit lady Southampton dans le post-scriptum de sa lettre :

« La seule nouvelle que je puisse vous envoyer et qui je crois vous fera rire et que je lis dans une lettre venue de Londres : *Sir John Falstaff* vient d'être rendu père d'un Petit Poucet par sa maîtresse Dame Pint-pot (demi bock). Ce poupon est tout tête et a un corps tout menu, — mais ceci est un secret — »

Remarquons à ce propos, qu'en ce qui concerne Shakespeare, la thèse de Mr. Acheson, qui est la nôtre, corrobore l'idée que nous nous étions faite du drame des sonnets, quand nous avons cherché à découvrir les personnages auxquels Shakespeare faisait allusion dans ses poèmes lyriques. Depuis la publication de Mr. Acheson de nouvelles découvertes sont d'ailleurs venues confirmer son opinion.

La taverne de Davenant, mari présumé d'*Avisa* (l'oiseau rare) s'appelait *The Golden Cross* et avait pour enseigne la croix de Saint-George[1]; or, dans *Willobie*, quand l'acteur W. S. demande au jeune seigneur Harry W. où demeure sa belle, il lui est répondu : « Voyez cette maison où flotte l'emblème du saint national des Anglais. »

1. Ce fait nous a été signalé par M. Acheson lui-même qui s'est procuré dans les registres municipaux d'Oxford la preuve que John Davenant était propriétaire du terrrain où cette hôtellerie se trouve encore, aussi bien que de la taverne située en face et appelée *The Crown*.

Les raisons qui nous font croire au bien fondé de cette hypothèse se trouvent dans des documents assez anciens pour que leurs auteurs aient tenu leurs informations de sources autorisées.

Anthony Wood dans le premier volume de son *Athenae Oxonienses* écrit : (circa 1660).

« La mère du poète William d'Avenant était une fort belle femme, bel esprit en outre et d'une conversation parfaitement agréable, dont ses enfants n'héritèrent point — exception faite pour ledit William — Le père était un citoyen grave et discret, pourtant grand admirateur du théâtre et des auteurs, surtout de Shakespeare qui, au cours de ses voyages de Londres au Comté de Warwick, descendait dans cette maison. Davenant était d'humeur mélancolique, rarement sinon jamais on ne le vit rire tout haut. Trait dont ses enfants n'héritèrent pas, sauf Robert le fils aîné. »

Les notes choisies de William Oldys (1696-1761) contiennent une allusion plus malveillante :

« Le jeune Will. d'Avenant était alors un petit garçon de sept à huit ans, aimant tellement Shakespeare, qu'aussitôt que l'on apprenait son arrivée en ville, il se

Mais il est une autre partie de l'hypothèse de Mr. Acheson qui nous intéresse davantage ici. L'ingénieux auteur regrette de n'avoir pu se procurer les œuvres de Florio, car, induit-il, les proverbes que l'auteur de la parodie met dans la bouche de de H. W. (lord Southampton) doivent se retrouver dans les recueils de son maître italien.

Nous pouvons aujourd'hui confirmer les inductions de Mr. Acheson. Nous avons en effet relevé dans le premier recueil de Florio les dictons par lesquels le jeune amant d'Avisa finit ses tirades : « Ama chi ti ama », « Il fine fa il Tutto », « Grand amore gran'dolore ».

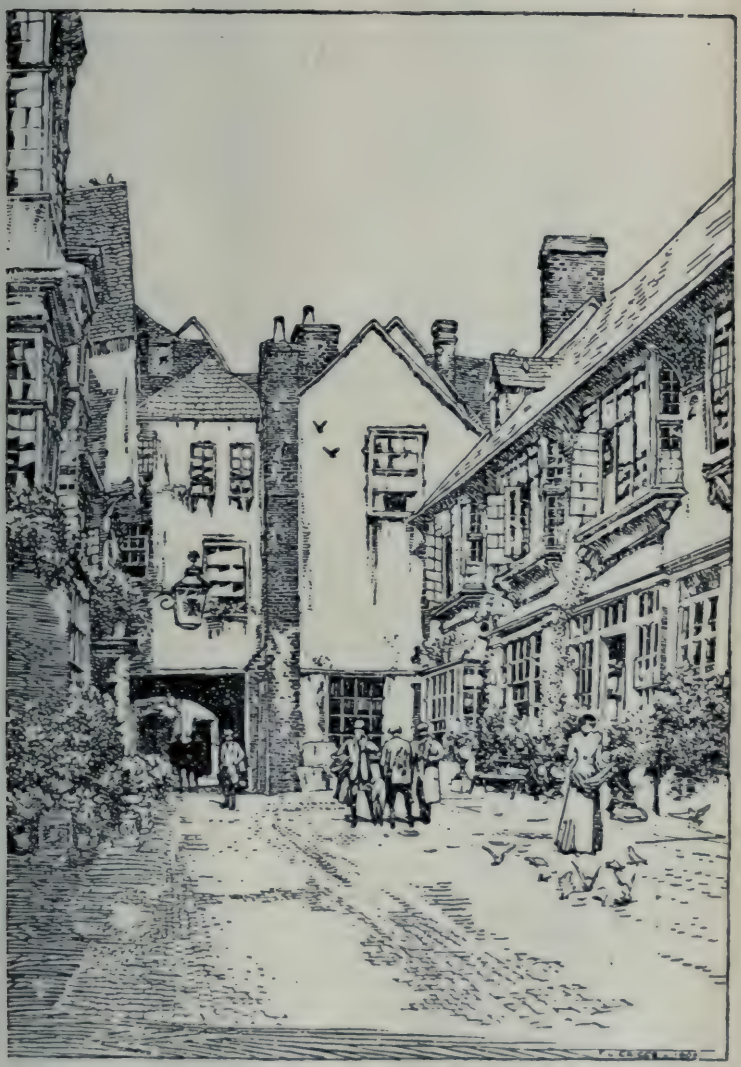
Par contre, nous ne pouvons partager le sentiment de M. Acheson quand il croit reconnaître Florio lui-même dans un des premiers amants d'Avisa, et qu'il le voit représenté sous le nom de Cavaliero.

Le langage débité par ce personnage est plutôt celui d'un reître et d'un soudard brutal : en voici un exemple :

Perchance you be no common card,
But love the dainty diamond's place
The ten the knave, may be your gard,
But only you arestill the ace,
Contented close in pack to lie
But open dealing you de fie...
To plant a siege, and yet depart
Before the town be yielded quite
It kils a martial manly hart
That cannot brook such high despite
Then say you yea or say you no
I'll scale your walls before I go.

sauvait de l'école pour le voir plus vite. Un jour, un vieux bonhomme, voyant le gamin se précipiter tout surexcité vers la maison, lui demanda où il allait « Voir mon *Dieu-Père* Shakespeare » (c'est la forme anglaise de *parrain*) « Bien mon petit, répliqua l'interlocuteur, mais faites attention désormais de ne pas prononcer le nom de Dieu sans nécessite. »

Le biographe John Aubrey (entre 1640 et 1660) fait une remarque analogue. Il parle aussi de la grande affection que Shakespeare portait aux enfants de Mme Davenant. Le fils aîné lui aurait dit « M. Shakespeare m'a certainement donné une centaine de baisers » et le cadet — filleul du poète — se vantait de tenir son talent littéraire de Shakespeare.



Auberge Golden Cross à Oxford, appartenant à Davenant.

Rien dans ces expressions ne rappelle la pompe et la recherche de Florio.

Rien non plus n'existe — du moins à notre connaissance — dans les documents du temps, qui nous autorise à voir en Florio un amant de Mistress Davenant. Les seuls textes que l'on pourrait citer à l'appui de cette hypothèse, à laquelle nous ne croyons pas, sont les suivants.

Shakespeare, dans le sonnet 137, se plaint du trop grand nombre de prétendants aux faveurs de son idole la Dame Brune :

« Pourquoi vois-tu, mon cœur, un domaine privé
En ce pré communal ouvert à tout le monde ?
Pourquoi nier faits éclatants, yeux dépravés,
Et vouloir mettre un masque beau sur face immonde[1] ? »

et un passage dans la *Cena dei Ceneri* nous représente Florio comme bon vivant à ses heures :

« Messire Florio, comme se souvenant de ses anciennes amours, chanta », dit Giovanni Bruno, avant de décrire le banquet que présida Florio.

— On le voit, ce sont là de bien faibles arguments en faveur de la seconde thèse de Mr. Acheson. — Mais nous avons tenu à la mentionner, pour montrer que nous ne sommes pas seuls à avoir voulu rapprocher Shakespeare et Florio.

*
* *

Les remarques précédentes ont montré que Shakespeare et Florio fréquentaient les mêmes milieux. Il n'est donc pas très aventuré de conclure qu'ils devaient se connaître, sinon intimement, du moins personnellement. Si les écrits de Shakespeare paraissent influencés par la littérature et la civilisation italiennes et même françaises, il y a donc beaucoup de chances

1. « Why should my heart think that a several plot
Whicht my heart knows is the wide world's common place
Or mine eyes seeing this say « this is not » ? »

pour qu'une des sources de ces influences soit Florio, avec qui Shakespeare devait converser et dont il devait lire les œuvres. Cette hypothèse, déjà fort probable, va se rapprocher encore plus de la certitude, car en mettant côte à côte certains textes du poète et du linguiste, nous allons constater des ressemblances qui ne peuvent être considérées comme fortuites.

CHAPITRE II

LE FRANÇAIS ET L'ITALIEN DE SHAKESPEARE

Avant de passer à l'examen des concordances que l'on trouve entre l'œuvre de Shakespeare et celle de Florio, il n'est pas inutile d'analyser la nature et la valeur du français et de l'italien dont le dramaturge s'est servi dans ses pièces. Peut-être pourrons-nous constater, déjà, l'influence de Florio sur Shakespeare.

Un trait des plus importants pour notre thèse frappe au premier abord lorsqu'on étudie le français de l'œuvre shakespearienne. Shakespeare se sert de la langue française dès ses premières pièces. Nous trouvons cette langue employée dans « Peines d'amour perdues », dans « Henri IV » puis un peu plus tard, dans « Henri V », et dans les « Joyeuses Commères. »

Mais ici, une légère digression s'impose ; il convient de regarder avec impartialité dans l'entourage du poète, et de voir s'il s'y trouvait d'autres personnes, outre Southampton et son professeur, capables d'avoir tourné son goût vers la pensée latine et de lui avoir fourni quelques éléments des langues française et italienne.

Depuis les récentes découvertes que fit le Pr Wallace dans les Archives de la Ville de Londres[1], nous savons que Shakespeare avait comme co-locataires dans une maison de

1. Harpers Magasine Avril 1910. — Un jeune apprenti français, un certain Belott, épousa la fille de la maison et, pour éviter le courroux de son patron et beau-père, rompit son engagement professionnel. Dans le procès qui s'en suivit il plaida pour rentrer dans la jouissance de la dot que les parents refusèrent d'accorder à leur fille, et Shakespeare comparut devant la cour pour témoigner de la bonne conduite et de l'honorabilité du jeune Belott qu'il avait favorablement connu.

Silver Street, un coiffeur français et sa famille, et que là notre poète fut mêlé à un roman d'amour et d'affaires.

Nous ne pouvons supposer, comme le fait le Pr Wallace, que Shakespeare ait choisi le nom de MONTJOYE pour le donner au héraut du Roi de France en souvenir du coiffeur, puisque Montjoye est, comme on le sait, et comme le doit savoir tout lecteur de Walter Scott, l'appellation générique des hérauts français, comme *Garter* en Angleterre et *Lyon* en Ecosse.

Du reste la co-habitation Shakespeare-Montjoye est postérieure à la période littéraire qui nous intéresse spécialement, — c'est-à-dire à l'époque de composition des pièces où se retrouvent beaucoup d'échantillons de français et d'italiens, — et qui prit fin avec celle du seizième siècle.

Il est donc impossible d'attribuer à ce voisinage des Montjoye la connaissance de la langue française dont témoignent les écrits de Shakespeare avant 1600, et nous sommes forcés d'écarter la théorie que Montjoye ait pu être l'initiateur que nous recherchons.

Mais il reste une autre influence possible dans la vie de Shakespeare qui expliquerait jusqu'à un certain point son savoir français.

Nous pensons d'ailleurs avoir été parmi les premiers commentateurs qui aient constaté que dès 1593 Shakespeare, de par son premier éditeur Richard Field, touchait à un monde très français, sinon cosmopolite.

Comme le poète lui-même, Richard Field venait du Comté de Warwick « Son of Henry Feilde of Stratforde-upon Avon in the countye of Warike, tanner » disent les registres de cette ville[1]. Il était intéressé comme les Shakespeare dans le commerce des cuirs. Les familles se connaissaient certainement, puisque John Shakespeare, père du poète, fut associé avec deux de ses concitoyens pour évaluer les biens des Field à Stratford le 20 août 1592.

Richard Field, fils du tanneur, contemporain de Shakespeare,

1. Une récente publication de la Bodleien donne la date de 1561 pour la naissance de Richard Field.

quitta sa ville natale vers 1579 pour chercher fortune à Londres. Un des proches parents de celui-ci, identifié par Sir Sidney Lee comme son frère ou cousin germain, Nathan Field, dont le nom figure sur la liste de vingt-six acteurs qui créèrent les rôles Shakespeariens (voir l'in-folio des œuvres du poète), vint également à Londres pour débuter à la scène.

Richard Field se fixa dans le voisinage immédiat d'un imprimeur qui profita de ses services. Dès son arrivée à Londres, il entra dans une des maisons d'éditions les plus réputées en Angleterre. Le patron de Richard Field s'appelait Thomas Vautrollier, il était originaire de Rouen, d'où il était venu au début du règne d'Elizabeth. Affilié à la compagnie des « Stationers » depuis le 2 octobre 1564, il se spécialisa dans la publication des livres classiques et étrangers. En 1578 il présenta une traduction anglaise importante, celle de Plutarque par Lord North, où cet auteur suivait le texte français d'Amyot[1]. En 1589 Vautrollier fit paraître les Métamorphoses d'Ovide (ce fut dans les vers de ce poète que Shakespeare choisit l'épigraphe de son poème de *Vénus et Adonis*)[2], puis il laissa la maison de Londres à la gérance de sa femme et de son commis, Richard Field, et partit pour fonder une succursale à Edimbourg.

On possède encore le permis du Roi Jacques autorisant Vautrollier à employer dans sa maison écossaise « six Frenchmen, Duchemen et suchelike ». Vautrollier imprima le livre du Roi lui-même sous le titre « Les Essais d'un apprenti dans l'art

1. Lives of Noble Graecians & Romans, translated out of Greeke by James Amyot ant out of French into English by Thomas North.

Folio London Thomas Vautrollier & John Witght 1579.

Un exemplaire de cette édition se trouve dans la bibliothèque de Greenock ; M. Allan Parke Paton déclare que c'est le véritable volume d'après lequel Shakespeare travaillait. Les raisons données pour appuyer son opinion sont ingénieuses ayant trait aux marques faites dans le texte et concordant toujours avec les passages et les Vies qui ont servi à Shakespeare,

2. Vilia miretur vulgus : mihi flauus Apollo.
Pocula Castalia ministret aqua.....
(Let base conceited wits admire vile things
Fair Phoebus ! lead me to the muses springs).

(Traduction de Marlowe.)

divin de la poésie » (1584) et traduisit l'Histoire de Judith, de Du Bartas[1].

La femme française de Vautrollier, Jacqueline, ne tarda pas à associer Richard Field, dont l'apprentissage se termina en 1586, à la direction des affaires de Londres, puis, son mari étant mort, elle semble avoir épousé l'ex-apprenti.

Car, à vrai dire, la femme « Jacklin » qui devint l'épouse de Richard Field n'est pas complètement identifiée ; on ne sait si elle est la veuve ou la fille de Vautrollier. La date du 2 janvier 1588 sur le registre du mariage fait pencher Sir Sidney Lee pour la dernière hypothèse. Quoi qu'il en soit, Field hérita de l'imprimerie, en 1590, et sous la devise très connue de cette vieille maison « Anchora Spei » édita les deux premiers livres de Shakespeare. Ils furent encadrés par un grand nombre de volumes en français et en espagnol sur lesquels le nom de l'auteur est parfois travesti en *Ricardo del Campo*. La série des livres publiés par Field contient « Le politique réformé » (*sic*) et « l'Orlando Furioso ». Elle est close par un grand et beau volume en français traduit du latin, « Les Annalles de la Royne Elizabeth » par Paul de Bellegent.

Mais si le poète fut conduit à rencontrer dans ce milieu quelques Français de passage et à converser peut-être avec la femme française de Richard Field, ces fréquentations n'expliquent nullement la connaissance assez respectable de la langue *italienne* dont l'écrivain a fait montre entre 1589 et 1600.

Pour combiner cette facilité dans les deux langages nous ne connaissons que Florio, qui, de tous ceux parmi lesquels vécut Shakespeare, se trouva en mesure de donner les notions possédées par l'auteur de la *Mégère* et de *Henri V*.

Nous allons voir du reste que le français dont se sert le dramaturge est basé sur de faibles connaissances de seconde main plutôt que calqué sur des modèles vivants.

Dès 1709, le premier biographe de Shakespeare, Nicholas Rowe, avait affirmé que Shakespeare « comprenait certainement

1. Deux des auteurs choisis par Field : du Bartas et l'Arioste, sont catalogués dans les répertoires de Florio.

le français[1] ». — Cette affirmation est intéressante, car nous savons aujourd'hui que la documentation de Rowe sur Shakespeare était faite d'après une autorité plus considérable qu'on ne l'avait reconnu jusqu'ici. Ses informations provenaient de Sir Wiliam d'Avenant, filleul de Shakespeare, qui avait réuni les débris de l'ancienne compagnie du Globe et en garda pendant de longues années deux membres, M. Beeston et M. Lowine, pour enseigner à sa troupe la tradition suivie d'après les conseils de Shakespeare lui-même. En faisant la déclaration précitée sur les connaissances de Shakespeare en langue française, Rowe est catégorique et son affirmation est corroborée par les écrits mêmes du poète. Tournons-nous donc vers les textes, et voyons ce que vaut le français de Shakespeare.

Dans Henry V, deux scènes sont presque entièrement écrites en français. Dans Henri VI, plusieurs lambeaux de phrases, jurons, interjections et proverbes français se retrouvent. La Princesse des « Peines d'amour perdues » arrive à faire des calembours et des jeux de mots en mêlant le francais à l'anglais. Mais à vrai dire la valeur du français qu'emploie Shakespeare est négligeable. Le langage des personnages français de Henri V peut se comparer à peu près exactement à l'anglais que Rabelais met dans la bouche de Panurge[2]. La scène entre la Princesse et sa dame d'honneur, telle que nous pouvons la lire dans l'infolio, permettra au lecteur de s'en rendre compte :

Princesse : Alise, tu as esté en Angleterre, à-tu parlois bien le langage ?

Dame d'Honneur : Un peu Madame.

Princesse : Je te prie de m'enseigner ; il faut que j'apprenne à parler. Comment appelé-vous la main en anglais ?

1. Some *Latin*, without question he did know, and one may see it up and downe in his Plays how far his reading that way went. Whatever Latin he had it is certain he understood French.....

Nicholas Rowe, « Some account of the life etc... of Mr. William Shakespeare » 1709.

2. On sait que M. Jusserand se sert du mauvais anglais de Rabelais pour montrer combien l'anglais était alors mal connu sur le continent.

Dame d'Honneur : La main, il est appelé de hand.

Princesse : Et le doyt ?

Dame d'Honneur : Le doyt ? Ma foi, je oublie le doyt, mais je me souviendrai le doyt, je pense qu'ils sont appelés des fingres, ouy, de fingres.

Princesse : La main, de hand, le doyt, de fingres ! Je pense que je suis le bon écolier. J'ai gagné deux mots anglais vistement ; comment appelé-vous les ongles ?...

Dame d'Honneur : Sauf votre honneur, en vérité, vous prononcez les mots aussi droicts que les natifs d'Angleterre !

Princesse : Je ne doute point d'apprendre, par la grâce de Dieu, et en peu de temps !

Dame d'Honneur : N'avez-vous pas oublié ce que je vous ay enseigné ?

Princesse : Non : je réciterai promptement d'hand, de fingre, de nayles...

La conversation du jeune Roi et de la Princesse Catherine est trop connue pour être citée ; pourtant une phrase de la Princesse prouve la naïveté de l'auteur lorsqu'il essaie de manier la langue française.

Princesse : Laissez, Monseigneur, laissez ! laissez ! Ma foi je ne veux point que vous abaissez votre grandeur en baisant la main de votre indigne serviteur. Excusez-moi, je vous en supplie, mon très puissant Seigneur !

Henry : Then I will kiss your lips Kate !

Princesse : Les dames et demoiselles pour être baisées devant leurs noces, il n'est pas le coutume en France.

Cette dernière phrase de la Princesse est littéralement traduite de l'anglais : « For ladies and young girls to be kissed before their marriage is not customary in France ». La scène entière révèle que Shakespeare savait assez de français pour le comprendre un peu, mais insuffisamment pour faire croire — ainsi que de récents écrivains ont voulu le démontrer, — à une longue résidence de leur auteur en France et en particulier à la cour de Navarre[1]. Malgré tout, Shakespeare était néanmoins capable

1. On sait que M. Lefranc tire cette conclusion de son étude. Il considère que

de saisir des nuances dans le « mal parler », car nous relevons dans cette même pièce de Henri V un passage où le français est intentionnellement plus médiocre que celui que nous venons de citer : La scène en question commence par un malentendu : un prisonnier français prend le misérable *Pistol* pour un grand chevalier et lui demande quartier, Pistol croit que la phrase du prisonnier : « *ayez pitié de moi* », est une offre de rançon, et réclame « quarante moys ». Un petit gamin qui suit les camps se présente comme interprète ; Pistol explique en anglais qu'il va tuer son captif s'il ne fournit pas la forte somme. Nous constatons dans la bouche de Pistol quelques mots français prononcés à l'anglaise comme pour faire rire l'auditoire, dans celle de l'interprète un français un peu meilleur, et dans celle du prisonnier la langue française passablement exprimée :

Interprète : Il me commande de vous dire que vous vous faites prêt, car ce soldat ici est disposé tout à cette heure de couper votre gorge.

Pistol : Owy ! cuppe le gorge par ma foi pésant ! unless thou give me crowns, brave crowns ! Or mangled, thou shall be by this my sword !

Prisonnier : O je vous supplie pour l'amour de Dieu me pardonner ! Je suis gentilhomme de bonne maison : gardez ma vie et je vous donnerai deux cents écus !

Pistol : Tell his my fury shall abate, and I the crowns will have !

Prisonnier : Petit Monsieur que dit-il ?

Interprète : Encore qu'il est contre son jurement de pardonner aucun prisonnier, néanmoins, pour les écus que vous l'avez promis, il est content de vous donner la liberté, le franchissement !

Prisonnier : Sur mes genoux je vous donne mille remerciements et je m'estime heureux que je suis tombé entre les mains d'un chevalier — je pense — le plus brave, distingué et très vaillant seigneur de l'Angleterre.

l'auteur de *Henri V* connaissait « remarquablement » le français. Il invoque en faveur de son hypothèse le témoignage d'une « belle-fille » pour prouver que le comte de Derby aussi parlait « remarquablement bien », quand il voulait s'exprimer dans cette langue ; donc, Derby, conclut M. Lefranc, fut le véritable auteur de *Henri V*.

Mais, tout compte fait, le français de Shakespeare, ainsi que nous pouvons nous en assurer par les exemples précédents, ne dénote pas une connaissance approfondie et directe de la langue.

Est-ce là une raison suffisante pour affirmer que Shakespeare tenait le peu qu'il en savait de Florio ? Non sans doute, la seule conclusion à tirer de notre premier argument est que Shakespeare ne le tenait pas d'un Français. Mais poussons notre analyse plus avant. L'anglais très particulier que parlent les personnages français des « Joyeuses commères » nous donne des éclaircissements plus précis sur le sujet qui nous intéresse. Car le jargon du Dr Caius semble montrer que l'auteur travaillait le curieux idiome que l'on nomme aujourd'hui « l'anglais tel qu'on le parle ». Ecoutons le médecin des « Joyeuses commères » :

Dr Caius : Vat is you sing ! I do not like dese toys ; Pray you go and vetch me in my closet un boitier-verd ; a box, a green a box ; de intend vat I speak... (Il chante) Fé fé fé fé ! ma foi il fait fort chaud. Je m'en vais à la cour — la grande affaire.

Mrs Quickly : Is it this, Sir ?

Caius : Oui ; mettez-le au mon pocket ; dépêche... By my trot I tarry too long ; Odd me Qu'ai-je oublié ? dere is some simples in my closet, dat I vill not, fort de varld I shall leave behind... O diable ! diable ! vat is in my closet Villainy ! larron... Rughy Baillez me my rapier !

Ce passage contient une preuve que Shakespeare connaissait assez bien le français, puisque, pour rendre une pensée française en anglais, il traduit directement en rappelant le mot français ; par exemple : il dit « Do you *intend* vat I speak » au lieu de « Do you hear what I Say » ? il a évidemment à la mémoire la phrase française : « Entendez-vous ce que je dis » et il trouve tout naturel de rendre par *intend* le mot *entendre*. Mais la manière dont il fait prononcer certains mots par le Dr Caïus est frappante. Ainsi ce personnage dit « warld » pour « world », « vat », pour « wgat ». Or un Français s'essayant dans la langue française ne dira pas « Varld », mais « warld », il ne dira pas « vat », mais « wat », sans prononcer l'h. D'autre part il y a

une particularité dans la prononciation de *Caius* qui ne ressemble pas non plus à un défaut de diction d'un Français : c'est la voyelle ajoutée aux mots entre deux consonnes, « a green-a box ». Cette façon de prononcer en anglais est typique des *Italiens* ; ceux-ci ont beaucoup de peine à prononcer les mots hachés de consonnes et, pour rendre les phrases anglaises plus faciles, ils ont coutume d'ajouter un *a* quand le son est dur.

« Like-a de man, tell-a me, green-a box », etc...

Le rôle de Caius est rempli de ces assonances :

« I pray you *let-a* me speak a word vit your ear : verefore vill you not *meet-a* me ?... de maid is love-a me, my nursh-a Quickly tell-a me so mush. » If dere be one or two-a I shall *make-a* de turd... Vere fore shall I be content-a ? »

Notre opinion personnelle — les faits semblent assez bien la corroborer — est que Shakespeare avait étudié la langue française avec Florio pour guide. Il est vraisemblable qu'il fabriqua le jargon des « Joyeuses commères » d'après sa propre connaissance du français, qu'il traduit littéralement, et auquel il ajoute l'accent italien dont Florio ne put sans doute jamais se défaire. Nous rappelons qu'il fut emmené en Italie dès son tout jeune âge.

*
* *

Etudions maintenant très brièvement, et toujours d'après ses écrits, les connaissances de Shakespeare en italien.

De nombreuses allusions semées dans toute l'œuvre shakespearienne nous montrent le poète au courant des œuvres de Pétrarque, de Dante et de Machiavel.

Dans Roméo et Juliette nous avons un rappel des amours de Pétrarque et de Laure, quand Mercutio se moque du jeune romanesque :

« Now is he for the numbers that Petrarch flowed in ; Laura, to his lady was but a kitchen-wench ; marry ! she had a better love to be-rime her. »

Ne peut-on rapprocher aussi un certain passsage du « purgatorio » de Dante et les excuses des débordements du jeune Prince Hal dans Henri IV :

« Most subject is the fattest soil to weeds :
And he the noble image of my youth
Is overspread with them. »

Acte V, sc. 4.

« Ma tante più maligno e più silvestre
Si fa il terren col mal seme e non colte
Quant'egli ha più del buon vigor terrestre. »

Purgatorio, Canto XXX, vers 118.

La première allusion directe à l'Inferno de Dante se trouve dans le songe de Clarence (Richard III), pièce représentée avant 1598. On se souvient que le Duc raconte au geôlier le cauchemar prophétique de sa mort violente :

« Oh then began the tempest in my soul !
I passed methought, the melancholy flood
With the grim ferryman *that poets write of*
Into the kingdom of perpetual night. »

Richard III, Ligne 54, sc. 4, acte I[1].

Cette allusion ne peut avoir seulement trait à l'Enéide de Virgile comme certains critiques le prétendent, puisque Clarence parle *des poètes* qui ont décrit les Enfers, et non d'un seul. Mais si l'allusion ici ne vise pas nécessairement l'Inferno de Dante, la pièce *Measure for Measure* nous donne une sérieuse indication qui nous porte à croire que le poète anglais avait bien dans sa pensée le cinquième chant de l'Enfer. Il décrit la crainte du jeune Claudio, un des pécheurs de l'amour, devant la punition de ses semblables. Il rappelle le cercle des vents

1. Su la trista riviera d'Acheronte
Ed ecco verso noi venir per nave
Un vecchio bianco per antico pele
Gridando, Guai a voi anime prave :
Non isperate mai veder lo cielo
I vegno per menarvi all altra riva
Nelle tenebre eterne in *caldo e gielo*.

éternels, si puissamment dépeint par le grand Florentin, lesquels charrient dans leur courant les âmes de Marc Antoine et Cléopâtre, de Paolo et Francesca da Rimini.

Io venni in luogo d'ogni luce muto
Che mugghia come fa mar per tempesta
Se da contrari venti e combatuto
La bufera infernal che mai non resta
Mena gli spiriti con la sua rapina,
Voltando e percotendo li molesta.

(Inferno, Canto V.)

et le condamné de Shakespeare s'exclame :

« Mourir, aller on ne sait où, devenir soi-même de la fange dans la terre froide, tandis que l'esprit enténébré se baigne dans des feux éternels, ou se trouve fixé à jamais dans la glace des régions sans soleil où est *emprisonné au sein des vents invisibles qui tournoient avec une violence inouïe autour de la sphère.* »

Measure for Measure, Act. III, Sc. 1.

Trois des pièces de Shakespeare parlent de Machiavel. Dans les *Joyeuses Commères,* fier de sa diplomatie et de son astuce, le patron de la *Jarretière* s'écrie : « Am I politic, am I subtle, *am I a Macchiavel?* »

Dans la première partie d'Henri VI le Duc d'York s'exclame: « Alençon that notorious Macchiavel », et, plus tard dans la suite du même drame Gloucester déclare :

I can add colours to the chameleon,
Change shapes with Proteus for advantages
And set the *murderous Macchiavel to school.*

Une autre mention intéressante de l'auteur du *Prince* et que nous signalons, croyons-nous, pour la première fois, se trouve dans « The London Prodigall », une des comédies moins renommées de Shakespeare, souvent classée parmi les apocryphes, mais que, fussions-nous seul de cette opinion, nous croyons due à la plume du grand poète. C'est une pièce pleine d'entrain dont les qualités ne sont mises en relief que sur la scène. Elle fut jouée

avec beaucoup de succès par la compagnie de Shakespeare et parut sous son nom onze années avant sa mort, après l'inscription régulière chez les « stationers ». Son authenticité est donc autrement établie que celle de *Locrine* et autres pièces signées W. S. et qui n'ont pas été jouées au « Globe playhouse[1] ».

« Je viens de relire Nick Macchiavel », s'écrie le jeune Mathew Flowerdale. « Je le trouve bon à connaître, sinon à être suivi ; j'ai fait sur lui quelques annotations. »

Ces allusions à elles seules ne prouveraient rien. Mais lorsque nous examinons ce que nous trouvons de langue italienne dans Shakespeare, nous constatons que si notre dramaturge semblait avoir une certaine culture italienne, il possédait fort peu la langue. L'italien de Shakespeare se réduit à peu de choses : dans une de ses premières pièces, le poète se sert couramment de phrases italiennes, mais ces phrases ou lambeaux de phrases se retrouvent à chaque instant dans les Manuels de Florio[2].

« *Con tutto il cuore ben trovato* », « *Alla nostra casa ben venuto* », « *Molto honorato signor mio Petrucchio* », « *Mi perdonate* », sont des expressions que l'on peut relever dans la bouche des personnages de la *Mégère Apprivoisée*. « *Fortuna della guerra* » et « *Venitia chi non ti vedi non ti pretia* » se trouvent dans les « *Peines d'amour perdues* ». — D'autre part, entre le Marchand de Venise et la Tempête, Shakespeare a fait des progrès. Dans la première pièce il fait tomber l'accent sur la seconde syllabe de *Stephano*.

1. La première édition de cette pièce a pour titre :

THE LONDON PRODIGALL | As it was plaid by the King's Maiesties Servants | by William Shakespeare (devise) London | Printed by | T. C. for Nathaniel Butter and are to bee solde neere St Austin'z gate at the signe of the pide bul. 1605.

Le Prodigue de Londres nous fournit une remarque précieuse, il contient une allusion directe à Florio lui-même, au texte italien des proverbes et à leur traduction en anglais :

« Vous connaissez ce que dit NOTRE ITALIEN sur ce sujet dans l'un de SES PROVERBES ? Questo questo..... le texte original m'échappe mais dans ma traduction il est ainsi noté : « When you have a friend keep him, an enemy trip him ».

2. Il n'est d'ailleurs pas impossible que Shakespeare ait ouvert les premiers Manuels de Florio à Stratford, puisqu'une famille (de Clopton) connue par celle du poète possédait ces œuvres et acquît le dictionnaire l'année même de sa publication (Catalogue Birthplace Museum).

Stephano is my name and I bring word
My mistress will before the break of day
Be here at Belmont : she doth stray about
By holy crosses where she kneels and prays.

Tandis que dans la seconde, nous constatons qu'il avait appris à bien prononcer ce même nom d'après la manière italienne: *Sté*phano.

Ce petit fait semble montrer que les connaissances italiennes de Shakespeare n'étaient pas purement livresques.

Mais ce qui est le plus frappant dans l'œuvre de Shakespeare, c'est que le dramaturge ait réussi à nous donner une impression véritable d'italianisme, de culture italienne, alors qu'au fond on trouve chez lui très peu de connaissances réelles. Shakespeare, tout en possédant la langue à un très faible degré, parvient à créer chez le spectateur et le lecteur une illusion très vive de couleur locale; on sent que l'auteur éprouvait une grande sympathie pour cette civilisation dont il ignorait presque le parler. Ces allusions que nous avons notées, ces bribes d'italien de seconde main, trahissent à notre sens un homme dont l'imagination débordante travaillait et reconstituait en écoutant la conversation d'un italianisant enthousiaste. Et il ne nous paraît pas très osé de conclure que cet italianisant devait être Florio.

*
* *

Enfin, si nous examinons non plus le français ou l'italien de Shakespeare, mais certains côtés de son vocabulaire anglais, nous relevons chez lui des mots de formations françaises et italiennes que lui seul employait de son temps. Nous donnerons comme exemples : AIDANT, FESTINATELY, CADENT, PEREGRINATE, RONDURE, SOILURE, BEZONIAN, SEMBLATIVE OPERANT, FATTIGATE ENDAMMAGEMENT, PAILLIAMENT[1]. Deux des mots cités semblent

[1]. Aidant : « Be aidant and remediate ». King Lear, Act. IV, sc. 4.
Festinately : « Bring him festinately hither ». Loves Labours Lost, Act. III, sc. 1.
Cadent : « With cadent tears fret channels in his cheeks ». King Lear, I-4.
Peregrinate : He is too peregrinate as I may cal it. Loves Labours Lost, V-1.

être tirés du dictionnaire de Florio. *Palliament* qui signifie draperie vient de pallia: manteau. *Bezonian* que Murray déclare provenir du mot italien *Bisognosi,* est dans le dictionnaire de Florio: « new levied soldiers such as come needy to the wars ». C'est bien la définition du mot de *Pistol.* On pourrait aussi bien donner le mot français *besoigneux* comme origine étymologique de Bezonian.

D'autre part, nous avons dans les premières pièces de Shakespeare maintes indications prouvant que l'auteur s'intéressait à la définition des mots. Dans la *Nuit des Rois*, le bouffon, déclarant qu'une personne n'est pas dans son vrai milieu, ajoute: « J'aurais dit *élément* mais on a trop abusé de ce mot-là. »

(« I will construe to them whence vou come, who you are and that you are out of my welkin ; I might say « element » but the word is overworn. »)

Dans Henry IV, Bardolph. louant le célibat, déclare aussi: « Un soldat est mieux accommodé s'il n'a pas de femme. »

(« A soldier is better accomodated than with a wife. »)

et le magistrat réplique :

« Cette phrase est bien dite, excellent mot, *accommodé* ! cela doit venir d'*accomodo*. »

(« It is well said, i faith, « better accomodated » it is good, yea indeed, is it, Accomodated, it comes of « accomodo » very good, a good phrase. »)

2 part Henry IV act. III sc. 4.

Dans un autre passage de cette pièce, on lit que le mot *Occupy* est discrédité de nos jours mais qu'il a été jadis un fort bon mot, et quant au titre de *Capitaine* on n'ose plus le porter.

Rondure : That heaven's air in this huge rondure hems. Sonnet 21.
Soilure : « Not making any scruple of her soilure. Troilus & Cressida, IV-1.
Bezonian : Great men oft die by vile bezonians. Henry VI-2.
Operant : « Most operant poison » Timon of Athens IV-3,.
Fatigate : « What in flesh was fatigate » Coriolanus, II-2.
Endamagement : These flags of France... have hither marched to your endamagement — King John, II-1.
Palliament : This palliament of white and spotless hue. Titus Andronicus, I-1.

(« He a captain ! God's light, these vilains will make the word *captain* as odious as the word *occupy* which was an excellent word before it was ill sorted[1]. »)

Pendant son séjour à Londres Shakespeare semble donc avoir conçu un grand intérêt pour la philologie ; d'où l'on pourrait déduire que cet intérêt, ce goût de linguistique, il l'acquit auprès du grammairien John Florio.

*
* *

En résumé, les faits que nous venons de noter, inexplicables par ailleurs, s'expliquent aisément si nous admettons qu'ils ont pour cause l'influence de John Florio sur Shakespeare. Voilà donc notre hypothèse doublement appuyée déjà.

1. Cette affirmation parait être une allusion à un chapitre des Premiers Fruits où l'auteur cite une boutade d'Antonio Guevara. « Les capitaines de nos jours pratiquent de grandes forfanteries : ils n'épargnent ni bêtes, ni femmes, ni vin. Ils dépouillent les églises, fomentent les séditions, oppriment les pauvres. Après avoir bu et mangé, ils refusent tout paiement. Mais quand ils ont de l'argent ils le jouent, quand ils n'en ont point ils le volent... le titre de Capitaine équivaut maintenant à celui de bourreau. »

CHAPITRE III

LES CONCORDANCES

Nous avons relevé dans les chapitres précédents quelques emprunts de Shakespeare aux dictionnaires de Florio. Nous avons également noté des similitudes curieuses entre certains proverbes de Florio et des proverbes que Shakespeare met dans la bouche de ses personnages. Les concordances que l'on peut noter ne se bornent pas là.

Depuis longtemps une autre analogie frappante a été constatée entre l'œuvre du poète et celle du grammairien. Elle provient de la première comédie de Shakespeare, et paraît indiscutable, comme cet autre fait significatif sur lequel nous avons attiré l'attention du lecteur, c'est-à-dire la protection que le comte de Southampton avait étendue, entre les années 1593 et 1598, sur ces deux auteurs, protection dont ils ont laissé tous deux des preuves certaines.

A la suite de la controverse Farmer-Malone qui date de 1767 il fut admis qu'un passage de « Loves Labours Lost » avait été suggéré au poète anglais par le grammairien italien. Du reste il suffit de lire les deux textes pour se rendre compte de leur similitude.

« Old Mantuan, I may speak of thee as the traveller doth of Venice : Venetia Venetia, chi non ti vede non ti pretia. Old Mantuan old Mantuan who understands thee not lives thee not. »

(Sh. L. L. L. A. IV, Sc. 2.)

« Who sees not Venice cannot esteeme it but he that seesit pays

well fort it. (Venetia, chinon ti vede non ti pretia, ma chi te vede bengli cofta.)

(Florio, 2nd Fruites.)

Mais toutes les discussions que cette comparaison a fait naître et qui sont rapportées dans l'édition Variorum du regretté Pr Furness, ainsi que dans la compilation consciencieuse et récente des travaux de la « New Shakespeare Society » que l'on nomme Allusion Book (1909), ont eu pour résultat de faire affirmer par la critique que la comédie de Shakespeare dont il est question devait être de composition postérieure à la date de la publication du second recueil de Florio (1591). Cette déduction ne s'imposait nullement puisque, — et nous l'avons déjà fait remarquer ailleurs — dans les Premiers Fruits de Florio (1578) on relève déjà le passage suivant qui se rapproche plus encore de la citation de Shakespeare que ne le fait l'extrait des *Seconds Fruits* remarqué par Malone.

Nous lisons en effet ce proverbe italien avec cette version anglaise : « Venetia Chi non ti vede, no ti pretia, ma chi ti vede bengli costa. Venise woo seeth thee not, praiseth thee not, but he who seeth thee it costeth hym wel. »

Notons la double répétition du mot *not* et l'emploi de la 3e personne de l'ancien singulier et nous constaterons que Shakespeare avait plutôt suivi la phrase des *Premiers Fruits* que celle des seconds.

Nous avons remarqué, au cours de l'examen des Premiers Fruits, quel mépris a Florio pour l'Anglais en voyage ; la Portia de Shakespeare semble partager l'opinion du grammairien, elle trace en effet presque sous les mêmes traits le portrait ironique de son jeune prétendant venu de l'Angleterre : interdit et gauche il se trouve muet dans un salon vénitien où tout le monde parle au moins trois langues.

« I say nothing to him, for he understands not me nor I him : he hath neither Latin French nor Italian... I have a poor pennyworth in the English. He is a proper man's picture but who can converse with a dumb-show ? How oddly he is suited ! I think he

bought his doublet in Italy, his round-hose in France, his bonnet in Germany, and his behaviour everwhere. »

Merchant of Venice, Acte I, sc. 2.

Nous extrayons ici des First Fruites (1578), bien antérieurs à toute composition Shakespearienne, certains proverbes que nous pensons avoir été les premiers à relever avec leurs concordances, dans les œuvres de Shakespeare où nous les trouverons paraphrasés quand le poète ne se contente pas de les reproduire mot à mot. Peut-être ces proverbes paraîtront-ils au lecteur d'aujourd'hui vieux comme le monde, mais n'oublions pas que Florio affirme, à plusieurs reprises, être le premier à les *vulgariser* en Angleterre, comme il a été le premier aussi à les avoir fait imprimer.

Florio : Fast bind fast find, folio 31.

Shakespeare : « Fast bind fast find », a proverb never stale in thrifty mind.

Merchant of Venice, Acte II, sc. 5.

Florio : All that glistreth is not gold, folio 32.

Shakespeare : All that glitters is not gold, golden tombs do dust enfold.

Merchant of Venice, Acte II, sc. 5.

Florio : More water flows by the mill than the miller knows, folio 34.

Shakespeare : More water glideth by the mill than wots the miller of.

Titus Andronicus, Acte II, sc. 1.

Florio : When the cat is abroade the mise play, folio 33.

Shakespeare : Playing the mouse in absence of the cat.

Henry IV, Acte I, sc. 2.

Florio : He that maketh not marreth not, folio 27.

Shakespeare : What make you ? nothing ? what mar you then ?

As You Like It., Acte I, sc. 1.

Florio : An III weed Groweth apace, folio 31.

Shakespeare : Small herbs have grace, great weeds do grow apace.

Richard III, Acte III, sc. 3.

Florio : Make of necessity virtue. Folio 13.

Shakespeare : make a virtue of necessity.

Two Gentlemen. Acte IV, sc. 2.

Florio : Give losers leave to speak. Folio 33.

Shakespeare : But I can give the loser leave to chide, and well such losers may have leave to speak.

Henri VI. Acte III, sc. 1

Florio : It is Labour lost to speak of love. Folio 71.

Shakespeare : « Loves Labours Lost. »

(*Titre de sa première comédie.*)

Florio : Necessity hath no law, folio 31.

Shakespeare : Nature must obey necessity.

Julius Caesar. Acte III, sc. 3.

Florio : A gallant death doth honour a whole life. Folio 34.

Shakespeare : Nothing in life became him like the leaving of it.

Florio : The and maketh all men equal.

Shakespeare : One touch of nature makes the whole world kin.

Troilus & Cressida. Acte III, sc. 3.

Florio : That is quickly done that is done well.

Shakespeare : If t'were done when tis done t'were well t'were done quickly.

Macbeth. Acte I, sc. 7.

Florio : Venitia, chi non ti vede non ti pretia ma chi ti vede bene si costa.

Venice, he who seeth thee not praiseth thee not, but he who seeth thee it costs him dear !

Firts fruits, folio 34.

Shakespeare : I may say of thee as the traveller dit of Venice. « Venetia Venetia, chi non ti vede non ti pretia. Old Mantuan, who understandeth thee not, loves thee not. »

Loves Labours Lost, Acte IV, sc. 2.

Nous avons toujours été frappé en lisant un certain passage du Roi Jean, où le bâtard anobli décrit le voyageur raffiné, car il nous semblait que Shakespeare faisait allusion à un livre de l'époque.

Aujourd'hui, nous avons étudié les productions de Florio, nous nous sommes familiarisés avec son style, et il nous semble

retrouver dans la citation du *Roi Jean* une description des *Premiers Fruits*, description faite avec les mots chers au grammairien, ses tournures de phrases, sa conception de la politesse, il ne manque même pas le cure-dent que Florio considère comme le symbole du raffinement.

« Maintenant viendra le voyageur, son cure-dent à la main, prendre place à la table de ma seigneurie. Quand ma grandeur à moi sera rassasiée elle sucera ses dents et je me mettrai à interroger l'élu d'entre les élus : « Mon cher Monsieur, lui dirai-je en m'accoudant dans une attitude aisée, je vous en prie... » et c'est ainsi que j'entrerai en matière.

Quant à la réponse, elle viendra immanquablement comme les réponses d'un catéchisme : « *Oh Monsieur, à vos ordres, tout à votre disposition,* entièrement à votre service, cher Monsieur » ; à cela je répondrai : « Mon doux Monsieur, c'est moi qui suis à vos ordres » et ainsi se poursuivra le *dialogue policé,* les interlocuteurs s'interrompant sans s'écouter sauf quand il est question des Alpes, des Appennins, des Pyrénées et du Pô[1]. »

Du reste, les Seconds Fruits de Florio offrent bien d'autres parallèles avec les pièces de Shakespeare : telle cette curieuse analogie entre une conversation des Seconds Fruits et un dialogue auquel prennent part la comtesse de Roussillon et son bouffon dans « Tout est bien qui finit bien » :

« Qu'est-il devenu ce vieux voisin ? ce vieillard radoteur qui est enfant pour la deuxième fois ? — Il vient d'épouser une fille de quinze ans, le vieux chat aime toujours la jeune souris ! Elle envoie maintenant son mari en Cornouailles sans bateau et même plus loin, car ce faisant il peut espérer sa part dans le ciel. »

1. Now your traveller, he and his toothpick at my worship's mess :
And when my knightly stomach is sufficed, why them I suck my teeth and catechize. My picked man of Countries : « My dear Sir » thus leaning on the table, I begin, « I shall beseech you — » — that is question now ;
And then comes answer like an absey-book : « O Sir, says answer » -at your best command, at your employment : at your service Sir « No Sir », says question, « I sweet Sir at yours ».
And so, ere answer kows what question would, *saving in dialogue of compliment and talking of the Alpe and Appenines the Pyrenean and the river PO.*
I draws toward supper in conclusion so.

King John, Act. I, sc. 1.

— Comment donc ! d'après quel raisonnement jugez-vous cela ?

— Un mari dans son cas mérite le paradis, car de deux choses l'une, ou il le sait ou bien il ne le sait pas ; or, s'il le sait, il est patient, donc martyr ; s'il ignore ce que tout le monde sait il est innocent ! alors les martyrs et les innocents méritent le paradis, un mari comme lui y entre tout droit. « Il me semble alors qu'il ne faut point blâmer une femme qui recherche ainsi le salut de son mari. Elle est au contraire estimable, étant la cause d'un noble et vertueux effet. »

(*Florio, Second Fruits.*)

« Pourquoi veux-tu te marier ?

— Parce que je n'aurai pas la bénédiction du ciel avant d'avoir des héritiers, car il paraît que les enfants sont des bénédictions. Puis mon pauvre corps ressent le besoin du mariage et l'on sait qu'il faut bien marcher quand le diable vous pousse. »

— Ce sont toutes vos raisons ?

— Oh non, j'ai aussi des raisons fort saintes et pieuses !

— Une mondaine peut-elle les connaître ?

— J'ai été, Madame, une créature bien faible et bien coupable, je me marie afin de m'en repentir.

— En effet, tu te repentiras de ton mariage plutôt que de tes fautes !

— Oui, mais je n'ai pas d'amis et je voudrais me faire des amis de ceux de ma femme.

— Malheureux ces amis-là sont vos ennemis !

— Vous n'êtes pas très ferrée en matière d'amitié ! Celui qui fait ma besogne aux champs épargne mon attelage. Celui qui réconforte ma femme chérit ma propre chair, et celui qui aime ma propre chair m'aime aussi, *ergo* celui qui embrasse ma femme est mon ami ! »

Tout est bien qui finit bien, Acte I, sc. 3.

La sortie contre les femmes qui se trouve dans la bouche d'Iago et qui frappe par son cynisme brutal ne semble point avoir été une idée originale de l'auteur d'*Othello*. Nous retrouvons dans les *Seconds Fruits* le cliché d'où elle est tirée.

(Florio)

Les femmes sont le purgatoire des bourses,
Le paradis des corps, et l'enfer des âmes
A l'église des saintes, dehors des anges,

Chez elles des diables ; aux fenêtres des sirènes
A la porte des pies ; et dans le jardin des chèvres [1].

(Shakespeare)
Vous êtes des tableaux peints, au dehors ;
Des cloches dans vos parloirs ;
Des panthères dans vos cuisines ; des saintes dans vos injures ;
Des diables quand on vous offense ; des musardes en ménage ;
Des ménagères seulement dans vos lits [2].

Nous remarquons dans ces deux passages une même tournure de phrases, presque un même choix de mots chez le poète et chez le grammairien. Mais Shakespeare paraît avoir saisi la partie frappante du dicton italien traduit par Florio et avoir rejeté ce qui serait sans portée devant son auditoire anglais c'est-à-dire l'allusion aux chèvres dans les jardins.

Quand ils parlent le langage du sport, du jeu, de la fauconnerie ou de l'escrime, les deux auteurs se servent des mêmes phrases.

Nous avons dans Florio une description d'un maître d'armes italien — « fait comme Mars lui-même » — ce qui nous fait penser au feu roi de Danemark qui avait, selon Hamlet, « le front de Mars lui-même ».

Dans « Roméo et Juliette », Mercutio qui n'aime pas le duel se récrie contre la nouvelle mode :

« *Alla stocada* emporte tout ! La peste de ces « pardonnez-moi » qui se battent d'après une partition musicale ! qui gardent le temps, la distance et le rythme, qui arrêtent pour une mesure, puis un, deux et trois au cœur ! Gentilhomme de la première et de deuxième maison... ah l'*immortel passado*, le *punto reverso*, le *hai* [3]. »

1. Women are the purgatory of men's purses ;
The paradise of men's bodies ; the hell of men's souls
Wome are in churches saints ; abroad angels ; at home devils ;
At windows serens ; at doors pyes ; and in gardens goats.
Florio, Second Fruits.

2. You are pictures out of doors
Bells in your parlours ; wildcats in your kitchens
Saints in your injuries ; devils being offended ;
Players in your housewifery, and housewives in your beds.
Othello, Acte II, sc. IV, v. 109.

3. He is the courageous captain of compliments, he fights as you prick song,

Et Florio dépeint ainsi son maître d'escrime :

« Il touchera n'importe qui avec son coup direct ou renversé, une stoccada, un imbrocada, soit du point, soit du tranchant, soit du plat du fer, un homme qui fait tout par ligne et par mesure. Il marche selon le contrepoint, il pare selon les phases de la lune, et il crache même selon la vraie doctrine[1]. »

Le doyen Briggs, de l'Université de Harvard, faisant en Sorbonne un cours de versification anglaise, signalait la seule stance spondaïque de la poésie anglaise. Elle se trouve dans *Vénus et Adonis* de Shakespeare (stance 50).

Or, dans l'œuvre de Giovanni Florio, versificateur anglais à ses heures, nous trouvons aussi un exemple de sonnet spondaïque où l'analogie de rythme avec le vers de « Vénus et Adonis » est si marquée que nous pensons être en présence de deux passages suggérés l'un par l'autre.

Dans ce rythme, Shakespeare décrit les beautés du parfait cheval ; Florio, celles de la femme.

In choyſe of faire are thirty thinges required
For which (they say) faire Hellen was admired
Three white three blacke, three red, three short three tall
Three thicke, three thin, three streighte three wide three smalle.
White teeth, white hands, and neck as Yuorie white.
Black eyes, black brows, black heares that hide delight :
Red lippes, red cheekes, and top of nipples red,
Long leggs, long fingres, long locks of her head.
Short feete, short eares and teeth in measure short,
Broade front, broade brest, broad hipps in feemly fort.

keeps time distance and proportion, rests me his minim rests, one ! two ! and a third in your bosom, the very butcher of a silk button, a duelist a duelist ! a gentleman of the first house and the second cause Ah the immortal passado, the punto-reverso..... a pox of such antick, lisping, affected fantasticoes ! these tuners of accents. « By Jesu a very good blade » « a very tall man » a very good whore »..... a villain that fights bu the book of arithmetic !

Romeo & Juliet, Act. III, sc. 1.

1. I haue heard him reported to be a notable tall man, Hee will hit any man bee it with a thruſt or ſtoccada, with an embrocada or a charging blowe, with a right or reverse blowe with the edge, with the back, or with the flat..... a man who must doe euerything by rule and measure, as walk by counterpoint, speak by the points of the moon and spit by doctrine.

Florio Second Fruits.

Straight leggs sthreight nose, and streight her pleasure place
Full thighs, full buttocks, full her bellies space.
Thin lippes, thin eylids, and heare thin and fyne.
Smale mouth, smale waiſt, smale pupils of her eyne.
Of these who wants, so much of fairest wants
And who hath all, her beautie perfect vaunts.

(Florio, Second Fruits.)

1591.

So did this horse excel a common one
In shape, in courage colour pace and bone.
Round hoofed, short jointed, fetlocks shag and long,
Broad breast, full eye, small head, and nostril wide,
High crest, short ears, straight leggs and passing strong
Thin mane thick tail, broad buttock, tender hide
Look what a horse should have he did not lack,
Save a proud rider on so proud a back.

(Shakespeare, Vénus & Adonis, line 292.)

Dans la préface des *Seconds Fruits* le linguiste exprime son mépris pour ceux qui n'ont appris l'italien que par l'intermédiaire des dialogues de Guazzo, et du « Cortegiano » de Baldassare Castiglione[1].

N'est-ce pas là peut-être l'explication de la boutade incomprise de sir Toby Belch dans la Nuit des Rois : *Ah Castiliano vulgo !* On en pourrait encore douter que cette allusion vise *Castiglione* si l'on ne remarquait pas que Florio comme Shakespeare orthographie mal *Castiglione* ; tous deux écrivent ce nom de la même manière : « Castilian[2] ».

Dans la même préface Florio fait allusion au dicton qui prétend qu'une jeune fille non mariée sera appelée à conduire les singes dans l'enfer. « Sa muse veut unir son nom au moyen d'une belle dédicace à celui d'un puissant seigneur, car elle ne veut point *conduire les singes dans l'enfer.* »

1. Il Libro del Cortegiano del Conte Baldessar Castiglione (autres éditions 1541, 1545, 1547. Nelle case d'Aldo Romano Venetia 1528).

2. « Who they thinke hath learnt a little Italian out of Castilian's Courtier or Guazzo his dialogues ».

Epistle Dedicatorie, Second. Fruits

Or la Béatrice de Shakespeare dans « Beaucoup de bruit pour rien », se déclarant pour le célibat, réclame gaiement de saint Pierre l'autorisation de ne *conduire ses singes* qu'à la porte de l'enfer où elle les laissera, rentrant seule au Paradis. Un autre proverbe que nous retrouvons mot pour mot dans Henri VI (acte III, sc. 1, 2e partie) est donné par Florio : *A stick is quickly found to beat a dog.*

Les constatations que nous venons de faire nous permettent de tirer déjà une conclusion : les analogies que l'on trouve entre certains passages de Shakespeare et les manuels et dictionnaires de Florio prouvent que Shakespeare avait au moins *lu* les œuvres du grammairien et s'en était inspiré.

*
* *

Mais ce n'est pas seulement dans les ouvrages personnels de Florio que nous découvrons des rapprochements à faire avec Shakespeare. La traduction des Essais de Montaigne nous en fournit également de curieux.

Feis, Upham, Robertson et plusieurs critiques français ont remarqué un passage de la Tempête où Shakespeare a fait presque une transcription du paragraphe sur l'Utopie d'après la traduction de l'Essai sur les Cannibales par Florio.

Nous mettons sous les yeux du lecteur les textes de Montaigne sur les *Cannibales*, la traduction de ce texte par Florio, et enfin un passage de la *Tempête* de Shakespeare (traduction Le Tourneur) inspiré de Montaigne soit directement, soit par l'intermédiaire de Florio.

« ... Ces nations surpassent non seulement toutes les peintures de quoy la poesie a embelly l'âge d'or mais encore la conception et le désir de la philosophie. C'est une Nation (dirai-je à Platon) en laquelle il n'y a aulcune espèce de traficque, nulle cognoissance de lettres, nulle science de nombres, nul nom de magistrat, n'y de supériorité politique, nul usage de service, de richesse ou de pauvreté, nuls constrats, nulles successions, nuls partages, nulles occupations qu'oisives, nul respect de parenté que commun, nuld vestements, nulle agriculture, nul métal, nul usage du vin ou du bled.

Les paroles mesme qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la détraction, le pardon inouyes. Combien trouveroit-il la république qu'il a imaginée, esloignée de cette perfection ! »

Montaigne, *Essai sur les Cannibales*, Livre I, chap. 31.

« For me seemeth that what in those nations wee see by experience doth not onlie exceed all the picture wherewith licentios poesie hath proudly embellisht. It is a nation would I answer Plato that hath no trafficke, no knowledge of letters, no intelligence of numbers, no name of magistrate, nor of politicke superioritie, no use of service, of riches or of povertie, no contrats, no successions, no partitions, no occupation hut idle ; no respect of kindrer but common, no apparell but naturall, no manuring of lands, no use of wine corne or mettle. The very words that import lying, falsehood, treason, dissimulation, covetousness, envie, detraction and pardon were never heard amongst them. How dissonant would hee finde his imaginarie commonwealth from this perfection. »

Id., Traduction de Florio.

Nous avons choisi volontairement le texte complet de Le Tourneur parce qu'une traduction ancienne nous met au-dessus du reproche d'avoir utilisé, pour accentuer les ressemblances, une version tendancieuse.

Gonzalo : Je voudrais gouverner ma république sur des principes tout opposés à ceux qu'on fuit partout. D'abord ie n'y admettrois aucune espèce de trafic ; le nom de magistrat, les procès, l'écriture n'y seraient point connus. Ni pauvreté, ni richesse, ni maîtres, ni serviteurs. Point de contrats, d'héritages, de limites, de partage des champs, ni vignobles, ni terres en friche. Rien de tout cela. Je n'y voudrais ni argent, ni huile, ni bled, ni vin. Nul travail : tous les hommes seraient oisifs et les femmes aussi, mais elles seraient vertueuses et chastes. Surtout point de souveraineté [1].

1. In the commonwealth I would by contraries execute all things for no kind of traffic would I admit, no name of magistrate ; letters should not be known ; riches poverty and use of service none contrat, succession, bourn, bound of land, titlth, vinyard, none. No use of metal, corn or wine or oil. No occupation all men idel all and women too but innocent and pure. No sovreignty...

« All things in common, nature should produce without sweat or endeavour : trason, felony, sword, pike, knife, gun or need of any engins would I not have ;

Sébastien : Et cependant il voudrait en être le Roi !

Antonio : Oui, la fin de sa république en défait le commencement !

Gonzalo : Tous les biens seraient en commun, tels que la nature les donnoit à l'homme, sans peine ni labeur. On n'y verrait ni trahison, ni félonie. J'en bannirois épées, piques, mousquets, et toute autre machine de guerre. Mais la terre d'elle-même, de sa libéralité pure, produiroit tout à foison, abondance de tout pour nourrir mon peuple innocent.

Sébastien : Sans doute le roi proscrirait le mariage parmi ses sujets ?

Antonio : Oui sans doute, tous fainéans ; un peuple de concubines et de lâches.

Gonzalo : Je voudrois régir mon état, Seigneur, dans une perfection, oh ! à éclipser l'âge d'or.

(La Tempête, version Le Tourneur, 1779.)

La découverte de cette analogie a naturellement amené certains critiques à pousser plus loin la recherche de parallèles, pour voir si l'on ne trouverait pas dans l'œuvre de Shakespeare d'autres traces d'une influence provenant de la lecture des Essais de Montaigne. Jacob Feis, le premier, porta son attention sur les deux premières éditions in-quarto de Hamlet. Il n'hésita pas à affirmer que le succès du livre de Florio — la traduction des Essais — avait inauguré en Angleterre une nouvelle école de philosophie « introspective », dont Hamlet serait devenu le type. Mais il n'a pas pensé pour cela que le poète anglais soit un admirateur de Montaigne, tout au contraire. Il pense que Shakespeare se sert des Essais pour pousser très haut un cri d'alarme et mettre ses concitoyens en garde contre une influence insidieuse et pernicieuse. Voici son argument.

Il prétend que la seconde édition d'*Hamlet* (publiée en 1604, l'année qui suivit l'apparition des *Essais* en anglais) différa

but nature should bring forth of its own kind all foison and abundance to feed my innocent people

« I would with such perfection govern, sir, to excel the gelden age ».

(Abrégé du même passage dans *Shakespeare*, act. II, sc. 1).

de l'édition précédente par nombre de pensées nouvelles dont on peut trouver l'origine chez Montaigne. Il en déduit que Shakespeare ne connut Montaigne qu'après cette traduction et qu'il s'empressa d'ajouter à son drame une série de citations et d'allusions pour montrer à ses contemporains « tout le danger et toute la perturbation qu'apportait cette nouvelle philosophie française ».

« We hope to show that Shakespeare wrote his *Hamlet* for the great object of warning his contemporaries against the disturbing inconsistencies of the philosophy ot Montaigne who preached the rights of nature whilst still clinging to the dogmatic tenets which cannot be reconciled with those rights. »

Jocob Feis. *Shakespeare & Montaigne,* p. 43.

Ceux qui sont au courant des questions de publications à cette époque chercheront une raison plausible de la différence qui existe dans les deux *in-quarto* de Hamlet. La première édition paraît être le produit de vols subreptices et incomplets d'un imprimeur faisant sténographier au théâtre une pièce en vogue, afin de la faire paraître avant le volume autorisé par le théâtre ; l'autre, la publication légitime, dûment inscrite au *Registre des Stationers,* d'une œuvre par laquelle les acteurs comptaient encore gagner de l'argent après qu'une pièce avait quitté l'affiche.

Le Pr Upham, esprit éclairé et très bien documenté, a ensuite étudié plus à fond l'influence de Montaigne en Angleterre. Mais, également convaincu que Shakespeare n'avait découvert Montaigne qu'après 1603, il ne cherche des analogies dans Shakespeare que dans l'œuvre supposée postérieure à cette date.

Il en trouve cinq dans *Measure for Measure,* sept dans *Hamlet,* deux dans *The Tempest* (y compris bien entendu, la description de l'Utopie), trois dans *King Lear* et *Julius Caesar*.

La composition de ces quatre premières pièces semble en effet postérieure à la traduction de Florio. Measure for Measure date de 1603, King Lear de 1606, The Tempest de 1610. Mais

Julius Caesar, d'après de récentes recherches, semble avoir été présenté *avant* 1601. Le Pr Gollancz trouve dans un livre imprimé à cette date une allusion évidente à la tragédie de Shakespeare et il ajoute :

« This external evidence is born out by general considerations of style and versification. The paucity of ligh endings and weak endings (ten of theformer and none of the latter) contrast with the large number found in the other Roman plays (71 and 28 respectively in *Antony* ; 60 and 44 in Coriolanus.) »

The *Temple Shakespeare Julius Caesar*, préface, VIII.

Nous avons, pour notre part, relevé dans la période de composition partant de 1603 bien d'autres analogies entre certains passages de Shakespeare et le texte de Montaigne. Nous nous bornerons ici à quelques citations fournies par le Pr Upham prises dans Shakespeare et dans Florio, puis nous remarquerons une curieuse concordance où le passage de Shakespeare se rapproche plus du texte français que de la version de Florio.

Voici déjà les analogies trouvées par l'auteur des *French Influences in English Literature*.

« — The end of our cariere is death, it is the necessarie object of our aime : if it affright us, how is it possible we should step one foot further without an ague ?

(*Florio's Montaigne*, p. 347, éd. 1632.)

... Our appetite doth contemne and pass over what he hath in his free choice and possession to run after and pursue what he hath not. »

Ibid., p. 347.

« Merely thou art death's fool :
For him thou labour'st in thy flight to shun,
And yet run'st toward him still...
Happy thou art not ;
For what thou hast not, still thou striv'st to get.
And what thou hast forget'st. »

Measure for Measure, Acte III, sc. 1, v. 11.

« Moreover no man dies before his houre. The time you leave behind is no more vours, than that which was before your birth

and which concerneth you no more... Some man hath lived long that hath had a short life. Follow it whilest you have time, it consists not in number of years but in your will that you have lived long enough. «

Florio's Montaigne, p. 39 (éd. 1632).

« We defy augury ; there is a special providence in the fall of a sparrow. If it be now 'tis no to come ; if it be not to come, it will be now ; if it be not now yet it will come : the readiness is all since no man has aught of what he leaves what is't to leave betimes ? »

Hamlet, Acte V, sc. 2, v. 230.

« My consultation doth somewhat roughly-hew the matter. The maine & chiefe points of the worke I am wont to resigne to heaven. Tis folly to thinke that human wisdome may act the full part of fortune. »

Florio's Montaigne, p. 525 (éd. 1632).

« Our indiscretion sometimes serves us well
When our deep plots do pall ; and that should learn us
There's a divinity that shapes our ends,
Rough-hew them how se will. »

Hamlet, Acte V, sc. 2, v. 6.

« For the daily plaints I hear men make... exclaiming that.
Man is the onlie forsaken and outcast creature, fast bound and swathed, naked on the hare earth ; having nothing to cover himselfe withal but the spoile of others ; whereas nature hath clad and mantled all other creaturessome with shels, some with huskes, with rinds, with haire, with wooll, with stings, with bristles, with hide, with moss, with feathers, with scales, with fleeces and with silke according as their quality might neede or their condition require... whereas man onlie, (oh silly wretched man) can neither goe, nor speake, nor shift, nor feed himselfe, Such complaints are false. »

Florio's Montaigne, p. 252.

Ne semble-t-il pas que Shakespeare ait eu présent à la pensée l'Apologie de Raymond Sebond, quand son pauvre roi déchu philosophie sur la bête humaine qui se présente à lui.

« Is man no more than this ? consider him well
Thou owest the worm no silk, the beast no hide,
The sheep no wool, the cat no perfume, thou art the thing itself :

Unaccomodated man is no more but such a poor bare forked animal as thou art.
Off! off! you lendings, come unbutten here.

King Lear, Acte III, sc. 4.

Mais étudions des analogies bien plus curieuses et presque plus frappantes. Elles indiquent que Shakespeare était parfaitement au courant du travail de Florio même avant sa publication.

« Our religion hath no surer foundation than the contempt of life... Since we are threatened by so many kinds of death there is no more inconvenience to fear them all than to endure one. What matter when it cometh since it is unavoidable ? »

Florio's Montaigne, p. 37.

« Cowards die many times before their deaths
The valiant never taste of death but once
Of all the wonders that I yet have heard
It seems to me most strange that men should fear ;
Seeing that death, a necessary end
Will come when it will come. »

Julius Caesar, Acte II, sc. 2, v. 31.

« Herein consists the true and Soveraigne liberty, that affords us the meanes wherewith to jeast and make a scorne of force and injustice and to deride imprisonment gyves and fetters... »
« In gyves and fetters I will hamper thee
Under a jayler that shall cruell be. »
« Yet when I will God me deliver shall. »

Florio's Montaigne, p. 36.

« Therein ye gods, you make the weak most strong,
Therein ye gods, you tyrants do defeat :
Nor stony tower, nor walls of beaten brass
Nor airless dungeon, nor strong links of iron,
Can be retentive to the strength of spirit ;
But life, being weary of these worldly bars
Never lacks power to dismiss itself...
That part of tyranny that I do bear
I can shake off at pleasure.

Julius Caesar, Acte I, sc. 2, v. 91.

Et Mr. Upham qui les a relevées, appuie déjà notre thèse par cette indication que le poète connaissait avant 1601 le travail qui occupait Florio depuis plusieurs années.

Revenons maintenant à la citation de Macbeth pour essayer de montrer à nos lecteurs que le passage cité était tiré du texte original de Montaigne.

« This castle hath a pleasant seat ; the air nimbly and sweetly recommands itself unto our gentle senses.

This guest of summer, the temple-haunting martlet, does approve.
By his loved mansionry that the heaven's breath
Smells wooingly here, no jutty frieze,
Buttress nor coign of vantage, but this bird
Hath made his pendant bed and procreant cradle :
Where they most breed and haunt, I have observed the air is [delicate. »

Macbeth, Acte I, sc. 7, ligne 3.

« Les arondelles que nous voyons au retour du printemps fureter touts les coins de nos maisons cherchent-elles sans jugement et choisissent-elles sans discrétion, de mille places celle qui leur est la plus commode à se loger? et en cette belle et admirable contexture de leurs bastiments, les oiseaux peuvent-ils se servir plutost d'une figure carrée que de la ronde, d'un angle obtus que de l'angle droit sans en savoir les conditions et les effects ?... Se couvrent-ils du vent pluvieux et plantent leur loge à l'orient sans cognoistre les conditions différentes de ces vents et considérer que l'un leur est plus salutaire que l'aultre ? »

Montaigne, Livre II, chap. 12.

Voici comment Florio rendait en anglais ce texte de Montaigne :

The swallowes, which at the approach of springtime we see to pry to search and ferret all the corners of our houses ; is it without judgment they seeke or without discretion they chuse from out of a thousand places, that which is the fittest for them to build their nests and lodging ? And in that prety cunning contexture and admirable framing of their houses would birds rather fit themselves with a round than a square figure with an obtuse than a right angle

except they knew both the commodities and effects of them... Would they shroud and shelter themselves from stormy weather and build their cabins towards the east, unlesse they knew the différent conditions of the winds and considered that some are more healthful and safe for them than some others ?

Chap. 12, p. 252, Florio, édition de 1632.

C'est la phrase :

« By *his loved mansionry* qui nous fait croire que Shakespeare avait dans l'oreille les mots de Montaigne « cette belle et admirable contexture de leurs bastiments » que ceux de Florio « that *prety cunning* contexture and admirable framing of their houses. »

Il nous semble que pour remplacer les adjectifs *prety cunning* s'il écrivait d'après Florio, le poète aurait dit *deft,* mot d'une syllabe tout à fait adapté à cette idée, et à notre avis le choix de *loved* pour rendre vivante l'image évoquée dénote qu'il suivait instinctivement les adjectifs de Montaigne *belle et admirable* car il fallait un mot court « belle et admirable donc *aimé* » ; voilà peut-être comment il faudrait suivre ici la méthode de travail adoptée par Shakespeare.

Mais nous possédons une évidence plus certaine tendant à prouver que, même au moment de la conception de cette comédie antérieure à 1597, et très probablement datant de 1595, Shakespeare citait ou plutôt commentait un passage de Montaigne.

« ... Ce que les philosophes estiment de la musique céleste que les corps de ces cercles, estant solides, polis, et venant à ce lescher et frotter l'un à l'autre en roulant, ne peuvent faillir de produire une merveilleuse harmonie, aux couppures et muances de laquelle se manient les contours et changements des carolles des astres, mais qu'universellement les ouies des créatures de ça bas endormies... ne le peuvent appercevoir, pour grand qu'il soit.

Montaigne, Liv. 1, chap. 22, p. 107, édition stéréotypée Firmin Didot.

Voici maintenant le commentaire de ce passage sur l'harmonie céleste tel que Shakespeare nous l'a donné dans le Marchand de Venise.

« Sit Jessica, look how the floor of heaven
Is thick inlaid with patines of bright gold
There's not the smallest orb which thou beholds't
But in his motion like an angel sings
Still quiring to the young-eyed cherubins :
Such harmony is in immortal souls ;
But whils't this muddy vesture of decay
Doth grossly close it in, we cannot hear it. »

Merchant of Venice, Acte V, sc. 1.

Même le mot très étrange dont se sert ici le poète « quiring » semble avoir été suggéré par celui employé par Montaigne *carolles* des astres.

Trouvons-nous encore ailleurs dans l'œuvre relativement jeune de Shakespeare une inspiration de Montaigne la réponse est affirmative. Dans *Romeo and Juliet*, dans *Richard II* mentionnés par Meres avant 1598 et dans *As You Like It.*, pièce également parue avant la traduction de Florio, nous sommes profondément frappés par l'analogie entre la pensée du poète et celle du philosophe.

Comment expliquer cette influence ? Nous croyons que Shakespeare lié avec l'élève de Florio devait lire lui-même un chapitre de Montaigne — qui se trouvait déjà entre les mains de son traducteur — ou s'en faire, peut-être, indiquer *viva voce* les idées maîtresses. Puis, son imagination étant impressionnée par cette lecture ou par ce récit il reproduisait, aidé de sa remarquable mémoire et de sa faculté d'assimilation, une pensée ou un sentiment de Montaigne dans le travail qui l'occupait à ce moment.

C'est ainsi, pensons-nous, que l'œuvre de Shakespeare, surtout quand le poète était sous l'influence directe de Southampton et de Florio, se trouve littéralement imprégnée des idées de Montaigne. Nous les voyons, ces idées, dans toute la « contexture » selon l'expression de Montaigne lui-même, plutôt qu'en comparant les écrits phrase par phrase. Cette influence ne peut être découverte que si on lit Montaigne, par exemple, en connaissant Shakespeare par cœur.

Lisons donc Montaigne ; prenons un passage de cette prose magnifique et voyons comment le génie du poète brodera sur cette trame.

« Ce soleil, cette lune, ces étoiles, cette disposition, c'est celle mesme que nos ayeuls ont louée et qui entretiendra vos arrières nepveux. Et, au pis aller, la disposition et variété de tous les actes de ma comédie se parfournit en un an. Si vous avez prins garde au bransle de mes quatre saisons elles embrassent l'enfance, l'adolescence, la virilité et la vieillesse du monde, il a iouyé son ieu ; il n'y soait aultre finesse que de recommencer ce sera toujours cela memme... Nature nous y force. « Sortez dict elle, de ce monde. « Faictes place aux aultres, comme d'aultres vous l'ont faicte. « L'Equelité est la première pièce de l'équité. Qui peut se plaindre « d'estre comprins ou touts sont comprins ? »

Livre I, chap. 20.

Ce paragraphe n'est-il pas le point de départ qui conduit Shakespeare à une de ses plus belles tirades? Celle de Jacques dans *Comme il vous plaira* où l'idée de la comédie humaine est suivie de près par le symbole des saisons ou époques de la vie. Ce que dit Shakespeare est loin d'être littéralement traduit. Les phases de l'existence sont, pour lui, au nombre de sept et non de quatre. Mais les descriptions, le mouvement et la pensée sont les mêmes ; et, pour Shakespeare comme pour Montaigne, la nature est toujours là qui nous force à l'entrée et à la sortie.

Dans cette même comédie, Orlando, en parlant des risques de la lutte qu'il entreprend, dit, comme Montaigne :

« Si on me tue, on tue quelqu'un qui le veut bien. Je ne fais pas injure au monde où je ne possède rien, je ne fais que remplir dans ce monde une place qui pourra être mieux occupée quand j'aurai fait place à autrui. »

Lisons maintenant un monologue écrit avant 1598 :

« La terre est la mère et le tombeau de la nature ; dans tout ce qui croît dans son sein fécond, rien de si vil qui n'offre quelque bien, rien de si parfait qui, détourné de son véritable usage, ne dégénère et ne se convertisse en mal. La vertu mal appliquée se

change en vice, le vice peut s'annoblir par un acte de vertu. Dans le jeune calice d'une fleur, le poison demeure et la médecine trouve sa puissance. Ainsi, dans le sein de l'homme campent deux ennemis en guerre perpétuelle. Grâce divine, volonté rebelle. Quand c'est le mal qui l'emporte, le cancer de la mort dévore toute la plante. »

Ainsi médite le frère Laurent dans *Roméo et Juliette*. Il a dû lire, dans le premier livre des Essais, le chapitre sur la modération et celui intitulé « Que le Goust des Biens et des Maux dépend en bonne partie de l'opinion que nous en faisons ». Et nous ne pouvons nous défendre de penser que Shakespeare a dû être profondément frappé par les beaux passages de Montaigne sur l'amitié. Ne peut-on pas comparer les sentiments du poète qui consacre à son ami et protecteur « mon esprit le meilleur de moi » avec ceux du grand Français, mélange de force et de douceur, qui dédiait les trésors de son esprit à Estienne de la Boétie « le meilleur de moi-même[1] ? »

M. Robertson, le plus récent critique qui traite des analogies entre la pensée de Shakespeare et de Montaigne, admet que le poète ait été influencé par le philosophe parce qu'il croit distinguer chez les deux auteurs le même « paganisme et un scepticisme avéré ».

Il nous semble difficile d'accepter ce jugement. Pour nous, Montaigne, sous la légèreté du style, cachait un sentiment profond et véritablement religieux. Ses goûts littéraires le portaient certainement vers les classiques, mais il nous paraît que son humanité indulgente avait d'autres directives que celles des auteurs grecs et latins. La lecture de son journal de voyage met en évidence plus que du respect pour l'église catholique. Quant à Shakespeare, il suffit de lire attentivement l'*ensemble* des sonnets, sans s'arrêter à la première vingtaine, pour voir qu'il s'en dégage trois pensées dominantes, lesquelles sont à la base de la religion chrétienne : le développement

1. « When thou reviewest this thou dost review
The very part was consecrate to thee
The earth can have but earth which is his due,
My spirit is thine the Better part of me »

Sonnet n° 74.

de l'âme par la souffrance, par l'abnégation et par la charité.

Il convient de rappeler ici non seulement le fait que Southampton était catholique mais aussi que, dans la première notice biographique (celle de William Fulman) où il est fait mention de Shakespeare, il est affirmé que le poète est « mort papiste ».

Sir Sidney Lee, et les autres commentateurs qui ont intérêt à nier la valeur de ce document, prétendent que les notes en question appartiennent « très probablement au dix-huitième siècle ».

Ces critiques oublient que toutes les annotations avaient été terminées et que les volumes de Fulman furent déposés au Corpus Christi College avant 1690 car nous lisons dans l'Athenae Oxonienses (vol. 2, page 823) publié à cette date :

« Quand William Fulman mourut, il laissa derrière lui d'immenses collections de notes et documents écrits de sa propre main. Il pria son ami, le Révérend Davies, de compléter les annotations. qu'il légua ensuite au Corpus Christi. J'ai fait maintes fois les démarches près des détenteurs qui m'ont toujours refusé l'accès de ces précieux travaux ; ils m'auraient servi dans la préparation de mes ouvrages bientôt sous presse. »

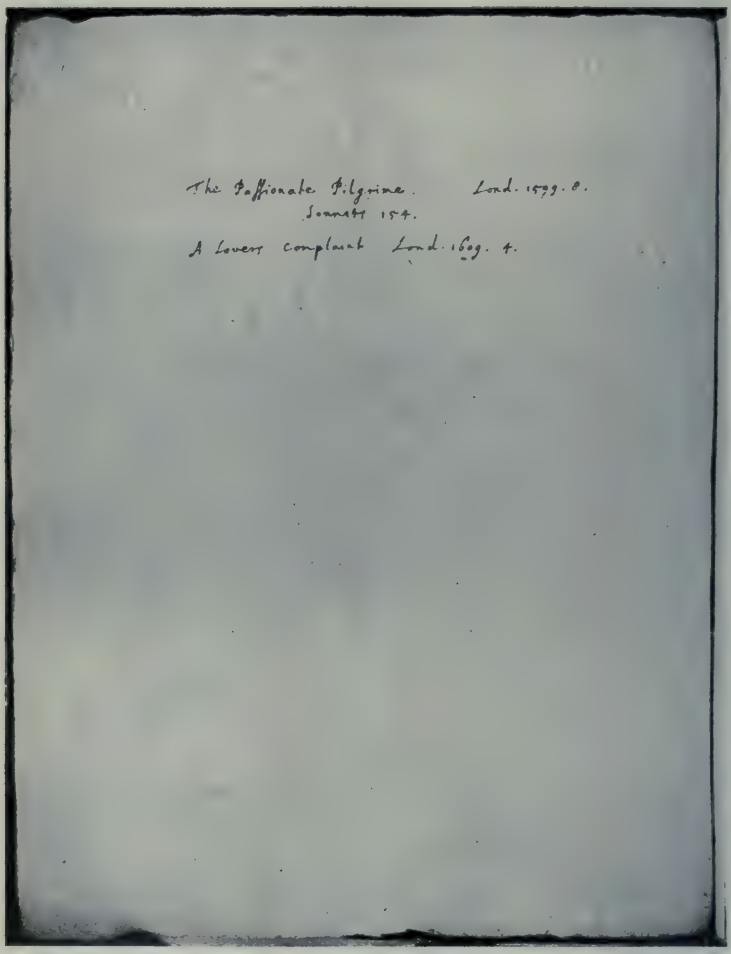
Celui qui compléta les notes, Richard Davies, archidiacre de Saperton, et ancien chapelain des Southampton était un savant historien qui collabora plus tard, avec l'évêque Burnet, à son *History of the Reformation*.

Son témoignage double par conséquent la valeur du renseignement. Nous sommes en droit de supposer que ce témoignage sur la religion de Shakespeare est fait sans parti pris. L'auteur le donne parce qu'il le croyait vrai et non parce que cette idée lui agréait. Tout au contraire. Il était selon ses propres dires : « Un partisan zélé de l'église anglicane, un ennemi acharné du *fanatisme et de la Papauté*[1]. »

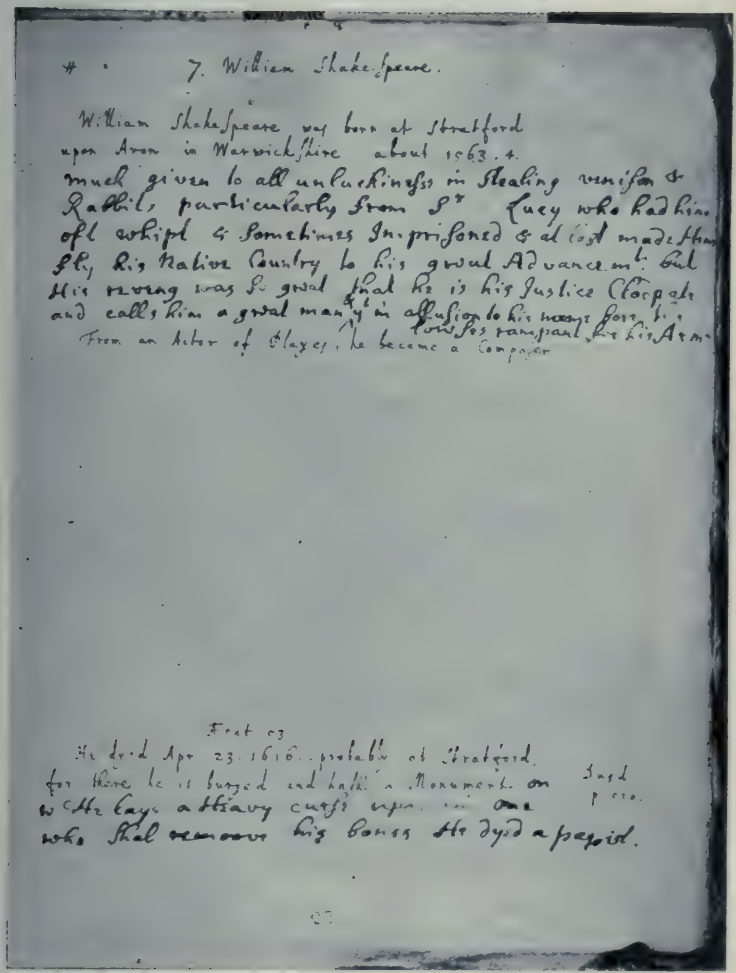
1. Dans le texte suivant, le caractère ordinaire représente [Ms. C.C.C. 309, f. 22] l'écriture de Fulman, le caractère italique celle de Davies.

7. William Shakespeare.

William Shakespeare was born at Stratford upon Avon in Warwickshire



Fac-similé du manuscrit de Fulman, pr



7. William Shakespeare.

William Shakespeare was born at Stratford upon Avon in Warwickshire about 1563. 4. much given to all unluckinesse in stealing venison & Rabbits, particularly from Sr Lucy who had him oft whipt & sometimes imprisoned & at last made him fly his Native Country to his great Advancemt. but his revenge was so great that he is his Justice Clodpate and calls him a great man, in allusion to his name Lucy, bore, in Lucy's rampant for his Armes.

From an Actor of Playes, he became a Composer

Feat 53

He dyed Apr. 23. 1616. probably at Stratford. for there he is buryed and hath a Monument on wch he lays a heavy curse upon in one who shal remoove his bones. He dyed a papist.

Sued p. 220.

ce biographique sur Shakespeare (*inédit*).

Les concordances entre les premières œuvres de Florio et les pièces de Shakespeare nous ont amené à conclure que le poète avait lu les écrits du grammairien. Les ressemblances non seulement de forme, mais profondes — ces dernières surtout — entre Shakespeare et Montaigne, indiquent que le dramaturge, qui connaissait mal le français, s'était imprégné des Essais *avant la lettre*. Par l'intermédiaire de qui, sinon de John Florio ou de son élève Southampton.

*
* *

« Je suis si convaincu que Shakespeare avait lu le Montaigne de Florio que, si on pouvait définitivement démontrer l'authenticité de la signature qui s'y trouve, ma conviction n'en serait pas accrue » déclare le Pr Watson dans le Nineteenth Century de mars 1919. Nous sommes tout à fait de cette opinion, et c'est ceci qui nous amène à dire quelques mots au sujet de cette signature de Shakespeare.

Le British Museum possède un exemplaire de la traduction des Essais de Florio (première édition). Sur ce livre le nom de Shakespeare est écrit en abrégé suivi des mots *mors incerta* et avec un renvoi indiquant l'Essai sur la mort où le poète a puisé tant d'idées. Cette signature de Shakespeare que nous tenons pour authentique parce qu'elle ressemble aux modèles d'écriture reconnus authentiques, et qu'elle se trouve sur un document qui intéressait le poète, a été considérée comme apo-

about 1563, 4, *much given to all unluckinesse in stealing venison & Rabbits particularly from Sr Lucy who had him oft whipt & sometimes Imprisoned & at last made Him fly his Native Country to his great Advancemt. but His reveng was so great that he is his Justice Clodpale and calls him a great man & yt in allusion to his mame bore three lowses rampant for his Arms.*

From an Actor of Playes, he became a Composer.

Ætat, 53.

He dyed Apr. 23. 1616, probably at Stratford, for there he is buryed, and hath a Monument *ou we He lays a Heavy curse upon any one who shal remoove his bones He dyed a papist.*

The Passionate Pilgrime, Lond, 1599, 8.

Sonnets, 154.

A Lovers Complaint. Lond. 1609, 4.

cryphe par la plupart des auteurs contemporains sans que nous ayons entendu le dernier mot de cette énigme. Nous avons cru devoir résumer la controverse littéraire suscitée par les autographes du British Museum et du Bodlian Library, dans l'appendice G.

CHAPITRE IV

LA JALOUSIE LITTÉRAIRE : HOLOFERNES

Conclusion.

En créant le personnage d'Holofernes, le « Pédant des peines d'Amour Perdues », Shakespeare a-t-il eu l'intention de livrer au public une caricature de Giovanni Florio? Cette question n'est pas nouvelle. Elle a même fait l'objet de controverses aussi nombreuses que passionnées depuis 1767, date où Richard Farmer publia son *Essai sur l'Érudition de Shakespeare*[1].

Dans un camp on se fonde surtout sur la tradition et la connaissance partielle des œuvres de Florio pour déclarer que le professeur de Southampton avait servi de modèle au poète quand il traça le portrait de son Pédant.

Dans l'autre, on soutient que Shakespeare n'aurait jamais osé s'attaquer de la sorte à une personnalité de l'entourage de lord Southampton, et de part et d'autre on ne paraît pas, encore aujourd'hui, avoir déposé les armes.

La première école, dans laquelle nous pouvons ranger Farmer, Warburton[2], Steevens et Mr. Arthur Acheson, considère que le langage du Pédant ressemble étrangement à celui dont se servait le grammairien. La présence dans la bouche d'Holofernes d'un des proverbes italiens carastéristiques de Florio confirme leur opinion.

1. « On the Learning et Shakespeare »: Cambridge 1767.

1. Warburton. Notes dans son édition Variorum de 1821, entreprise en collaboration avec Hanmer et Theobald.

L'autre école, où se groupent le commentateur Hunter, le Pr Furness, Mr. T. S. Baynes, M. Saintsbury, l'Allemand Franz Horn et plus récemment encore le Pr Lefranc, déclare, en s'appuyant sur les écrits de Malone[1], que le proverbe italien dont Holofernes fait usage ne peut provenir des œuvres de Florio, qui d'après eux, sont postérieures à la date de la représentation des Peines d'amour perdues. Le Pr Furness ajoute, non sans mélancolie : « cette théorie est si profondément enracinée dans l'opinion populaire qu'elle est souvent discutée comme un fait, bien qu'elle ait été souvent et *avec justice prouvée fausse*[2]. »

A notre avis, personne jusqu'ici n'a apporté de preuves ni pour, ni contre l'hypothèse de Warburton. Il a manqué dans toute cette discussion des arguments qui pouvaient la clore ; c'est la connaissance complète de l'œuvre de Florio qui va nous les fournir.

Qu'il nous soit permis de rappeler ici une constatation capitale que nous avons faite dans un chapitre précédent. Quand le Pr Furness affirme que la phrase « Venetia chi non ti vede non ti pretia » ne paraît dans l'œuvre de Florio qu'après avoir été citée par Shakespeare, il nous montre qu'il ne connaît que les Seconds Fruits, alors que la citation de Shakespeare est tirée du livre rare sans doute, mais que nous sommes parvenus à nous procurer, les « Premiers Fruits ». Ce volume vit le jour quand le futur poète avait quatorze ans.

Du reste, le rôle du « Pédant » ressemble beaucoup plus à certains passages des *Premiers Fruits* qu'à des passages de même tournure des *Seconds Fruits*. Le lecteur qui a parcouru attentivement l'analyse que nous avons faite des deux volumes aura probablement remarqué que les *Premiers Fruits* sont sur-

1. « Assureldy Shakespeare had not John Florio in his thoughts when he formed the character of Holofernes ».

2. « The ever thought-swarming but idealess Warbuton » as Coleridge called him asserted that in Holofernes Shakespeare satirized a contemporary... and eventually the theory became so grounded in popular belief that, though repeateldy and justly disproved it is to this day frequently assumed as a fact. »

Prefaée to Variorum edition of Professor Furness, page xvi, Loves Labours Lost.

tout caractérisés par le pédantisme dont l'auteur a fait montre au début de sa carrière, alors que ce défaut est sensiblement atténué dans son second recueil.

La similitude entre le langage d'Holofernes et celui du grammairien dans les *Premiers Fruits* est très frappante. Bien entendu, le fait de citer du latin à tout propos peut être considéré comme une habitude commune aux pédants en général, mais ce n'est pas l'abus des connaissances latines qui nous frappe spécialement chez Holofernes c'est au contraire son usage d'expressions tirées des langues modernes (« allons », « sans question »), et surtout l'indication de ses préférences pour la langue italienne (« I will undertake your *ben venuto* »). N'est-ce pas un liguiste qui est visé ?

Le goût démesuré de Florio pour l'allitération est suffisamment indiqué dans les exemples suivants :

« *Good partes imparted are not impaired* » « *Proverbes are the pith the proprieties, the proofes, the purities, the elegancies, as the commonest so the commendablest phrases of a language. To use them is a grace, to understand them a good, but to gather them a paine to me but a gaine to thee.* »

« *Peers with mutuall Paritie without disparagement may it please your Honors*, etc. »

Holofernes affectionne l'allitération tout autant que notre grammairien et se vante d'y exceller. Quand il récite ses vers sur la mort du chevreuil, il signale son intention : « Je vais un peu *appuyer sur la consonne,* car un tel procédé indique de la facilité » : (I Will something affect the letter for it argues facility [1]).

« The preyful Princess pierced and pricked
A pretty pleasing pricket.
Some say a sore ; but not a sore ;
Until made sore with shooting. »

1 Holofernes : You find not the apostrophes, and so miss the accent : let me supervise the canzonet. Here are only numbers ratifield ; but for the *elegancy, facility* and golden cadence of poesy, caret, Ovidius Naso was the man ».

Idem, act. IV, sc. 2, l. 122.

Est-il possible d'imiter Florio d'une façon plus marquée et à la fois plus spirituelle ?

Holofernes est également amateur d'*apostrophes* : il prétend non seulement qu'elles évitent les hiatus mais, bien placées dans les vers, remplacent la césure, permettent de glisser plus vite ou d'appuyer plus longuement sur la syllabe importante. Il remarque au moment où le curé, à son tour, lit des vers : « *Mais vous ne placez pas bien les apostrophes, et vous perdez ainsi la justesse du rythme* ». Florio n'avait-il pas écrit dans les *Premiers Fruits* :

« *L'addition de l'apostrophe est un bon moyen de continuer plaisamment le mot par une sorte de délectation non seulement pour celui qui parle, mais pour ceux qui écoutent*[1]. »

Holofernes est maître dans l'art de choisir des mots les moins usuels : *Phantisme, epitheton, insanie,* figurent dans son répertoire ; comme Florio, il se sert du mot *peregrinate* pris adjectivement (He is too picked, too spruce, too affected, too odd, as it were, too *peregrinate* as I may call it). Il se pique aussi des épithètes *Congruent thrasonical* et *point-devise* de telle sorte que le petit page, témoin de la conversation du Pédant et de son interlocuteur s'écrie :

« Ces hommes semblent avoir dérobé des miettes provenant d'un *grand banquet de mots,* avoir vécu et subsisté fort longtemps sur des *pannetées de paroles,* tant et si bien qu'il paraît étonnant que le maître d'école n'ait point avalé le page minuscule, puisque celui-ci n'est pas moitié aussi grand que son HONORIFICABILITUDINATIBUS. »

Or Florio est le premier à commenter en Angleterre l'emploi des mots polysyllabiques :

« Varcha, dit-il, emploie quelques fois les mots de onze syllabes COMME MISERICORDIOSISSIMAMENTE mais un tel mot défigure la prose et devient intolérable dans la poésie ; pour l'agrément et l'embellis-

1. If you find any wordes ende in. Consonnantes they doe not ende so by nature but by and through en apsotropha as it were a meane to draw the speach to a kind of delectation, both to the speaker and hearer with the temperate intermingling of vowels and consonnantes together.

A neceffaris Induction to the Italian Tongue, First Fruits, 112.

sement d'une langue, peu de syllabes conviennent mieux...[1]. »

Parmi les mots que Florio a introduits pour la première fois dans la langue anglaise, nous avons remarqué « Facilitate ». C'est d'un mot de même famille, « Facility » que le linguiste paraît se servir le plus volontiers. Or il est à noter que « Facility » ne figure que trois fois dans toute l'œuvre de Shakespeare, et pourtant nous le trouvons deux fois dans la bouche d'Holofernes.

A toutes ces concordances qui nous paraissent concluantes s'ajoute une indication nouvelle que nous avons été seuls à constater : le nom même que Shakespeare a choisi pour son Pédant n'est autre que l'anagramme de Florio. Shakespeare, qui avait probablement entendu commenter Rabelais, fit choix dans la liste des maîtres du jeune Gargantua non pas du Pédant le plus en évidence, mais au contraire de celui dont le nom le frappait le plus[2]. Et comment ne l'aurait-il pas frappé, lui, le jongleur de mots, dont l'oreille se complaisait dans les assonances, quand il s'est trouvé en présence d'un anagramme tout fait ?

Pour qui a l'habitude de l'orthographe du temps et qui a pratiqué ce jeu, si à la mode à l'époque shakespearienne, des acrostiches et des anagrammes, il ressort que :

IHOLOFERNES peut être considéré comme l'anagramme de IOHNESFLOREO.

On sait qu'une voyelle de plus ou de moins n'était pas considérée comme un obstacle dans ce genre de jeu littéraire. Si l'on objecte que l'anagramme n'est qu'approximatif, nous pouvons faire remarquer que l'on modifia souvent l'orthographe d'un mot pour le faire concorder avec l'anagramme voulu ;

1. There is Varcha an Italian writer, who useth woordes of ten syllabes, as COSTANTINOPOLITANISSIMO, as much as to say one that is Constantinople altogether : he hath used of elven, as MISERICORDIOSISSIMAMENTE ; uery mercifully, but these long woordes in the Italian tongue. do, as it were, deface the proase, and in verse they are not tollerable : but to the beautifying and adorning of the language, fewe sillables in woordes doe best,

2. « De faict on luy enseigna un grand docteur en théologie, nommé maistre Thubal Holoferne, qui lui apprit sa charte, si bien qu'il la disait par cœur au rebours ».

(*Gargantua*, I, XIV).

c'est ainsi que nous lisons parmi les vers élogieux adressés à Florio, et faisant préface à son dictionnaire de 1611 :

Ionnes Florio = Orifons Alieno.

Iocobus Mab hoc mittit anagramma.

Ces diverses remarques nous semblent appuyer d'une façon définitive l'hypothèse de l'école de Warburton. Quant à l'argument de Malone, d'après qui un poète qui avait dédié deux ouvrages à lord Southampton n'aurait jamais osé se moquer de son professeur, il trahit, à notre sens, un manque de connaissance psychologique des jalousies littéraires et aussi de l'esprit de la jeunesse.

Les jeunes gens du temps de Shakespeare paraissaient non moins friands de plaisanteries et de moqueries satiriques que ceux du nôtre : pour eux, the « prosperity of a jest » était chose très importante. Nous pouvons noter à cet effet que plusieurs des comédies de Shakespeare ont comme sujet principal l'idée de mener à bonne fin une farce au dépens de quelqu'un. Les *Joyeuses Commères*, *La Nuit des Rois*, *Tout est bien qui finit bien*, avaient comme victimes respectives, Falstaff, Malvolio et Parolles. Ces pièces sont là pour attester le goût de l'époque pour la plaisanterie et, tout comme aujourd'hui, les farces en question ont amusé surtout les amis et protecteurs des victimes. D'ailleurs, a-t-on jamais remarqué que le titre de professeur — fût-il même un professeur aimé — mît le maître à l'abri des moqueries de ses élèves ?

S'il est vrai que le poète eut vraiment l'intention de faire une charge amusante de Florio, nous pensons au contraire que ce fut avec l'idée de plaire à Southampton et de le faire rire de bon cœur[1].

1. Le poète n'a-t-il pas déclaré dans son 112e sonnet que son unique objet dans ses écrits — dût-il en être critiqué — est de plaire à son jeune Mécène ?

You are my all-the-world, and I must strive
To known my shames and praises from your tongue.
None else to me and I to none alive..
In so profund abysm I throw all care
Of others voices that my adders sense
To critic and to flatterer stopped are.

La caricature est extrêmement spirituelle, gaie et bien observée, elle n'est nullement cruelle ni malveillante. Le pauvre Pédant est représenté, il est vrai, comme un autolâtre un peu vantard, comme un philologue précieux, qui cite l'italien à tout propos, mais le fond du personnage est un homme plutôt aimable et bien intentionné ; il s'acquitte même de son rôle de Judas Maccabée dans les « Neuf Preux » avec un peu moins de ridicule que les autres compères, l'euphuiste Armado, le simple Costard et le jeune Moth.

La charge de Shakespeare ne nous semble pas avoir dépassé les limites permises. Elle fut jugée extrêmement drôle et obtint un grand succès, et quand le Pédant parut sur la scène, grimé — la tradition scénique le rapporte[1] — pour ressembler à Florio, les initiés comme Rutland et Southampton ont dû bien s'amuser.

Était-il dans la nature de Florio d'admettre que l'on pût rire à ses dépens ? Nous ne le pensons point. Notre savant italien n'admettait aucune critique. Il se croyait visé person-

1. La tradition scénique, reliant la présentation de ses œuvres avec Shakespeare lui-même, est ininterrompue Sir William D'Avenant était instruit dans les rôles shakespeariens par deux des acteurs de sa compagnie originale : Mr *Taylor* et Mr *Lowine* ou *Lowen*, lesquels, selon le témoignage du maître des répétitions, avaient appris respectivement *Hamlet* et *Henri VIII* de la bouche même de Shakespeare. Le tragédien Betterton profitant de leurs leçons passa la torche à David Garrick et ainsi à notre chaîne aucun lien ne manque. — Voir Roscius Anglicanus de Downes.

« The Editor of the ensuing Relation being long conversant with the Plays and actors of the Original company under the patent of Sir William d'Avenant, at his theather in Lincoln's Inn fields open'd there 1662. And as Book-keeper and prompter, continued so till October 1706 he writing out all the parts in each play ; and attending every morning the actor's réhearsals and their performances in afternoons ; Emboldens him to affirm he is not very erroneous in his Relation...

« John Downes. »

Roscius Anglicanus, or Historical Review of the Stage : After it had been suppressed by means of the late Unhappy Civil Whars, begun in 1641, till the time of King Charles' the II's Restoration...

« Hamlet being performed by Mr Betterton, Sir William having seen Mr Taylor of the Blackfriar's company act it, who being instructed by the author M. Shakespear, taught Mr Betterton every particle of it. » Roscius Anglicanus, p. 21.

« The part of the King was so right and fustly done by Mr Betterton, He being instructed in it by Sir William (d'Avenant) who had it from old Mr Lowen that had his instruction from Shakespear himself, that I dare and will aver, none can or will come nearhim in this age. » — *Idem*, p. 22.

nellement, nous l'avons vu en parlant de l'homme, chaque fois que ce qui touchait à l'érudition italienne était attaqué, et il n'avait pas l'habitude d'accepter sans rétorquer le jugement peu flatteur d'autrui. Si Florio s'était cru directement visé sous le masque d'Holofernes, il n'aurait pas manqué de laisser transparaître dans ses écrits la trace de son dépit.

Il le fit en effet. Nous pensons pouvoir établir qu'après une courte période de familiarité sous l'égide de Southampton, leur protecteur commun, le grammairien, à la suite de la plaisanterie des *Peines d'amour perdues*, se brouilla avec le grand poète, et se rendit même responsable d'une campagne contre l' « ignorant » Shakespeare, analogue à celle que Green avait menée quelques années auparavant, et dont le Recueil de la New Shakespeare Society a relevé les traces[1].

Car si nous ouvrons l'Épître au lecteur du Dictionnaire de 1598, document que nous reproduisons en appendice, nous y trouvons le passage suivant :

« Je pourrais commencer par décrire ces pirates notables sur notre mer de papier, loups de mer ou *critiques* de terre, monstres parmi les hommes sinon brutes plutôt qu'hommes ; leurs dents sont celles des cannibales, leur langue fourchue comme celle des vipères, leurs lèvres empoisonnées comme celles des serpents, leurs yeux des basilics, leur haleine, le vent de la tombe, leurs mots des épées de turcs essayant laquelle peut pénétrer le plus loin dans la chair d'un chrétien gisant ligotté devant eux. Mais les chiens mordants et aboyants appartenant à cette espèce sont aussi connus que Scilla et Charybde.

Mais il existe un autre genre de cabot ricanant qui aime mieux grommeler que mordre ; parmi ceux-là, *j'en pourrais nommer un*,

1. Yet trust them not: for there is an upstart crow, beautifield whout our feathers, that with his tygers heart wrapt in a Players hide, supposes he is as weil able to bumbast out a blanke verse as the best of you: and being an absolute Johannes fac totum, is in his own conceit the onlie Shake-Scene in the country. For it is a pittie men of such rare wits should be subject to the pleasures of such rude groomes.

Greene's Groats-worth of Wit; Bought with a Million of Repentance 1596.

(La première édition de ce pamphlet a dû paraître avant 1592, puisque la réplique de Chettle à ces attaques intitulée « Kind Heart's Dreams » fut enregistrée en décembre 1592).

qui, trouvant par hasard un estimé tel, appela l'auteur « rimailleur », bien qu'il ait plus de disposition pour la belle poésie que mon *fourbe gentilhomme* ne possède de bonnes manières ou d'humanité...

Ma querelle est avec un chien édenté qui hait là où il est impuissant à nuire et qui désire mordre quand il n'a point de crocs.

Il se nomme H. S. Mais ne le prenez point pour H. S. Romain. Il ne vaut pas autant n'étant que deux fois et demie plus qu'un demi âne[1].

Ce faquin de H. S. en lisant — car il faut que vous sachiez qu'il est *lecteur aussi bien qu'auteur* — la signature de ma dernière épître au lecteur I. F. (John Florio) *a pris autant de liberté avec F. (Florio) que si j'eusse été son frère.* « Recte sit oculis magister tuis » comme disait jadis un écrivain ancien à un pédant lisant de pareille sorte. « Que Dieu garde votre vue, seigneur, ou au moins votre entendement » et n'est-il pas possible à tous ceux qui peuvent lire d'en faire autant avec votre H. S. que vous-même avec I. F. ? Ainsi, par exemple, H. S. ne veut-il pas dire autant Haeres Stultiæ que Home Simplex ? Hara Suillina aussi bien que Hostes Studiorum, ou, tout simplement Hircus Satiricus si l'on parle latin ? Ou bien en italien Hedera Seguace, Harpia Subata, Humore Superbo, Hipocrito Simulatore, ou en anglais World-without-end Huffe Snuffe, Horse Stealer, Hob Sowter, Hugh Sot, Humfrey Swineshead, Hodge Sowgelder ?

Voyons, Monsieur H. S., si ceci vous touche au vif, abstenez-vous désormais de donner des coups de pieds et procurez-vous un emplâtre de votre marjolaine desséchée. J'ai conçu et déchiffré, de mon temps, des inscriptions plus difficiles à deviner que la présente. Ceux qui ragent et qui injurient les dieux, je ne dirai pas qu'ils sont coupables de sacrilège, mais au moins que leur labeur est en pure perte. *Laissez Aristophane et ses comédiens faire leurs pièces et aiguiser leurs dents sur Socrate.* Les grimaces qu'ils font deviendront un moyen d'exalter les vertus de celui-ci. Il se peut que Socrate ne rendît pas le coup d'un âne, mais il y en a d'autres qui ne peuvent pas être aussi sages, qui ne désirent pas rester aussi patients que lui, et, qui, pour payer des tours aussi rosses, donneraient à l'âne

1. Nous sommes probablement en présence d'un jeu de mots et d'une allusion au passage de Loves Labors lost. On se rappelle qu'Holofernes dans le rôle de Judas est invité à quitter la scène, « Jude » attend qu'on prononce la dernière syllabe de son nom. Or *as* veut dire *ane* en anglais.

son compte de bastonades. Laissez donc H. S. et ses complices libres de cracher leur venin. *J'ai toute une faction de bons auteurs qui prendront mon parti.* On doit blâmer (dit Martial) *celui qui trouve tout ce qu'il a d'esprit dans le livre d'un autre* ; pourtant, si H. S. n'avait pas sans raison et sans esprit voulu ainsi me provoquer, je n'aurais jamais voulu me laisser persuader, contre ma nature et contre mes habitudes à lui répondre de la sorte ; du reste, à l'avenir, je le traiterai par le mépris... *Je ne doute pas que des corbeaux tels que H. S. ne viendront encore malgré mès dents voler dans mon recueil.* Je n'aime pas répréhender quand cela ne m'incombe pas, mais si ces gens aiment voir leur portrait qu'ils aillent chercher dans ce miroir d'Ammien Marcellin, historien impartial, et lire son 28e chapitre vers le milieu, rougir et s'amender. »

On peut élever quelques doutes sur notre argumentation. Pour nous, ces invectives sont dirigées par Florio contre Shakespeare et voici les raisons sur lesquelles nous fondons notre assertion.

Florio a soin de nous dire que les initiales H. S. ne sont pas celles de l'individu qu'il vise. Elles correspondent simplement aux initiales de la plupart des épithètes dénotant une origine plébéienne et dont Florio gratifie le personnage dont il parle. Notons parmi ces épithètes celle de Hipocrite Simulatore, qui peut s'appliquer parfaitement à un acteur, et celle de Horse Stealer (voleur de chevaux) qui paraît faire allusion à un incident de jeunesse imputé parfois à Shakespeare. Du reste, même si l'on veut supposer que l'S correspond bien à l'initiale de l'ennemi de Florio, la raison du choix de l'H peut être découverte dans la traduction des Essais de Montaigne, où Florio, s'écartant du texte du philosophe français dans son chapitre sur les noms propres, accole le nom de Hodge à celui de Will (prénom de Shakespeare), les déclarant également « discrédités » en Angleterre.

On peut se demander pourquoi Florio n'a pas désigné plus clairement l'objet de son attaque. Mais la censure, sous Elizabeth, agissait sévèrement contre les attaques de ce genre quand le personnage visé possédait des amis puissants. En 1594

des allusions scabreuses parurent dans un pamphlet anonyme *Willobie his Avisa*. « Un vieil acteur Mr. W. S. » était parmi les personnages attaqués. La publication en fut interdite. Vers 1598 Shakespeare était déjà puissant dans le monde des lettres ; la critique de Meres[1], publiée à cette époque, l'avait institué non seulement grand dramaturge mais aussi premier parmi les meilleurs poètes. Le moment n'était donc pas bien choisi pour une attaque directe. Du reste, l'esprit tortueux de Florio se complaisait dans le genre que nous venons d'examiner. Plus on lit son anglais, plus on voit combien il recherchait les difficultés de style, la complication dans les idées. Les allusions obscures étaient, en outre, à la mode. On aimait à résoudre ces problèmes littéraires qui, de nos jours rebuteraient. Et pour le milieu de Southampton l'identité de l'ennemi de Florio n'a pas dû rester un mystère.

D'ailleurs, sans chercher à résoudre plus avant le mystère des initiales H. S., nous trouvons dans l'Épître dédicatoire d'autres raisons pour croire Shakespeare visé. « Ce faquin de H. S., dit Florio, est lecteur aussi bien qu'auteur » ; l'expression convient admirablement au dramaturge Shakespeare, qui, comme auteur de ses pièces était celui qui naturellement devait les lire pour faire la distribution des rôles. Florio précise même ses attaques en laissant entendre que son ennemi, tel autrefois Aristophane, a « aiguisé » ses dents contre lui dans une de ses pièces. Il précise encore davantage : comment son ennemi l'a-t-il insulté ?

1. « Comme l'âme d'Euphorbe était supposée revivre en la personne de Pythagore, de même l'âme douce et spirituelle d'Ovide vit encore dans notre Shakespeare dont la langue est douce et de miel. Voyez ces œuvres. Vénus et Adonis, Lucrèce, ses sonnets sucrés réservés à ses amis personnels...

Plaute et Senecque sont réputés par les Latins maîtres, l'un de la Comédie, l'autre de la Tragédie ; Shakespeare, chez les Anglais, excelle dans les deux genres. Exemples : ses chefs-d'œuvre comiques : *Deux Gentilshommes de Vérone, Les Erreurs, Les Peines d'Amour guéries* (aujourd'hui appelé « Tout est Bien qui Finit bien »), *Le Songe d'une Nuit d'été, Le Marchand de Venise* ; pour la tragédie : *Richard II, Richard III, Henri IV, Le Roi Jean, Titus Andronicus*, et *Roméo et Julieste*...

Epius Stolo a dit que les muses parleraient le langage de Plaute si elles parlaient en latin. Je prétends qu'elles se serviraient des phrases finement ciselées de Shakespeare si elles devaient parler anglois. »

Palladis Tamia Wits Treasury, Being the second part of Francis Meres, Wits Commonwealth, 1598, 12 mo.

En prenant autant de libertés avec son nom que s'il eût été son frère. Ne faut-il pas voir là des allusions transparentes à la satire d'Holofernes et à l'anagramme sous lequel Shakespeare avait voilé le nom du grammairien?

A deux reprises, Florio accuse H. S. d'être venu piller ses œuvres. Or nous avons vu que Shakespeare avait emprunté un grand nombre de proverbes à Florio, et qu'il s'était plus d'une fois inspiré des Conversations du linguiste.

L'ami que Florio reproche au « Gentihomme fourbe » d'avoir traité de rimailleur est probablement Matthew Gwinn, auquel Florio avait recours lorsqu'il voulait une poésie.

Il est assez remarquable que Florio, pour flétrir son adversaire, le compare à un corbeau, se servant ainsi de la même image que Green avait employée lorsqu'il attaqua Shakespeare six années auparavant.

Enfin, si, obéissant à Florio, nous ouvrons Ammien Marcellin, vers le milieu de son 28e chapitre, nous voyons l'historien latin s'indigner à la pensée que les maisons des grands « ne désemplissent pas de babillards et d'oisifs prêts à applaudir tout ce qui sort de la bouche d'un riche, vrais parasites de la comédie, qui se tordent la nuque dans leur admiration d'une colonnade, restent en extase devant des lambris et portent aux nues le possesseur de ces merveilles ». Et, immédiatement à la suite de cette tirade, Ammien Marcellin ajoute : « Un mot sur l'avilissement de la scène. Les acteurs sont devenus tellement mauvais qu'ils ne pourraient espérer un bon accueil, s'ils ne donnaient pas quantité de billets de faveur. Quelle différence avec les Roscius d'autrefois, dont on cite encore les heureux dictons, les simples saillies[1] ! »

L'accouplement des deux idées est frappante dans ce passage. Il nous semble évident que Florio, en y renvoyant son lecteur,

1. Unde si ad théatralem ventum fuerit vilitatem artifices scenarii per sibblos exploduntur si quis sibi aere humiliorem non conciliaverit plebem qui si defuerit strepitus ad imitationem Tauricæ gentis peregrinos vociferantur pelli devere (quorum subsidiis semper nisi sunt ac steterunt) et tætris vocibus et absurdis quæ longe abhorrent à studiis et voluntate veteriis illius plebis.

Ammien Marcellin, livre 28.

le renvoyait à un portrait, avant la date, de Shakespeare, acteur et admirateur passionné de Southampton.

Nous venons de voir, en lisant les dernières phrases de la longue vitupération de Florio, que le grammairien se vante de *ne pas être seul* dans la guerre littéraire qu'il entend mener contre le dramaturge. Il convient donc, pour donner plus de force à l'opinion que nous soutenons, quand nous déclarons que l'ennemi visé par Florio est Shakespeare lui-même, d'examiner les productions du temps et de voir si, entre les années 1597 et 1599, il ne se trouve pas d'autres écrivains qui aient dirigé des attaques contre Shakespeare.

Nous trouvons, en effet, en 1597 et 1598 trois collections de satires contemporains. *Virgedomarium, Metamorphosis of Pigmalions Image* et *The Scourge of Villanie*.

Dans les trois séries un même auteur dramatique semble visé.

Dans la première, sous le nom de Labeo (homme aux grosses lèvres) il est accusé par *Joseph Hall* d'avoir avili l'art tragique, en mettant en scène des bouffons vulgaires à côté de Rois malheureux (Richard II et Henry IV). Hall lui fait aussi reproche d'avoir montré l'intérieur des tavernes malfamées et d'avoir été plus loin dans ses descriptions de la débauche que le méchant Rabelais lui-même (Falstaff et le Prince dans Henri IV[1]).

Marston qui est l'auteur des deux autres satires désigne sa victime tantôt sous le nom de *Labeo*, tantôt sous celui de *Castilio* et, comme pour indiquer que Labeo est bien Shakespeare il place au début de ses satires une citation extraite de *Venus et Adonis*. Castilio d'autre part est représenté comme ayant tenu des chevaux, comme se complaisant dans les milieux

1. Now, least such frightful showes of Fortunes fall
And Bloody tyrants rage, should chance appall
The dead strroke audience, mids the silent rout
Comes leaping in a sel e missformed lout...
A goodly hotch potch, when vile russettings
Are match with monarchs and with might kings
A goodly grace to sober tragick Muse...
He gan implore the heathen deities
To guide his bold and busie enterprise;
Or filch whole pages at a clap for need
From honest Petrarch clad in English weed.

des riches, comme se pavanant avec son nouveau blason, comme l'auteur d'un *impresa* d'une douzaine de rimes (voir page 111), comme fameux par ses prouesses dans les tavernes, comme habile dans les tirades tragiques et l'art du sonnet et jouissant d'une réputation volée puisqu'il n'est que « le revendeur de l'esprit d'autrui ».

Enfin, pour mieux souligner ces allusions, Marston cite Roméo et Juliette[1] et une ligne de Richard III qu'il travestit :

« A man a man a kingdome for a man. »

Le savant John Munro, qui constate la troublante ressemblance entre Labeo et Shakespeare, s'étonne qu'on puisse accuser Shakespeare d'avoir pris quoi que ce soit à Pétrarque ; M. Munro ne connaissait sans doute pas les écrits de Florio et surtout les Seconds Fruits dont l'auteur déclare que le Tasse, Arioste et Pétrarque lui servirent plus d'une fois de modèle.

C'est précisément dans cet ouvrage que nous trouvons une dissertation sur l'amour qui paraît avoir inspiré les tirades de Biron dans *Loves Labours Lost*.

L'allusion à l'*impresa* de douze lignes qu'aurait commis Castilio, laisse aussi M. Munro perplexe, mais elle s'explique aisément si nous supposons que l'impresa sur Southampton cité dans cet ouvrage, et qui contient douze lignes au lieu de quatorze comme un sonnet régulier, ait été véritablement écrit par Shakespeare ainsi que certaines expressions le font croire.

*
* *

La rancune vouée à son ennemi littéraire par Florio, et que l'on peut faire remonter à l'époque de la production de *Peines*

1. I set thy lips abroach, from which doth flow
Naught but pure Iuliet and Romeo...
He speaks in print; at least whateer he says
Is warranted by curtaine plaudeties...
Nay shall some trencher slave extenuate
Some Lucrece rape, and straight magnificate
Lewd Jovian lust?

Marston.

d'amour perdues, dura tant que vécut le linguiste. Celui qui se permit de railler Florio ne fut jamais pardonné.

Quant à Shakespeare, il poursuivit sa carrière avec le même mépris pour tout ce que « la calomnie vulgaire pouvait attacher à son nom[1] » (pensée souvent exprimée dans ses sonnets). Jamais, dans toute son œuvre, il n'a laissé percer une trace de haine personnelle et dans l'apaisement de la fin de sa vie il reviendra non seulement à Green son ennemi avéré, avec The *Winter's Tale*, mais aussi à Florio, avec *The Tempest*.

Nous croyons avoir précisé dans ces dernières pages, et montré sous un jour nouveau, les rapports entre Shakespeare et le grammairien. Les chapitres précédents nous les avaient fait admettre, et le lecteur, après ce que nous avions dit de la vie et de l'œuvre de Florio, aurait pu en deviner la nature. Pour nous, ces rapports furent intellectuels, et rien de plus. S'il y eut entre les deux hommes échanges d'idées, ils ne semblent jamais avoir été liés d'intimité ou de réelle amitié. Leurs caractères étaient trop opposés. Il ne faut pas oublier que Florio, quoique né en Angleterre, était de race italienne, farouche, susceptible, dépourvu d'humour, et que Shakespeare dut le blesser souvent sans le savoir.

Les deux allusions satiriques[2] à la doctrine de Pythagore si chère à Giordano Bruno ont dû à elles seules outrer le grammairien et il est certain que la poésie de son ami Gwinn, tant admirée par Florio, était faite pour éveiller l'esprit moqueur d'un vrai poète.

Florio, de son côté, n'admirait pas le genre de Shakespeare, il s'est déclaré très nettement choqué du manque de « doecorum » des drames historiques et n'admet pas le mélange de comédie et de tragédie si cher à Shakespeare.

1. Your love and pity doth the impression fill
Which vulgar scandal stamped upon my brow
For what care I who calls me well or ill
So you oer green-my bad, my good allow ?

2. Roselinde dans *As You Like It*, act. III, sc. 2, et le Bouffon dans *Twelfth Night* act. IV, sc. 3, raillent cette doctrine.

Les deux hommes, jugés seulement d'après leurs écrits, n'étaient point faits pour pouvoir s'entendre.

Shakespeare se rendit-il d'ailleurs jamais compte de ce que son génie devait à Florio ? Nous ne le pensons pas. Aveuglé par son amitié passionnée pour le jeune lord Southampton, Shakespeare ne semble pas avoir voulu comprendre la part de Florio dans la formation de son protecteur. C'est à l'élève, et non au maître, que va toute sa gratitude, ainsi que nous le voyons dans le 78e sonnet, résumé de la série des poèmes qui forment la « clef avec laquelle », selon Wordsworth, « le poète nous a ouvert son cœur » :

Comme à mon Apollon je te fis ma prière
Et reçus en retour un secours si puissant
Que ma plume entraîna mainte plume légère
A répandre à tes pieds ses vers et son encens.

Tes yeux, où le Muet puise un verbe de fête,
Où la lourde Ignorance apprend l'essor des cieux,
Arment de pennes d'or les ailes des poètes
Et donnent à la Grâce un vol mystérieux.

Pourtant, sois surtout fier du miel que je distille,
De sa douceur puisée aux fleurs de ton esprit ;
Car dans tous leurs travaux tu ne touches qu'au style
Ta beauté n'embellit que l'art de leurs écrits :

L'âme des miens ; c'est toi qui jusqu'à la science
Exaltes et grandis ma grossière ignorance[1].

1 « So oft have I invoked thee for my Muse
And found such fair assistance in my verse
As every alien pen hat got my use
And under thee their poesy disperse.
Thine eyes that taught the dumb on high to sing
And heavy ignorance aloft to fly
Have added feathers to the learned's wing
And given grace a double majesty,
Yet be most proud of that which I compile,
Whose influence is thine and born of thee;
In others works thou dost but mend the style,
And arts with thy sweet graces graced be;
But thou art all my art, and dost advance
As high as learning my rude ignorance. »
(Traduction Charles-Marie Garnier.)

Ce fut en effet Southampton qui eut seul, croyons-nous, une influence directe et profonde sur Shakespeare. Ce fut lui, l'ami et le confident, qui donna au poète l'amour des renaissances française et italienne. Mais cet amour ne serait peut-être jamais venu au cœur de Southampton, il n'aurait peut-être jamais été transmis à celui de Shakespeare, si les données et les documents sur lesquels cet amour grandit n'avaient été fournis aux deux amis par Giovanni Florio.

Le voisinage du grammairien et son influence indirecte sur le dramaturge suffit à expliquer bien des mystères, et rend inutile les théories baconiennes ou autres de ceux qui s'obstinent à croire que ce n'est pas le « Stratfordien » qui a écrit Shakespeare. Qu'on ne nous accuse pas de vouloir remplacer Bacon, Rutland ou le sixième comte de Derby, par Florio. Les travaux de ce dernier fournissent par eux-mêmes l'évidence que le grammairien était incapable de produire une œuvre dramatique de quelque envolée.

Il ne faut laisser à Florio que ce qui lui appartient : il fut bon linguiste et excellent traducteur. Mais il eut un mérite, et un rôle gros de conséquences : il contribua à faire connaître, dans un milieu anglais des plus intellectuels, la renaissance italienne et la belle prose française du XVIe siècle. Par ses écrits et ses conversations, il ouvrit aux yeux ardents de Shakespeare des horizons nouveaux. Le dramaturge se servit de lui comme d'un dictionnaire vivant, d'une source féconde de renseignements, jusqu'au jour où, s'affranchissant de ses premiers modèles, il donna libre essor à son génie.

APPENDICES

APPENDICE A

The Epistle Dedicatorie.

To the Right excellent and Honorable Lorde.

The Lord Robert Dudley Earle of Leycester, Baron of Denbigh, Knight of the most Noble Order of the Garter, Maister of the Queenes Maiesties horses, and one of hir Graces most Honorable priuie Counsell, Iohn Florio wisheth all godlie felicitie, continuance of health, increase of Honor, and Grace Eternall.

Right Honorable, when (at the earnest request of diuers Gentilmen my entire friends) I had for the recreation and private exercise drawen out of certaine common questions, and ordinarie aunseres together with diuers prouerbes, sentences and Golden sayings vsed as well in Italian as in English, and therewithall collected and translated out of sundrie the best Italian authours with certaine necessarie rules for Englishmen to attaine to the perfection of the Italian tongue, and for Italians to learne the pronountiation of our englishe. They would needes (though sore against my will) *have it putt foorth in Print* but I, (Right Honorale) considering the great and manifolde inconvences he hasardes himfelfe vnto, that commiteth anie thing to the open vewe of all men, hauing no worthie Mecoenas to defend him againft the malignant, ready backbiters, a long while I rested as confused and trobled in minde, not knowing whom to finde sufficient, to defend me from fuch inconuentences. At last, calling to remembrance, the Noblenesse of your Honour's minde, I chose you (although presumtiously done of me) as a sufficient ramp to shield me from the battery of such venomous tongues. For knowing by experience your continuall delight in setting foorth of good letters, and esrnest zeale in maintaining of languages, I did as it were, perswade withe myselfe that few or none would attempt (remembring your Honour) to set or to whet their carping tongues against it, although my great presumption doe partly merit it. Yet at the last, I encouraged myself in your Honours name to send this little pamphlet abroade hoping that your honour wil not onely with curteous acceptation beholde this foolishe et fond atempt of mine, with your bodely eyes, but also consider it with your inward eye of discretion, and not weigh the gift given by the givers hart though too base a gift to come to your Honour's hand, too rude a worke

for you to reade, and too unripe sowre and unsavourie fruites for you Honour to take a taste of, yet notwithstanding such as they be, I give them to you as a token of zealous affection and dutiefull love I beare unto your Honour, whom I know to be the onely furtherer, maintainer and supporter of all wel dispofed mindes toward anie kinde of studie yet (Right Honourable) that little, or (to say truth) none at all is the learning that I have and smal is the seede plant and grafe whence these altogether wilde, and unsavourie fruites doe spring, the which, tho so they be, are not altogether to be rejected, et utterly refused. For the basenes and sowernes of these, will serve to sett out the pleasaunt and delectable taste of other men's fruites, for as by the bad is the good knowen, so, by the sower is the sweet better discerned and by the darknesse of the night may a man judge of the brightnesse of the day, in so much that I wholy perswade with myfelf that lightly your Honour will pardon my attempt and fond presumption, in being bold, under your Honour's patronage to shield me with defence against fuch carping boustering and malignious tongues which not onely doo perilously shake at yea and indeavor mainely to beate downe and confute not onely all kind of blossomes and young budded fruites, but also those which are already come to growth and perfection. Wherefore knowing as before I said, your Honour's good wil in advancing all kindes of good letters and seeing by experience the nipping et taunting scoffs of the raging sect of Throminus, altogegher set and bent against the publishing of the same : As also using to prevent one contrary by another (that is), to prevent, I fay, thofe lewd and viperous carpers by the shadowe of your Honours most Clement, Benigne and therewithal well favoring and affectionated mind both unto me and all other well meanours in setting foorth of those things which befor the common commoditie of all (not onlie) this our commonwealth, but also of other forraine nations. I thought it good to houer (I fay) & fubmit me under your Honour's refuge, who of that your so high renowned clemencie refuse not, or abiect to shield your humblest supplianttes in such good causes, who are loath to stand openly in tha cavelling reproaches of the foresaid taunting broode : As also they being loth to stand to the displeasure of ill-willers for yeelding forth their good willes. Which if they had not fuch good furtherers : surely they would never employ their labours to the profit and commoditie of their councey but should seeme to be, as salt without savour, and as fire without heat. Which in deede I do thinke to have been the only cause why learning heretofore hath been so obscured and kept in dennes, and altogether without any such direct or plaine path thereto, as now at this day (God be thanked therefore) it is. And thus dedicating, disposing and yeelding thefe my simple first fruites to your Honours noble protection, in hope of the gentle acceptation therof, I commit your honour to the tuition of the Almightie, who maintaine and keepe your Honour in moft prosperous and happie estate, deliver and defend you from all worldly cares and earthly troubles, and bring you after this transitorie life into the place of eternall joy and felicitie.

Your Honours most humble and hounden during life
to command. I. F.

APPENDICE B

Dedication Second Fruits.

To the right worshipfull. the kinde entertainer of vertue, and mirrour of a goode minde Master Nicholas Saunder of Ewel Esq. His devoted Iohn Florio Congratulates the rich reward of the one, and lasting beautie of the other and wisheth all felicitie els.

Sir in this stirring time, and pregnant prime of invention when everie bramble is fruitefull, when euerie mol-hill hath cast of the winters mourning garment, and when everie man is busilie woorking to feede his owne fancie; some by delivering to te presse the occurences & accidents of the world, newes from the mart, or from the mint (and newes are the credite of a trauailer, and the firft question of an englifhman). Some, like Alchimiste distilling quintessences of wit, that doth melt golde to nothing, & yet would make gold of nothing; that make men in the moone and catch moonshine in water. Some putting on pyed coats lyke calenders, and hammering vpon dialls, taking the elevation of Pancridge church (their quotidian walkes) pronosticate of faire, of foule or of smelling wether. Some, more active gallants made of a finer molde, by devising how to win their Mistrises favours, and how to blaze and blanche their passions with aeglogues, songs, and sonnets, in pitiful verse or miserable prose, and most, for a fashion; is not Love then a wagg, that makes men so wanton? yet love is a pretie thing to give unto my Ladye. Other-some with new caracterisings bespattings all the posts in *London* to the proofe, and fouling of paper in twelve howres thinke to effect Calabrian wonders; is not the number of twelve wonderfull? Some with Amadysing & Martinising a multitude of our libertine yonkers with triviall, frivolous, and vaine-vaine drolleries, set manie mindes a gadding; could a foole with a feather make men better sport? I could not but chuse but-apply myself in some sort to the season, and either prove a weede in my encrease without profit, or a wholesome pothearbe in profit without pleasure. If I proove more than I promife, I will impute it to the gracious Soile where my endeavours are planted, whose sovreaigne vertue divided with such worthless seedes, hath transformed my unregarded slips to medicinable simples. Manie sowe corne and reape thistles; bestow three yeares toile in manuring a barraine plot, and haue nothing for their labor but their traivel: the reason why? because they leave the lowe dales, to seeke thrift in the hill countries; and dig for good on the top of the Alpes, when Escop's cock found a pearl in a lower place. For me, I am none of their faction, I love not to climb high to catch shadowes; suficeth, gentle Sir, that your perfections are the port where my labors must anchor, whose manie and liberall fauours have been so largely extended unto me that I have a long time studied how I might in some sort grate-

fully testifie my thankfulness unto you. But when I had assembled my thoughts & entered into a contrarious consultation of my utmoft abilities, I could not finde anie employment more agreable to my power, or better beseeming my dutie, than this present Delication, whereby the world, by the instance of your never entermitted benevolence towards me, should have a perfect insight into your vertue and bountie (qualities growne too solitary in this age) and your self might be unfallibly persuaded in what degree I honor and regarde you. For indeede I neither may in equitie forget, nor in reason conceale, the rare curtisies you vouchaft me at *Oxford*, the friendly offers and great liberalitie since (aboue my hope and my desert) continued at *London*, wherewith you have fast bound me to beare a dutifull & grateful observance towards you while I live, & to honour that mind, from which as from a spring, al your friendships & goodness hath flowed. And therefore to give you some pause and assurance of a thankful minde and my proferred devotion, I haue consecrated these my slender *eadeavours*, wholy to your *delight*, which shall stand for an image and monument of your worthinesse to posteritie. And though they serve to pleasure and profit manie, yet shall myselfe reape pleasure, alfo if they please you well, under whose name and cognisance they shall goe abroade and seeke their fortunes. How the world will entertaine them I knowe not, or what acceptance your credit may adde to their basenes I am yet uncertaine, but this I dare vaunt without sparke of vaine-glory that I have given you a taste of the best Italian fruites the Thuscane Garden could affoorde; but if the pallate of some ale or beer mouthes be out of taste that they cannot taste them let them sport but not spue. The Moone keeps her course for alle the dogges barking. I have for these fruits ransackt and rifled the gardens of fame throughout Italie (and there are the Hesperides) if translated they do prosper, as they flourished upon their native stock) or eate them & they will be fweete, or set them and they will adorne your orchyards.

The maidenhead of my industrie I yeelded to a noble Mecenas (renowned Leicester), the honor of England, whom, thogh like Hector every miscreant Mirmidon dare strike being dead, yet sing *Homer* or *Virgil*, write friend or foe, of *Troy* or of *Troyes* issue, that Hector must have his desert. The General of his Prince The Paragon of his Peers. the watchman of our peace.

« Non so fe miglior duce o cavaliero. »

As Petrarke hath in his Triumph of Fame; and, to conclude, the supporter of his friends, the terror of his foes, and the *Britton* Patron of the Muses

« Dardania's light and Troyens' faithfuls't hope. »

But nor I, nor the place may halfe suffice for his praise which, the sweetest singer of all our westerne shepheards hath so exquisitely depainted, that, as Achilles by Alexander was counted happy for having such a rare emblazoner of his magnanimitie, as the Maeonian poete; so I account him thrice-fortunate, in having such a herauld of his vertues as Spenser; Curteous Lord, Curteous Spenser, I knowe not which hath purchast more fame, either he in deseruing so well of a scholler or so famous a scholler in being so thankfull without hope of requitall, to so famous a Lord: But leaving him that dying left all artes, and all strangers as Orphanes, forsaken and

frendles, I will wholly convert my muze to you (my second patron) who among manie that beare their crests high and mingle their titles with *tam Marti quam Mercurio* are an unfayned embracer of vertues and nourisher of knowledge and of leearning. I published long since my first fruite to the use of such as were but meanely entred in the italian tongue (and which because they were first and the tree but young were something sowre, yet ta last digested in this cold climat), knowing well that they would both nourish and delight & I have againe, after long toyle and diligent pruning of my orcharde brought forth my seeond fruites (better riper and pleasanter than the first) not unfit for those that em brace the language of the muses, or, would beautify their speech with a not vulgar bravery. These two I brought forth as the daughters and offprings of my care and studie: My elder (as before noted) because she was ambitious (as heirs are wont) I married for preferment and honour, but this younger (fayrer, better-nurtured, & comelier than her sister) because my hope of such preferment and honour had fayle me, I thought to have cloystered up in some solitarines which she perceiving with haste putting on her best ornaments and, following the guise of her countrie women presuming very much on the love and favour of her parents) hath voluntaryly made her choice (plainly telling me that she will not leade apes in hell) and matcht with such a one as she best liketh, and hopeth will both dearley love her and make her such a joynter as shall be to the comfort of her parents, and joy of her match, and therefore I have given her my consent, because shee hath jumped so well with modest and not aspired so high that she might be upbraided either with her birth or basnes when she could not mend it. I know the world will smile friendlier, and gaze more upon a damzell marching in figured silkes (who are as paper bookes with nothing in them) than upon one being clad in plane homespun cloth. (who are as plain chests full of treasure) yet *communis error* shall not have my company, and therefore have I rather chosen to present my Italian and English proverbiall sportes to such a one as I know joynes them both so aptly in himselfe, as I doubt whether is best in him, but he is best in both; who loves them both, no man better; and touching proverbs, invents them, no man finer; and applyes them no man fitter. and that taketh his great contentment in knowledge of languages (guides and instrnments to perfection and excellencie) as in Nectar and Ambroisia (meate onlie for the Gods and deyfied mindes) I shall not neede to troble my selfe or you with any commendation of this matter I deliver, nor to give credit by some figures and colours to proverbes and sentenfes, seeing your self know well (whose censure I most respect) both how much a proverbiall speech (namely in italian) graceth a wise meaning, and how probably it argueth a good conceipt, and alfo how naturally the Italians please themselves with such materyall, short, and wittie speeches (which when themselves are out of Italy and amongst strangers, who they think hath learnt a little Italian out of Castilian's Courtier, or Guazzo his Dialogues, they will endeavor to forget or neglect and speake bookish, and not as they will doe amongst themselves because they know their proverbes never came over the Alpes) no leffe than with the conceited apothegms or Impresas, which never fall within the reach of a barren or vulgar head. What decorum I have observed

in selecting them I leave to the learned to consider. Thus, craving the continuall Sunfhine of your worship's favour toward, me, and that they may never decline to any west and desiring your friendly censure on my traveils I wish unto you your owne wishes, which are such as wisdome endites, and successe should subscribe.

Your W. affectionate in all he may;
I. F.

To the Reader.

Reader, good or bad, name thyselfe for I know not which to tearme thee, unleffe I heard thee reade, and reading judge and judging exercise; or courtesie the cogniziance of a gentleman, or malice the badge of a Momus, or exact examination the puritane scale of a criticall censor: to the firft (as to my friends) I wish as gracious acceptaunce where they desire it most, as they extend where I deserve it least; and to the second I can wish no worse than they work for themselves, tho I should wish them blindness, deafnes and dumbnes: for blynd they are (or worse) that see not their own vices, or others vertues: deafe they are (or worse) that never could hear wel of themselves nor would hear well of others: and dumbe they are (or worse) that speake not but behind men's backes (whose bookes speake to all) but speake nought but is nought like themselves, than what can be worse? As for critiks I accompt of them as crickets; no goodlie bird if a man marke them, no sweete note if a man heare them, no good lucke if a man have them: they lurke in corners but catch cold if they look out, they lie in sight of the furnace that tries others but will not come neare the flame that should purifie themselves. they are bred of filth & fed with filth, what vermine to call them I know not, or wormes or flies or what woorse? They are like cupping glasses, that draw nothing but corrupt blood; like swine that leave the cleare springs to wallow in a puddle: they doe not, as Plutarke and Aristarcus, derive philosophie and set flowres out of Homer; but with Zoylus deride his halting and pull assunder his fayre joynted verfes: they doe not seeke honie with the bee, but suck poyson with the spider. They will doe nought, but all is nought but what they doo. They snuff our lampes perhaps, but sure they add no oyle. They will heale us of the toothachs but are themsulves sicke of the fever-lourdane Demonstrative rethorique is their studie, and the dogges letter thay can snarle alreadie. As for me, for it is I, and I am an Englishman in italiane; I know They have a knife at command to cut my throate *Un Inglefe Italianato e un Diavolo incarnato*. Now, who the devell taught thee so much italian? speake me as much more and take all? Meane you the men or their mindes? Be the men goode and their mindes bad? speake for the men (for you are one) or I will doubt of your minde: Mislike you the language? why the best speake it best and hir Majestie none better. I, but too manie tongues are naught; indeede one is too manie for him that can not ufe it whell. Mithridates was reported to have learned three and twentie seuerall languages and Ennius to have three harts because three tongues. But it should seeme that thou hast not one sound hart, but such a one as is cancred with envie. nor anie tongue but a forked tongue, thou hissest so like a snake. and yet me thinkes

by thy looke that thou should'st have no tongue thou gapest and mowest soe like a frogg: I, thou cans't read whatsoever is good in Italian translated and was it good that the translated then or were they good that translated it? Had they been like thee they were not worth the naming: and thou, being unlike them, art unworthie to name them. Had they not knowen Italian how had they translated it? and had they not translated it where were now thy reading? Rather drink at the wel-head than sip at puddled streames; rather buy af first hand than goe on trust to the hucksters. I, but thou wilt urge me with their manners & vices not remembring that wher great vices are their are infinit vertues & aske me whether they be goode or bad? Surely touching their vices they are bad and I condemne them like thyself, the men are as we are (if bad may God amend both us and them) and I thinke wee may verie well mend both. I, but (peradventure), thou wilt say my fruits are wyndie, I pray thee keepe thy winde to coole thy potage. I, but they are rotten: what and so greene? that's a marwell, indeede, I thinke the caterpillar hath newly caught them. If thy sight and taste of my fruits be so altered that neither colour nor taste of my fruits whill please thee, I greatly force not, for I never minded to be thy fruiterer. *Muro bianco* is paper goode enoughe for everle *matto*: Prints were first invented for wise men's use and not for foolès play. These proverbs and proverbiall phrases (hitherto so peculiar to the italians that they could never finde their way ower the Appenines, or meanes to become famialiare to anie other Nation) have onlie been stamped for the wise and not for thee (and therefore thou hast noe part in them). Who will kindly accept of them (tho in the ordring of them I differ with most men's methodes) who, on their compositions onely seeke for wordes to expresse their matter, and I have endeavored to finie matter to declare those Italian wordes & phrases, that never yett saw Albion's cliffes) for the pleasure of which, I whill shortly send into the world an exquisite Italian and English Dictionary and a compendious grammar. The Sunne spreading his beames indifferently (and my fruits being are in an open orchyard, and indifferent to all) doth soften wax and harden clay (my fruites will please the gentler sort but offend the clayish or clownish sort, whom good things scarcely please, and I care not to displease); I know I have them not all, and you, will be readie (if I should say so) with BATE ME AN ACE QUOTH BOLTON OR WIDE QUOTH BOLTON WHEN HIS BOLT FLEW BACKWARD. Indeede here are not all, for tell me who can tell them? But here are the chiefe, and thanke me that I cull them. The Greekes and Latines thanke Erasmus, and our Englishmen make much of Heywood: for proverbs are the pith the proprieties, the proofes, the pureties the elegancies as the commoneft so the commendablest phrases of a language. To use them is a grace, to understand them a good, but to gather them a paine to me tho' a gaine to thee. I but for all that I must not scape without some new flout: now vould I were by thee to give thee such another, and surely I would give thee bread for cake. Farewell if thou meane well; els fare as ill as thou wisheft me to fare.

The laft of April. 1591.
Resolute I. F.

APPENDICE C

PRÉFACE

THE EPISTLE DEDICATORIE

To the right honorable my best-best Benefactors, and most-most honored Ladies, Lucie Countesse of Bedford; *and hir best-most loved-loving Mother,* Ladie Anne Harrington.

Strange it may seeme to some, whose seeming is misseeming, in one worthlesse patronage to joyne two so severallie all-worthy Ladies. But to any in the right, it would be judged wrong, to disjoyne them in ought, who never were neerer in kinde, then ever in kindnesse. None dearer (dearest Ladies) I have seene, and all may say, to your Honorable husbands then you, to you then your Honorable husbands; and then to other, then eyther is to th' other. So as were I to name but the one, I should surely intend the other: but intending this Dedication to two, I could not but name both. To my last Birth, which I held masculine, (as are all mens conceipts that are their owner, though but by their collecting; and this was to *Montaigne* like *Bacchus*, closed in, or loosed from his great *Iupiters* thigh) I the indulgent father invited two right Honorable Godfathers, with the One of your Noble Ladyshippes to witnesse. So to this defective edition (since all translations are reputed femalls, delivered at second hand; and I in this serve but as *Vulcan*, to hatchet this *Minerva* from that *Iupiters* bigge braine) I yet at least a fondling foster-father, having transported it from *France* to *England*; put it in English clothes; taught it to talke our tongue (though many-times with a jerke of the French *Iargon*) would set it forth to the best service I might; and to better I might not, then You that deserve the best. Yet hath it this above your other servants: it may not onely serve you two, to repeate in true English what you reade in fine French, but many thousands more, to tell them in their owne, what they would be taught in an other language. How nobly it is descended, let the father in the ninth Chapter of his third booke by letters testimoniall of the Romane Senate and Citty beare record: How rightly it is his, and his beloved, let him by his discourse in the eight'th of his second, written to the Lady of *Estissac* (as if it were to you concerning your sweete heire, most motherly-affected Lady *Harrington*) and by his acknow-ledgement in this first to all Readers give evidence, first that it is *de bonne foy*, then more than that, *c'est moy*: How worthily qualified, embellished, furnished it is, let his faire-spoken, and fine-witted Daughter by alliance passe her verdict, which shee need not recant. Heere-hence to offer it into your service, let me for him but do and say, as he did for his other-selfe, his peerlesse paire *Steven de Boetit*, in the 28. of this first, and thinke hee speakes to you my

praise-surmounting Countesse of *Bedford*, what hee there speakes to the Lady of *Grammont* Countesse of *Guissen*: Since as his Maister-Poet saide,

> — *mutate nomine, de te*
> *Fabula narratur* : — Hor. ser. lib. i. *Sat.* i. 69.
>
> Do you but change the name,
> Of you is saide the same :

So do hir attributes accord to your demerites; wherof to runne a long-breathed careere, both so faire and large a field might envite mee, and my in-burning spirits would encite mee, if I were not held-in by your sweete reining hand (*who have ever helde this desire, sooner to exceede what you are thought, then be thought what you are not*) or should I not prejudice by pre-monstration your assured advantage, *When your value shall come to the weighing*. And yet what are you not that may excell? What weight would you not elevate in truest ballance of best judgements? More to be followed by glorie, since you fly-it; which yet many good fellow: Most to be praised, for refusing all praises; which yet will presse on vertue; will she, nill she. In which matter of fame (and that exceeding good) wel may you (I doubt not) use the word, which my Authour heere (I feare) usurpeth :

> — *Virésque acquirit eundo.* — Virg. *Æn.* I. 4, 175.
>
> The further that she goeth,
> The more in strength she groweth :

Since (as in the originall) if of his vertue or glory, more of yours, his Arch-Poet might verifie.

> *Ingrediturque solo, & caput inter nubila condit* : — 177.
>
> She (great and good) on eart doth move,
> Yet veiles hir head in heaven above :

But being by your limit-lesse moderation lockt in limits (who *more desire, nothing may be said, than too much*) though I can never say too much; as he of *Carthage*, so I of your praise-worthihesse, were better to say nothing, then too little. For this in hand (if it may be so honored to kisse your Honors gracious hand) if any grace or good be either afforded to it, or deserved by it, all that by the father, foster-father, and all that are of kinne or kinde unto it, must be to your Honor, grace, and goodnesse imputed and ascribed. For (that I may discharge me of all this, and charge you with your owne; pardon Madame my plainenesse) when I with on Chapter found my selfe over-charged, whereto the charge or choise of an Honorable person, and by me not-to-be denied Benefactor (Noble and vertuous Sir *Edward Wotton*) had engaged me (which I finished in your owne house) your Honor having dayned to read it, without pitty of my failing, my fainting, my labouring, my languishing, my gasping for some breath (O could so Honorable, be so pitty-lesse? Madame, now doe I flatter you?) Yet commaunded me on : (and let me die outright, ere I doe not that commaund.) I say not you tooke pleasure at shore (at those in this Author) to see me sea-tosst, wether-beaten, shippe-wrackt, almost drowned (*Mon. lib.* iii. *c.* 1). Nor say I like this mans Indian King, you checkt with a sower-sterne countenance

the yerneful complaint of your drooping, neere-dying subject (*Lib.* iii. *c.* 6). Nor say I (as he alleadgeth out of others) like an ironically modest Virgin, you enduced, yea commaunded, yea delighted to see mee strive for life, yet fall out of breath (*Lib.* ii. *c.* 23). Unmercifull you were, but not so cruell. (Madame, now do I flatter you?) Yet this I may and must say, like in this French-mans report, our third in name, but first and chiefe in fame, K. *Edward,* you would not succour your blacke, not sonne, but servaunt, but bade him fight and conquere, or die (*Lib.* i. *c.* 41): Like the Spartane impe(ri)rious Mother, a shield indeede you gave mee, but with this Word. *Aut cum hoc; aut in hoc* (*Giou. Imp. mar Pes.*). I must needes say while this was in dooing, to put and keepe mee in h'rt like a captived Canniball fattend against my death, you often cryed *Coraggio,* and called *çà çà.* and applauded as I passt, and if not fet mee in, yet set mee on, even with a Syrens *ô tresloüable Ulisse* (*Mont. li.* ii. *c.* 16). O Madame who then spake faire? As for mee, I onely say, as this mans embossed Hart out of hart (*Lib.* ii. *c.* 11), I sweat, I wept, and I went-on, til now I stand at bay: howsoever, I hope that may yet save me, which from others strangles others, I meane the coller you have put about my neck with your inscription, *Noli me cædere, nam sum Dianæ.* Yet nor can you denie, nor I dissemble, how at first I pleaded this Authors tedious difficultie, my selfe-knowne insufficiencie, and others more leisurefull abilitie. But no excuse would serve him, that must serve withour excuse. Little power had I to performe, but lesse to refuse what you impos'de: for his length you gave time: for his hardnesse you advised help: my weaknesse you might bidde doe it's best: others strength you would not seeke-for-further. Yet did your honoured name r'ally to my succour the forces of two deare friends, both devoted to your service, both obliged to your vertues: The one Maister *Theodoro Diodati,* as in name, so indeede Gods-gift to me, my *bonus genius,* and sent me as the good Angel to *Raimond* in *Tasso* (*Tas. Gior. can.* 7) for my assistant to combat this great *Argante*: Who as he is happy in you, and you in him, that like *Aristotle* to *Alexander,* he may in all good learning, and doeth with all industrious attention instruct, direct, adorne that noble, hopefull, and much-promising spirit of your beloved brother and house-heire Maister *Iohn Harrington*: So was he to me in this inextricable laberinth like *Ariadnaes* threed; in this rockie-rough Ocean, a guide-fish to the Whale; in these darke-uncouth wayes, a cleare relucent light. Had not he beene, I had not bin able to wade through: and had not he dissolved these knottes, none had, few could. The other (my onelie dearest and in lovesympathising friend, Maister Doctor *Guinne,* of whome I may justly say what my Authour saieth of his second-selfe *Steven de la Boetie* (*Lib.* i. *c.* 27; *Lib.* iii. *c.* 9): for, he could not better pourtray him for him selfe, then hee hath lively delineated him for me) willing to doe me ease, and as willing to doe your Honour service, as you know him a scholler (and pitty is it the World knowes not his worth better; for as the Prince of Italian Poets saide of *Valerius Corvinus, Non so se miglior Duce o Cavalliero* (*Pet. triu. fam. cap.* i. *ver.* 99), so may I truely say of him. *Non so se meglior Oratore e Poeta, o Philosopho e Medico*). So Scholler-like did he undertake what Latine prose; Greeke, Latine, Italian or French Poesie should crosse my way (which as

Bugge-beares affrighted my unacquaintance with them) to ridde them all afore mee, and for the most part drawne them from their dennes : Wherein what indefatigable paines he hath undergone, and how successefully overgone, I referre to your Honor, I remit to the learned; for, who but he could have quoted so divers Authors, and noted so severall places? So was hee to mee in this bundle of riddles an understanding *Oedipus*, in this perilous-crook't passage a monster-quelling *Theseus* or *Hercules* : With these two supporters of knowledge and friendship, if I apheld and armed have passt the pikes, the honor be hall yours, since all by yours was done for your Honor. That all this is thus, the reply of that triend upon my answer to your Ho : invitation in a sonet of the like, (but not same) terminations may signifie and testifie to all the world. Then let none say I flatter, when I forbeare not to tell all. Yet more I must needs say, if Poets be inspired by their muse, if souldiers take corage by the eie or memory of their mistrisses (as both have made some long believe) having already said, as *Petrark* to his mistris,

In questo stato son Donna per vui. — PETR. p. 1, son. 107.

By you, or for you, Madame thus am I.

I now rather averre as the Lyricke to his *Melpomene*.

Quod spiro, & placeo, si placeo, tuum est.

That I doe breath and please, if please I doe,
It is your grace, such grace proceed's from you.

For, besides your owne inexplicable bounty first-mover of my good, *La quale ritogli me peregrino errante, e fra gli scoglii e l'onde agitato, al furor di Fortuna, e benignamente guidi in porto di salute e pace* (*Tasso. Gior. can. i. st.* 4), Your noblest Earles beneficence, fore-running all as farre in curtesie as pedegree, and bearing not onely in his heart or hand, but even in aspect and due respect the native magnanimity of *Bedford*, and magnificent francke-Nature of the RVSSELS, hath so kindly bedewed my earth when it was sunburnt, so gently thawed it when it was frost-bound, as (were there anie good in me) I were more sencelesse then earth, if I returned not some fruite in good measure. This may be thought too much for no better a deserver than I am : Yet more must I acknowledge joyned to this : for as to all, that professe any learning, & do you (but small) steade therein, you and your husbands hand (most bounteous Ladie *Harrington*) have beene still open, & your hospitable house, my retreate in storms, my reliefe in neede, Yea your hearts ever enlarged : so for an instance, in doing wel by me (the meanest) as if honorable father and mother with their noblest sonne and daughter should contend in that onely praise-worthy emulation of well doing, you seemed even to strive, who should excel ech other, who should best entertaine, cherish and foster mee : And as if this river of benignitie did runne in a blood, your worthie Sonne in-law, and vertuous Daughter *Chichester* with like-sweete liquor have supplied my drie cesterns. So as to the name and house of *Bedford* and *Harrington*, without prophanenesse, let me vow but one worde of the Pastorall, ILLIVS ARAM, and with that word my selfe Your Honorable Ladishipsin humble hartie service, IOHN FLORIO.

TO THE RIGHT HO-norable, *Lucie* Countesse of Bedford.

Relucent lustre of our English Dames,
In one comprising all most priz'de of all,
Whom Vertue hirs, and bounty hirs doth call,
Whose vertue honor, beauty love enflames,
Whose value wonder writes, silence proclaimes,
Though, as your owne, you know th' originall
Of this, whose grace must by translation fall;
Yet since this, as your owne, your Honor claimes,
Yours be the honour; and if any good
Be done by it, we give all thanks and praise
For it to you: but who enough can give?
Aye-honor'd be your Honorable Blood;
Rise may your Honor, which your merites raises:
Live may you long, your Honor you out-live.
Il Candido.

[Matthew Gwinne, M. D. (1558?-1627), was probably the author of some of the verses signed Il Candido.]

To the noble-minded Ladie, *Anne Harrington.*
If Mothers love exceeding others love,
If Honours heart excelling all mens hearts,
If bounties hand with all her beauteous parts,
Poets, or Painters would to pourtray prove,
Should they seeke earth below, or heav'n above,
Home, Court or Countrie, forraine moulds or marts,
For Maister-point, or modell of their artes,
For life, then here, they neede no further move:
For Honour, Bountie, Love, when all is done,
(Detract they not) what should they adde, or faine,
But onely write, Lady *ANNE HARRINGTON.*
Her picture lost, would Nature second her,
She could not, or she must make her againe.
So vowes he, that himselfe doth hers averre.
Il Candido.

To the curteous Reader.

Shall I apologize translation? Why but some holde (as for their free-hold) that such conversion is the subversion of Universities. God holde with them, and withholde them from impeach or empaire. It were an ill turne, the turning of Bookes should be the overturning of Libraries. Yea but my olde fellow Nolano *tolde me, and taught publikely, that from translation all Science had it's offspring. Likely, since even Philosophie, Grammar, Rhethorike, Logike, Arithmetike, Geometrie, Astronomy, Musike, and all the Mathematikes yet holde their name of the Greekes: and the Greekes drew their baptizing water from the conduit-pipes of the Egiptians, and they from the well-springs of the Hebrews or Chaldees. And can the wel-springs be so sweete and deepe; and will the well-drawne water be so sower and smell? And were their Countries so ennobled, advantaged, and embellished by such deriving; and doth it drive our noblest Colonies upon the rockes of ruine? And did they well? and prooved they*

well? and must we proove ill that doe so? Why but Learning would not be made common. Yea but Learning cannot be too common, and the commoner the better. Why but who is not jealous, his Mistresse should be so prostitute? Yea but this Mistresse is like ayre, fire, water, the more breathed the clearer; the more extended the warmer; the more drawne the sweeter. It were inhumanitie to coope her up, and worthy forfeiture close to conceale her. Why but Schollers should have some privilege of preheminence. So have they: they onely are worthy Translators. Why but the vulgar should not knowe all. No, they can not for all this; nor even Schollers for much more: I would, both could and knew much more than either doth or can. Why but all would not be knowne of all. No nor can: much more we know not than we know: all know something, none know all: would all know all? they must breake ere they be so bigge. God only; men farre from God. Why but pearles should not be cast to swine: yet are rings put in their noses; and a swine should know his stie, and will know his meate and his medicine, and as much beside, as any swine doth suppose it to be Marjoram. Why, but it is not wel Divinitie should be a childes or olde wives, a coblers, or clothiers tale or table-talke. There is use, and abuse: use none too much: abuse none too little. Why but let Learning be wrapt in a learned mantle. Yea but to be unwrapt by a learned nurse: yea, to be lapt up againe. Yea, and unlapt againe. Else, hold we ignorance the mother of devotion; praying and preaching in an unknowne tongue: as sory a mother, as a seely daughter: a good minde perhaps, but surely an ill manner. If the best be meete for us, why should the best be barrd? Why but the best wrote best in a tongue more unknowne: Nay in a tongue more knowne to them that wrote, and not unknowne of them to whom they wrote. Why but more honour to him that speakes more learned. Yea such perhaps, as Quintilians *Orator; a learned man I warrant him, for I understand him never a word. Why but let men write for the most honour of the Writer. Nay, for most profit of the Reader: and so haply, most honour. If to write obscurely be perplexedly offensive, as* Augustus *well judged: for our owne not to write in our owne but unintelligible, is haply to fewer and more criticall, but surely without honor, without profit, if he goe not, or send not an interpreter; who else what is he but a Translator? Obscure be he that loves obscuritie. And therefore willingly I take his worde, though wittingly I doe mistake it,* Translata proficit. *Why but who ever did well in it? Nay, who did ever well without it? If nothing can be now sayd, but hath beene saide before (as hee sayde well) if there be no new thing under the Sunne. What is that that hath beene? That that shall be: (as he sayde that was wisest) What doe the best then, but gleane after others harvest? borrow their colours, inherite their possessions? What doe they but translate? perhaps, usurpe? at least, collect? if with acknowledgement, it is well; if by stealth, it is too bad: in this, our conscience is our accuser: posteritie our judge: in that our studie is our advocate, and you Readers our jurie. Why but whom can I name, that bare a great name for it? Nay who great else, but either in parte, as* Plato *and* Aristotle *out of many;* Tullie, Plutarch, Plinie, *out of* Plato, Aristotle *and many; or of purpose, as all that since have made most know the Greeke, and almost the Latine, even translated their whole treatises? Why* Cardan *maintaineth, neither* Homers *verse can be well exprest in Latine, nor* Virgils *in Greeke, nor* Petrarchs *in either. Suppose* Homer *tooke nothing out of any, for we heare of none good before him, and*

there must be a first; yet Homer *by* Virgil *is often so translated as* Scaliger *conceives there is the armour of* Hercules *most puissant put on the backe of* Bacchus *most delicate : and* Petrarch, *if well tracked, would be found in their footesteps, whose verie garbage lesse Poets are noted to have gathered. Why but that* Scaliger *tinkes* that Ficinus *by his rusticall simplicitie translated* Plato, *as if an Owle should represent an Eagle, or some tara-rag Player should act the princely* Telephus *with a voyce, as rag'd as his clothes, a grace as bad as his voyce. If the famous* Ficinus *were so faulty, who may hope to scape foot-free? But for him and us all let me confesse, as he heere censureth; and let confession make halfe amends, that every language hath it's* Genius *and inseparable forme; without* Pythagoras *his* Metempsychosis *it can not rightly be translated. The Tuscan altiloquence, the* Venus *of the French, the sharpe state of the Spanish, the strong significancy of the Dutch cannot from heere be drawne to life. The sense may keepe forme; the sentence is disfigured; the fineness, fitnesse, featenesse diminished : as much as artes nature is short of natures arte, a picture of a body, a shadow of a substance. Why then belike I have done by* Montaigne, *as* Terence *by* Menander, *made of good French no good English. If I have done no worse, and it be no worse taken, it is well. As he, if no Poet, yet am I no theefe, since I say of whom I had it, rather to imitate his and his authors negligence, then any backebiters obscure diligence. His horse I set before you; perhaps without his trappings; and his meate without sause. Indeede in this specially finde I fault with my maister, that as* Crassus *and* Antonius *in* Tullie, *the one seemed to contemne, the other not to know the Greekes, whereas the one so spake Greeke as he seemed to know no other tongue; the other in his travells to* Athens *and* Rhodes *had long conversed with the learnedst Græcians : So he, most writing of himselfe, and the worst rather then the best, disclaimeth all memorie, authorities, or borrowing of the ancient or moderne; whereas in course of his discourse he seemes acquainted not onely with all, but no other but authours; and could out of question like* Cyrus *or* Cæsar *call any of his armie by his name and condition. And I would for us all he had in this whole body done as much, as in most of that of other languages my peerelesse deere-deerest and never sufficiently commended friend hath done for mine and your ease and inteligence. Why then againe, as* Terence, *I have had helpe. Yea, and thanke them for it, and thinke you neede not be displeased by them that may please you in a better matter. Why but Essayes are but mens schoolthemes pieced together; you might as wel say, several texts. Al is in the choise & handling. Yea mary; but* Montaigne, *had he wit, it was but a French with ferdillant, legier, and extravagant. Now say you English wits by the staydest censure of as learned a wit as is among you. The counsel of that judicious worthy Counsellor (honorable Sir* Edward Wotton) *would not have embarked me to this discovery, had not his wisedome knowne it worth my paines, and your perusing. And should or would any dogtooth'de Cruticke, or adder-tongu'd Satirist scoff or finde fault, that in the course of his discourses, or webbe of his Essayes, or entitling of his chapters, he holdeth a disjoynted, broken and gadding stile; and that many times they answere not his titles, and have no coherence together, to such I will say little, jor they deserve but little; but if they list, else let them chuse, I send them to the ninth chapter of the third booke, folio* 596, *where himselfe preventeth their carping, and foreseeing their criti-*

kisme answereth them for me at full. Yet are there herein errors. If of matter, the Authours: if of omission, the printers: him I would not amend, but send him to you as I found him: this I could not attend; but where I now finde faults, let me pray and entreate you for your owne sake to correct as you reade; to amend as you list. But some error, are mine, and mine by more then translation. Are they in Grammer, or Ortographie? as easie for you to right, as me to be wrong; or in construction, as mis-attributing him, her, or it, to things alive, or dead, or newter; you may soone know my meaning, and eftsoones use your mending: or are they in some uncouth termes; as entraine, conscientious, endeare, tarnish, comporte, efface, facilitate, ammusing, debauching, regret, effort, emotion, and such like; if you like them not, take others most commonly set by them to expound them, since there they were set to make such likely French words familiar with our English, which well may beare them. If any be capitall in sense mistaking, be I admonished, and they shall be reeanted: Howsoever, the falsenesse of the French prints, the diversities of copies, editions and volumes (some whereof have more or lesse then others), and I in London *having followed some, and in the countrie others; now those in folio, now those in octavo, yet in this last surway reconciled all; therefore or blame not rashly, or condemne not fondly the multitude of them set for your further ease in a Table (at the end of the booke) which ere you beginne to reade, I entreate you to peruse: this Printers wanting a diligent Corrector, my many employments, and the distance betweene me, and my friends I should conferre-with, may extenuate, if not excuse, even more errors. In summe, if any thinke he could do better, let him trie; then will he better tinke of what is done. Seven or eight of great wit and worth have assayed, but found these Essayes no attempt for French apprentises or Littletonians. If this doone it may please you, as I wish it may, and I hope it shall, I with you shall be pleased: though not, yet still I am* the same resolute
IOHN FLORIO.

[Montaigne's Preface, "The Author to the Readers", follows the above address.]

Al mio amato Istruttore Mr. Giovanni Florio.

Florio, che fai? Vai così ardito al Monte?
Al monte più scoscese che Parnasso,
Ardente più che Mongibello? Ahi lasso:
Plinio qui muore prima, che qui monte.
Se'l Pegaso non hai, che cavi'l fonte,
Ritirati dal periglioso passo.
L'hai fatto pur', andand' hor' alt' hor baffo:
Ti só ben dir', tu sei Bellerophonte.
Tre corpi di Chimera di Montagna
Hai trapassato, scosso, rinversato.
Del' honorat' impres' anch' io mi glorio.
Premiar' ti potess' io d'ar' di Spagna,
Di più che Bianco-fior' saresti ornato,
Ma del' honor' ti basti, che sei Florio.
Il Candido.

A reply upon Maister Florio's *answere to the Lady of* Bedfords *invitation to this works, in a Sonnet of like terminations. Anno* 1599.

Thee to excite from Epileptique fits,
Whose lethargie like frost benumming bindes
Obstupefying sence with sencelesse kindes,
Attend the vertue of *Minervas* writtes;
Colde sides are spurrd, hot mouthes held-in with bittes;
Say No, and grow more rude, then rudest hindes;
Say No, and blow more rough, then roughest windes.
Who never shootes, the marke he never hitt's.
To take such taske, a pleasure is, no paine;
Vertue and Honor (which immortalize)
Not stepdame *Iuno* (who would wish thee slaine)
Calls thee to this thrice-honorable prize;
Montaigne, no cragg'd Mountaine, but faire plaine.
And who would resty rest, when SHEE bids rise?
Il Candido.

[The "Table of the Chapters" follows the above sonnets.]

To my deere friend M. *Iohn Florio*, concerning *his translation of* Montaigne.

Bookes the amasse of humors, swolne with ease,
The Griefe of peace, the maladie of rest,
So stuffe the world, falne into this disease,
As it receives more then it can digest:
And doe so overcharge, as they confound
The apetite of skill with idle store:
There being no end of words, nor any bound
Set to conceipt, the Ocean *without shore.*
As if man labo'rd with himself to be
As infinite in words, as in intents,
And drawne his manifold incertaintie
In ev'ry figure, passion represents;
That these innumerable visages,
And strange shapes of opinions and discourse
Shadowed in leaves, may be the witnesses
Rather of our defects, then of our force.
And this proud frame of our presumption,
This Babel *of our skill, this* Towre *of wit,*
Seemns onely checkt with te confusion
Of our mistakings, that dissolveth it.
And well may make us of our knowledge doubt,
Seeing what uncertainties we build upon,
To be as weake within booke as without;
Or els that truth hath other shapes then one.
But yet although we labor with this store
And with the presse of writings seeme opprest,
And have too many bookes, yet want we more,
Feeling great dearth and scarsenesse of the best;
Which cast in choiser shapes have bin prodac'd,
To give the best proportions to the minde
To our confusion, and have introdac'd
The likliest images frailtie can finde.
And wherein most the skill-desiring soule
Takes her delight, the best of all delight,
And where her motions evenest come to rowle
About this doubtful center of the right.

Which to discover this great Potentate,
This Prince Montaigne *(if he be not more)*
Hath more adventur'd of his owne estate
Then ever man did of himselfe before:
And hath made such bolde sallies out upon
Custome, *the mightie tyrant of the earth,*
In whose Seraglio *of subjection*
We all seeme bred-up, from our tender birth;
As I admire his powres, and out of love,
Here at his gate do stand, and glad I stand
So neere to him whom I do so much love,
T' applaude his happie setling in our land:
And sefe transpassage by his studious care
Who both of him and us doth merit much,
Having 'as sumptously, as he is rare
Plac'd him in the best lodging of our speach.
And made him now as free, as if borne here,
And as well ours as theirs, who may be proud
That he is theirs, though he be every where
To have the franchise of his worth allow'd
It be'ing the portion of a happie Pen,
Not to b' invassal'd to one Monarchie,
But dwell with all the better world of men
Whose spirits are all of one communitie.
Whom neither Ocean, *Desarts, Rockes nor Sands*
Can keepe from th' intertraffique of the minde,
But that it vents her treasure in all lands,
And doth a most secure commercement finde.
Wrap Excellencie *up never so much,*
In Hieroglphicques, Ciphers, Caracters,
And let her speake never so strange a speach,
Her Genius *yet finds apt discipherers:*
And never was she borne to dye obscure,
But guided by the Starres of her owne grace,
Makes her owne fortune, and his ever sure
In mans best hold, to hold the strongest place.
And let the Critic *say the worst he can,*
He cannot say but that Montaigne *yet,*
Yeeldes most rich pieces and extracts of man;
Though in a troubled frame confus'dly set.
Which yet h'is blest that he hath ever seene,
And therefore as a guest in gratefulnesse,
For the great good the house yeelds him within
Might spare to taxe th' unapt convayances.
But this breath hurts not, for both worke and frame,
Whilst England English speakes, is of that store
And that choyse staffe, as that without the same
The richest librarie can be but poore.
And they unblest who letters do professe
And have him not: whose owne fate beates their want
With more sound blowes, then Alcibiades
Did his Pedante that did Homer *want.*

SAM: DANYEL.

APPENDICE D

FLORIO'S WORLD OF WORDS

The Epistle Dedicatorie

To the Right Honorable Patrons of Vertue Patterns of Honor, Roger Earle of Rutland; Henrie Earle of Southampton; Lucie, Countess of Bedford.

This dedication (Right Honorable and that worthily) may haply make your Honor's muse; well fare that dedication, that may excite your muse. I am no auctorised Herauld to marshall your precedence. Private dutie might perhaps give one the prioritie, where publike respect should prefer another. To choose *Tullie* or Ausonius Confuls, is to prefer them before all but one; but to choose either the former of the twaine, is to prefer him before all. It is saide of Atreus in a fact most discorderly, that may be saide of any in so ordering his best dutie

It makes no matter whether yet he resolves of neither.

I onely say your Honors best knowe yonr places: An Italian turne may serve the turne. Lame are we in Platoe's censure, if we be not ambidexters, vsing both handes alike Right hand, or left hand as peeres with mutuall paritie, without disparagement may it pleafe your honors to joyne hand in hand and so joyntely, to lend an eare (and lend it, I beseech you) to a poore man, that invites your Honors to a christening, that I and my poore studies like *Philemon* & *Baucis* may in so lowe a cottage entertaine so high, if not deities, yet dignities of whom the poet testifies.

Ma fopra altro frutto piu gradito
Fu il volto allegro e'l non bugiardo amore.
E benche fosse povero il convito
Non su la volontà sovera e'l core.

Two ouerhastie fruites of mine, nowe some yeeres since, like two forwarde females, the one put her-selfe in seruice to an Earle of Excellence, the other to a gentleman of Worth, both into the worlde to runne the race of their fortune. Now where my rawer youth brought forth those female fruites, my riper yeeres affoording me I cannot say a braine-babe Minerva armed at all assaies at firft houre; but rather from my Italian *Semele*. and English thigh, a boucing boie, *Bacchus*-like almost all names: And being, as the manner of this countrie is, after some strength gathered to bring it abroade; I was to entreate three witnesses to the entrie of it into Christendome. ouer presumptuous (I grant) o entreate so high a presence, but your Honors so gracious (I hope) to be ouer entreated. My hope springs out of three items: your honors naturall benignitie; your able emploiment of such seruicers; and the towardly liklihood of this springall to do you honest ser-

vice. The first to vouchase all; the second to accept this; the third, to applie it selfe to the first and second. Of the first your birth your place and your customee of the second your studies your conceits and your exercice; of the third my endeavours, my proceedings and my proiect gives assurance. Your birth highly noble more than gentle, your place aboue others as in degree fo in height of bountie, and other vertues, your custome, neuer wearie of well doing: your studies much in all, most in Italian excellence: your conceits, in onderstanding others to work aboue them in your own: your exercise to read what the world's best wits haue written, ans to speake as they write. My endeauours to apprehend the best, is not all; my proceedings to impart my best first to your honors, then to all that emploie me: my proiect in this volume to comprehend the best and all. In truth I acknowledge an entire debt not onely of my best knowledge, but of all yea of more than I know orcan, to your bounteous lordship, most noble most vertuous, and most Honorable EARLE OF SOUTHAMPTON, in whose paie and patronage I have lived some yeeres to whom I owe and vowe the yeeres that I have to live. But as to me and manie more the glorious sunne-shine of your Honor hath infused light and life, so my lesser borrowed light, after a principall respect to your benigne aspect and influence, affoorded some lustre to others.

In loyaltie I may averre (my needle toucht and drawne and held by such an adamant) what he in love assumed that sawe the other stars but bent his course by the Pole Starre: and two guardes avowing, *Aspicit Vnam* One guideth ma to more I see. Good partes imparted are not impaired. Your springs are first tho serve your selfe, yet may yeelde your neighbors sweete water; your taper is to light to you first and yet it may light your neighbors candle. I might make doubt *wleast* I or mine be not now of any further use to your selfe-sufficiencie, being at home so instructed for Italian as teaching or learning could supplie, that there seemed no neede for travell and now by travell so accomplisht, as what wants to perfection?

Wherein no lesse must be attributed to your embellisht graces (my most noble, most gracious and most graceful EARLE OF RUTLAND welle entred in the toong, ere your honor entered Italie, there therin so perfected as what neede a Dictionarie? Naie if I offer service but to them that neede it, with what face seeke I a place with your excellent LADISHIP? (My most-most honored because best-best adoreed MADAME) who by conceited industrie, or industrious conceite, in Italian as in French, in French as in Spanish, in all as in English underftand what you reade, write as you reade, and speake as you write yet rather charge your minde with matter than your memorie with worthes. And if the present, present so smal profit I must confesse it brings much less delight for what pleasure in a pot of simples? *O mal visite. o mal note, o mal gradite*? Or not seene, or ill knowne, or ill accepted? Yet herehence may some good accrewe, not onlie to truantlie-schollers which ever and anon runne to VENUTI and ALUNNO; or to new-entred novice that harly can construe their lesson; or to well-forward students, that have turned over GUAZZO and CASTIGLIONE, yea runne through GUARINI, ARIOSTO, TASSO, BOCCACE and PETRARCHE: but even to the most compleate Doctor, yea to him that can best stande *All' erta* for the best Italian, hereof some-

times may rise some use ; since, have he the memorie of THEMISTOCLES, of SENEGA of SCALIGER yet is it not infinite in so finite a bodie And I have seene the best, yea naturall Italians, not onlie stagger, but even stick fast in the myre, and at last give it over, or give their verdict with an *ignoramus*. BOCACE is prettie hard, yet understood ; PETRARCHE harder yet explained : DANTE hardest, but commented. Some doubt if all aright. ALUNNO, for his foster-children hath framed a World of their wordes, VENUTI taken much paines in some verie few athors ; and our WILLIAM THOMAS hath done prettilie ; and if all faile, al though we miss or mistake a worde, yet make we up the sense. Such making is marring. Naie all as good : but not as right And not right is flat wrong. One saies of PETRARCHE for all : A thousand starpaddas could not compell him to confesse, what some interpreters will make him say he meant. And a judicious gentleman of this lande will upholde tha none in England understands him thoroughly. How then ayme we at PETER ARETINE, that is so wittie ? hath such varietie, and frames so manie new wordes ? At FRANCESCO DONI. who is so fantasticall and so strange ? At THOMASO GARZONI in his PIAZZA UNIVERSALE ; or at ALLESSANDRO CITTOLINI in his TIPOCOSMIA, who have more propere and peculiar wordes concerning every severall sort of trade, arte or occupation, for every particular toole, or implement belonging to them, than ever any man heeretofore collected in any booke, or sawe collected in any language ? How shall we understand HANNIBALL CARO, who is so full of wittie jestes, sharpe quipes, nipping tantes, and scoffing phrases rgainst that learned man LODOVICO CASTELVETRI in his APOLOGIA DE BANCHI ? Howe shall the Englishe gentleman come to the perfect understanding of FEDERICO GRISONE, his ARTE DE CAVALCARE, who is so full of strange phrases, and unsuual wordes peculiar only unto horsemanship ? and proper but to CAVALARIZZI ? Howe shall we understand so manie and so strange books, of so severall, and so fantasticall subjects as be written in the Italian toong ? How shall we, naie, how may we ayme at the VENETIAN at the ROMANE, at the LOMBARD, at the NEAPOLITANE, at so manie and so much differing Dialects, and idiomes, as be used and spoken in Italie, besides the FLORENTINE ? Sure we must say as that most intelligent and grave prelate said, when he came new out of the south into the North, and was saluted with a woman's sute in Northern « Now what is that in English » ? If I, who many yeer es have made profession of this toong, and in this search and quest of inquirie have spent most of my studies ; yet many times in many wordes have been so stal'd and stabled as such sticking made me blushingly confesse my ignorance, and such confession indeede made me studiouslie seeke helpe, but such helpe was not readielie to be had at hande. Then may your Honours without any dis honour, yea what and whosoever he be that thinkes himselfe a very good Italian, and that to trip others, doth alwaies stand *All'erta* without disgrace to himselfe, sometines be at a stand, and standing see no easie issue, buth for issue with a direction, which in this mappe I hold, if not exactlie delineated, yet conviently pricked out Is all then in this little ? All I know and more (I know) than yet in any other. Though most of these you knowe already yet have I enough, if you know anything more than you knew by this. The retainer doth some service, that now and then but holds your Honor's styrrop, or lends a hand over a stile,

or opens a gappe for easier passage, or holds a torch in a darke waie: enough to wear your Honor's cloth. Such then, since this may proove, it, Right Honorable, and reprove for it my rudeness and rashness, rudeness in presuming so high, rashness in assuming so much for it that yet is anapproved. Some perhaps will except against the sexe and not allowe it for a male broode, sithens, as our Italians saie, *Le parole sono femine, & i fatti* sono maschy (Woordes they are women, and deedes thay are men), But let such know that *detti* and *fatii* woordes and deedes with me are all of one gender. And though they were commonly Feminine, why might I not by strong imagination (which Phisitians give such power unto) alter their sexe? or at least by such heaven piercing devotion as transformed *Iphis*, according to that description of the poet...

> Et ogni membro suo piu forte e sciolto
> Sente, e volge alla madre il motto e'l lume
> Come vero fanciullo esser si vede
> Iphi va con parole alme, e devote
> Al tampio con la madre, e la nutrice,
> E paga il voto, e'l suo miracol dice.

And so his strength, his stature, and his masculine vigor (I would, naie I could saie vertue) makes me assure his sexe, and according to his sexe provide so autenticall testimonies. Laie then your blisse-full handes on his head (Right Honorable) and witnes that he by me devoted to your Honors, forsakes my private cell, all retired conceits, and selfe respects, to serve you in the world the world in you, and believes in your honour's goodnes, in proportion as his servive shall be of moment and effectuall. and that you will not onely in due censure be his judges, but on true judgment his protectors; and in this faith desires to be numbred in your familie, so in your studies to attend as your least becke may be his *dieugarde*: for he hath toong to answer, woords at will, and wants not some wit, though he speake plaine, what each thing is. So have I crost him, and so blest him, your god-childe and your servant: that you may likewise give him our blessing, if it be but as one that stande you in stead, supplies you or pleases you, you saie Gods blessing on him. But though in the fore-front he beares your Honorable names, it may be demanded how is it your Honors gave not him his name? Herein (Right Honorable) beare with the fondnes of his mother, my Mistresse *Muse* who, seeing hir female *Arescusa* turn'd to a pleasing male *Arescon* (as *Plinie* tels of one) beg's as some mothers use, that to the father's name she might prefix a name befitting the child's nature. So cald she him A *World of Wordes*: since as the Universe contains all things digested in best equipaged order, embellisht with innumerable ornaments by the universall creator and as TIPOCOSMIA imaged by ALLESSANDRO CITTOLINI and FABRICA DEL MONDO framed by FRANCESCO ALUNNO, and PIAZZA UNIVERSALE set out by THOMASO GARZONI tooke their names of the Universall worlde, in words to represent things of this world: as words are types of things, and every man by him-selfe a little worlde in some resemblances; so, thought she, she did see as great capacitie, and as meete method in this, as in those latter, and', Was much as might be in Italian and English) a modell of the former, and therefore as good cause so to entitle it. If looking

into it it looke like the Sporades, or scattered Ilands rather than one well-jointed or close-joined bodye or one coherent orbe: your Honors knowe, an armie ranged in files, is fitter for muster than in a ring; and jewels are sooner found in severall boxes than in one bagge. If in these rankes the Englishe outnumber the Italian, congratulate the copie and varietie of our sweete-mother-toong, which, under this most Excellent and well speaking Princesse or Ladie of the worlde in all languages is growne as farre beyond that of former times, as her flourishing raigne for all happiness is beyond the raignes of former princes. Right Honorable, I feare me I have detained your Honors too long with so homelie entertainment, yet being the best my meanenes of skill can afforde; which intending as my child's christening-banquet heereunto I presumed to invite your Honors: but I hope what was saide at your Honor's first coming (I meane in the beginning of my Epistle) shall serve for a finall excuse. And in conclusion (most Honorable) once againe at your departure give me leave to commend this sonne of mine to your favorable protections, and adwow him yours, with this licence. that as *Henricus Stephanus* dedicated his treasure of the Greeke toong to *Maximilian* the Emperour, to *Charles* the French King and to Elizabeth, our dread Souveraihne, and by their favours to the *Universities*: so I may consecrate this lesser volume of little-lesse value, but of like import, first to your triple Honors, then under your protection to all Italian English, or English-Italian students. Vouschafe then, highlie Honorable as of manie made for others, yet made known to your Honors, so of this to take knowledge, who was borne bred and brought foorth for your honours chiefe service; though more service it may do, to many others, that more neede it; since manie make as much of that which is made for them, as that they made themselves, and of adopted as of begotten children; yea *Adrian* the Emperour made more of those than these since the begotten are such as fate gives us, and adopted such as choyce culs us. they often times *stolti* sgarbati e inutile these ever with *Corpo intiero*, leggiadre membre, emente sana.

Accepting therefore of the child, I hope your Honors wish as well to the father who to your honors, all deuoted, wisheth the meede of your merits, renowne of your vertues, and health of your persons, humblie with gracious leave kissing your thrice-honored hands, protesteth to continue ever.

Your Honor's most humble and bounden in true fervice.

IOHN FLORIO.

WORLD OF WORDS.

To the Reader,

I know not how I may again adventure an Epistle to the Reader, so are the times or readers in theses times, most part sicke of the sullens, and peevish in their sicknes and conceited in their peevishnes.

So should I fear the fire who havs felt the flame so lately, and flie from the sea, that have yet a vow to pey for scaping my last ship-wrake.

Good counsell indeed but who followeth it? Who loves to be more on the sea than they that have been most on it? Whether for change if they have kept at a stay, or for amends if they have lost, or for increase if they have gotten...

But before I recount to the (gentle reader) the purpose of my new voyage: give me leave a little to please myselfe and refresh thee with the discourse of my old danger. Which, because in som respects it is a common danger, the discoverie of it may happily profit other men, as much as it please myselfe. And here might I begin with those notable Pirates on this our paper sea, those sea dogges, or lande Critickes, monsters of men, if not beastes rather than men; whose teeth are canniballs their toonges adder-forkes, their lippes aspes poyson, their eyes basiliskes, their breath of a grave, their wordes the swordes of turkes, that strive which shall dive deepest into a Christian lying bound before them. But for these barking and biting dogs they as well known as Scylla and Charybdis.

There is another sort of leering curs that rather snarle than bite whereof I could instance one who, lighting upon a good sonnet of a gentleman, a friend of mine, that loved better to be a poet, than to be counteso, called the author a rymer, notwithstanding he had more skill in good poetrie, than my slie gentleman seemed to have in good manners or humanitie.

But my quarrell is to a toothless dog that hateth where he cannot hurt, and would fain bite when he hath no teeth. His name is H. S. for he his not.Doe not take it for the Roman H. S. so much worth, unlesse it be that H. S. is twice as much and a half, as halfe an as.

This fellow, this H. S. reading (for I would you should knowe he his a reader and a writer too), under my last epistle to the reader I. F. made as familiar a woorde of F as if I had been his brother. Now « recte sit oculis magister tuis. said on ancient writer to a much-like reading grammarian pedente: « God save your eie sight, sir, or at least your insight » And might not a man that can do as much as you, that is reade, find as much matter out of H. S. as you did out of I. F.? as for example, H. S. why may it not stand as well for Haeres Stultitiae as for Homo Simplex? or for Hara Suillina as for Hostis Studiosorum? or for Hircus Satiricus as well as for any of them? And this in Latine besides Hedera Seguac Harpia Subata Humore Superbo, Hipocrito Simulatore in Italian? And in English World without end.

Huffe Snuffe, Horse-stealer, Hob Sowter, Hugh Sot, Humfrey Swineshead, Hodge Sowgelder. Now Master H. S. if this doe gaule you forbeare kickig hereafter and in the meantime you may make you a plaister of your dride Marioram. I have seene in my daies an inscription, harder to finde out the meaning, and yet easier for a man to picke out a better meaning out of it, if he be not a man of H. S. condition.

There is a most excellent preface to the excellently translated booke signed A. B. which, when I sawe I eftsoones conceived Could I in perusing the whole A. B. C omit the needlesse and well order the requisite letters I should finde some such thing as ADMIRIBILIS BONITAS, or AMANTVAM BEATISSIMUS. But how long tincke you would H. S. have been rooting and grunting eer he could have found as he is Hominem Simplicissimus or would have picked out as he is Hirudo Sanguisuga, so honest a meaning.

They that rage and rave and raile against heaven, I say not they are guiltie of sacrilege but at least they loose their labour.

Let Aristophanes and his comedians make plaies and scowre their mouths

on Socrates ; those very mouths they make to vilifie him shall be the means to amplifie his virtue.

It may be Socrates would not kicke againe, if an asse did kicke at him. Yet some that cannot be so wise and will not be so patient as Socrates will, for such jadish tricks, give the asse his due burden of bastinadas Let H. S. hisse, and his complices quarrel and all breake their gals, I have a great faction of good writers to bandie with me

> Thinke they to set their teeth on tender stuffe ?
> But they shall mar their teeth and find me tough.
> « Conantes frangere frangam » said Victoria Collona :

Yet had not H. S. so causelessly so witleffly provoked me, Il coulde not haue been hired or induced againft my manner, againft my na ture thus far to haue vurged him : though happily heerafter, I shall rather contemne him. He is to blame saith Martial (and further he brands him with a knavish name) that will be wittie in another man's booke.

I like not reproof when it pertaines not to me, But it they like to see their own pictures in lively colours let them goe to the painters shop or looking-glasse of Amianus Marcellinus an unpartiall historian, in his 28 th booke about the middle, bush and amend. Tho I more than feare much detracting : for I haue already tafted of fome, and that extraordinarie, though in an ordinarie place, where my child was beaten ere it was born divining his imperfections for his Englifsh part and one averring that he could beget a better of his owne which like enough he can and hath done manie a one God forgive him. I doubt not that ravens and crows both will haue a graine or two of my harvest in spite of my teeth especially. H. S. who is so manie graines too light, yet I am well content to repay good for evil, thinking it not impossible that by the taste of the corn those very foules may in time have their mouthes stopt for speaknig evill of the husbandman And let this comparison of a labouring man by the way put you in mind (Gentle Reader) of his labours, that hath laboured so much and so long to save you labour which I doubt not but he may justly stand upon in this toong-work as in Latin Sir Thomas Eliot, Bishop Cooper and after them Thomas and John Rider have done amongst us: and in Greeke and Latin both the Stephans the father and the sonne, who notwithstanding the helpes each of them had, yet none of them but thought he might challenge speciall thankes for his speciall travell to better purpose than anie before him. And if they did so in those toongs where they had so many, and so great helpes, and in toongs which were helpes to one another ; they that understande will easily acknowledge the difference betwixt my paines and theirs: yet I desire no preeminence of thankes : but either equall thankes or equal excuse And well may I make that comparison betwixt our labour that Alessandro Cittolini maketh in his Tipocosmia: we all fared indeede like sea faring men (according to my first comparison) and launched forth into a deepe and dangerous sea, but they had this advantage of me, that they were many to steer a passage-boat ; I was but one to turn and wind the sails, to use the oar, to sit at the sterne, to prick my card, to watch upon the upper decke, beate-swaine, pilot, mate, and master, all offices in one, and that in a more unruly, —ore unwieldy,

and more roomsome vessell than the biggest hulke on Thames, or oomehen bearing Caracke in Spaine; or slave-tiring Gallie in Turkie and that in a sea more dangerous and more stormie and more comfortlesse than any ocean. If any think that I had great helpes of ALUNNO or VENUTI, let him confer and knowe I have in two, yea almost in one of my letters of the alphabet more words than thay have in all their twentie; and they are but for a few auctors in the Italian toong, mine for most that writte well, as may appeare in the catalog of bookes that I have read through of purpose for the accomplishing of this dictionarie. I would not meddle with their defects and errors, nor yet amplifie the fulnesse or perfection of my owne worke, farthar than upon a just ground to satisfie his good desire that wisheth the best helpe. If any man aske whether all Italian words be here? I answere him it may be no: and yet I think here be as many, as he his likely to finde that asks the question with in the compass of his reading; and yet he may have read well too. I should think that very fewe words could escape those auctors I I have sett downe, which I have read to the absolute accomplishing of this worke, being the most principall, choicest, and difficult in the toong; especially writing in such varietie not onlie of mattersbut in dialects: but what if I askd him againe how many hundred words he and possibly his teachers too were gravelled in which he shall finde here explained? If no other books can be so well perfected, butt still some thing may be added, how much lesse a word booke? since daily both new wordes are invented; and bookes still found that make a new supplie of olde; We see the experience in Latin a limited toong, that is at his full growth: and yet if a man consider the reprinting of Latin Dictionaries, ever with addition of new store, he would thinke it were still increasing. And yet in these Dictionnarie as in all other that is printed still is reputed perfect. And so it is after a the custiomarie and possible perfection of a Dictionarie, which kind of perfection if I challenge to mine (especially considering the yearly increase, which is as certainly in this, in French, in Spanish in Dutch &c. as we find by experience it is in Englishe: and I think I may well saie more in this than in the rest; yea, and in the rest, mostly from this), I Hope that no man that shall expend the woorth of this work in impartiall examination, will think I challenge more than is due to it. And for English gentlemen me thinks it must needes be a pleasure to them, to see so rich a toong out vide by their mother-speech as by the manie-folde Englishes of manie wordes in this is manifest? The want whereof in England heretefore, I might justly say in all Europe, might endeare the worth. Though without it some knew much, yet none knew all Italian, as all may do by this. That well to know Italian is a grace of all graces without exception, which I ever exemplifie in her gracious highnes whose due-deserved praises to set forth aright I may rightyl say as noble Italian writer saide erst of her most-renowned father of famous memorie, *Che per capir le giusti lodi della quale converrebe o che il cielo* s'inalzasse *o ch' il mondo s'allargasse*; or as the modern Italian Homer said of a Queen far inferious to her thrice sacred Majestie, *Che le glorie altrui si esprimono scrivendo e parlando, quelle di sua Serenissima e sacratissima Maesta si possono solo esprimere maravigliando e tacendo* « Of whose innumerable excellencies: if oot the fore-most, yet most famous I

have heard, and often have had the good hap and comfort to see, that no Embassador or stranger hath audience of hir Maiestie, but in his native toong ; and none hath answere but in the same ; or in the common toongs of Greeke and Latin by hir sacred lips pronounced. That the best by hir pattern desire to doe so much, I doubt not; but I doubt how they can without such helpe and that such helpe was to be had till now I denie : yet doe I understand that a gentlemen of worshipful account, well trawell'd well conceited, end well experienced in the Italian, hath, in this very kind taken great pains ande made as great proofes of his inestimable worth. Glad would I be to see that work abroade : some sight whereof, gave me twenty years since the first ligt to this. But since he suppresseth his for private respects, or further perfection, nor he nor others will (I hope) prize this the lesse. I could here enter into a large discourse of the Italian toong, and of the teachers and teaching thereof and shew the ease and facilitie of it, with setting downe some fewe, yea, very fewe observations whereunto the Italian toong may be reduced : which some of good sort and experience have merrily compared to juggling-tricks, all which afore a man knowe or liscover how they are done, one would judge to be very hard and difficult; but after a man hath seene and known them, they are deemed but slight and easie. And I was once purposed for the benefit of all learners to have done it :... But that I understand that there be some that are persuaded, yea and affirme, that nothing can be sett downe either by me or anie else that they have not or knowe not before ; and I am informed, that same would not be ashamed to protest they knewe as much before: and therefore contrarie to my first resolution I forbeare to doe it, grieving that for their sakes the gentle reader shall be barred of so necessarie a scale of the Italian toong. If these or others think this is no such paines, little price or less profit than I talk of I onely wish they felt but half of my paines for it; or let them leave this and tie themselves to the like taske and then let the fruites of our labours, and the reapers of the frultes judge betwixt us whose pains hath sorted to best perfection : which ere long (if God send me life and blesse these labors) I meane to perfect with addition of the French and Latine, and with the woordes of some twenty good Italian auctors that I could never obtaine the sight of, and hope shortly to enjoy And I intend also to publish and annexe unto this an alphabeticall English Dictionarie, that anie man knowing but the English word, shall presently finde the Italian for it. Meanewhile I wish to thee as of mo thou shalt deserve, and wish of thee es I knowe of thee I have deserved.

Resolute Iohn Florio.

APPENDICE E

All' eccelsa et gloriosissima maesta di anna serinissima regina d'Inghilterra di scotia di Francia & d'Irlanda. Giovanni Florio. suo hum^mo servitore brama & augure il colmo & godimento d'ogni vera & completa felicita.

In su l'altare della tua Eccelsa & Seren.^ma MAESTA (al quale ogni noftro ginocchio doverebbe inchinarsi), che le tue innate & Réali virtu (Gloriosissima REGINA) s'hanno éretto nel sacro Tempio d'Honore (che ogni cuore converebbe adorare senza idolatria) Io, con ogni humilta & riverenza dedico & consacro questo humile voto, & con le ginnochia della mente inchine ALLA TVA GRANDEZZA DALL ECCELSO, Bascio le Realisime mani, volendo vivere & morire.

Di tua Gloriosissima & sublime Maesta. Hum^mo ossequen^mo & inviobile suddito & servitore.

GIOVANNI FLORIO.

To the imperiall maiestie of the Highest-Borne Princes. Anna of Denmarke, by God's permission Crowned Queene of England, Scotland, France & Ireland &c. hir humbleft feruant I. F. wifeth all the true felicities thatt his world may affoord, and the fullefs fruition of the bleffedneffe that heauen can yeeld.

This braine-babe (ô pardon me that title most absolute supreme MINERVA) brought with it into the world, now thirteen years fince, a world of words Since; following the father's steps in all observant service of your most Sacred Maiestie, yet with a travellers minde, as erst *Columbus* at command of Glorious *Isabella* It hath (at home), discouered meere halfe a new world; and therefore as of olde fome called Scotia of *Scota* and others lately VIRGINIA of Queenes your Maiesti's predecessors : so pardon againe (ô most Gracious and Glorious) if it dare be entitled QUEEN ANNA'S NEW WORLD OF WORDS, as un-der your protection and patronage send and set foorth. It shall be my guard againft the worft, if not my grace with the best, if men may see I beare MINERVA in my front, or as the Hart on my necke, I am Diana's, so with heart I may fay, This is Queen Anna's, as the author is and shall euer be.

Your Souveraigne Maiestie's inuiolaby devoted subiect and most obliged fervant.

IOHN FLORIO.

APPENDICE F.

World of Wordes. — The names of the Bookes and Auctors, that have bin read of purpose, for the accomplishing of this Dictionarie, and out of which it is collected.

Apologia d'Annibal' Caro, contra Lodouico Casteluetri.
Arcadia del Sanazzaro.
Capitoli della venerabile compagnia della lesina.
Cento Nouelle antiche, e di bel parlar gentile.
Decamarone, o Cento Nouelle del Boccaccio.
Del Arte della Cucina, di Criftofano Messibugo.
Descrittione del Regno e Stato di Napoli.
Dialogo delle lingue di Benedetto Varchi detto Hercolano.
Dialoghi della corte del Aretino.
Dialoghi delle carte del Aretino.
Dialoghi o sei giornate del Aretino.
Dialoghi piacevole di Stefano Guazzo.
Dialoghi di Nicolo Franco.
Dialoghi di Speron Speroni.
Dittionario volgare & Latino del Venuti.
Dittionario Italiano e Francese.
Dittionario Inglese e Italiano.
Duo volumi di Epistole di diversi gran signori et principi scritte al Aretino
Epistole o lettere facete del Rao.
Fabrica del Mondo di Erancisco Alunno.
Galateo di Monsignore della Casa.
Gierusalemme liberata di Torquato Tasso.
Georgio Federichi del Falcone & Ucellare.
Gloria di Guerrieri ed Amanti del Dottor Cataldo Antonio Mannarino.
Herbario Inghilefe di Giovanni Gerardo.
Herbario Spagnuolo del Dottor Laguna.
Historia delle cose Settentrionali di Ollao Magno.
Hospedale degli Ignoranti di Tomaso Garzoni.
Humanita di Christo del Aretino.
Il Cortegiano di Conte Baldassare Castiglioni.
Il Genesi del Aretino.
Il Marmi del Doni.
I mondi del Doni.
I Sette Salmi del Aretino.
La Pelegrina, comedia di Girolamo Bargagli.
La Nobilissima Compagnia della bastina.
La Divna settimana di Bartas, tradotta da Ferrante Guisone.
La Ruffiana, comedia.
La Minera del mondo di Giovan-Maria Bonardo.

La vita della Vergine Maria del Aretino.
La Vita del San Thomaso del Aretino.
La vita del Santa Catarina del Aretino.
La P. Errante del Aretino.
La vita del Gran Capitano del Giovio.
La Tipocosmia d'Alessandro Cittolini.
La Zucca del Doni.
Le lodi del Porco del Doni.
Lettere famigliare d'Annibal Caro.
Lettere famigliare di Claudio Tholomei.
Lettere facete et piacevole di diversi geand, huomini raccolte da Francesco Turchi.
Le opere di Petrarca.
Le quatro comedie del Aretino.
Le opere burlesche del Berni e d'Altri Duo volumi.
Mathiolo sopra Dioscorde.
Opere di Senofonte, tradotte da Marcantonio Gandini.
Ordini di caualcare del Federico Grifone.
Osservationi sopra il Petrarca di Francesco Allunno.
Piazza Uniuersale di Thomaso Garzoni.
Pistolotti amorosi degl' Academisi Peregrini.
Primo volume del Epistoli o lettere del Aretino.
Ragioni di Stato del Botero.
Relationi Uniuersali del Botero.
Ricchezze della lingua Toscana di Francesco Alunno.
Rime piacevole di Cesare Caporali, del Mauro e d'altri.
Secondo volume delle lettere del Aretino.
Sinagoga de pazzi di Thomaso Garzoni.
Specchio di vera penetentia di Maestro Iascopo Passavanti.
Theatro di varij cervelli di Thomaso Garzoni.
Terzo volume delle lettere del Aretino.
Tito-Livio, tradotto dal Narni.
Tre volume di Conrado Gesnero degli animali, pesci, e ucelli.
Vocabolario delas dos linguas Italiano e Spagnuolo.

QUEEN ANNA'S NEW WORLD OF WORDES

The Names of the Authors and Bookes that have been read of Purpose for the collecting of this Dictionarie.

Alfabeto Christiano.
Aminta di Torquato Tasso.
Amor Costante, Comedia.
Antithesi della dottrina nuoua et vecchia.
Antonio Bruscioli nell' Ecclesiaste, et sopra i fatti degliapostoli.
Apologia i' Annibale Caro contra Lodovico Castelvetri.
Apologia di tre seggi Illustri di Napoli.

Arcadia del Sanazzaro.
Arte Aulica di Lorenzo Ducci.
Asolani di Pietro Bembo.
Auuertimente ed essamini ad un perfetto bombadiere di Girolamo Catanco.
Balia. Comedia.
Bernardino Rocca dell Imprese militari.
Bibbia Sacra tradotta da Giovanni Diodati.
Boccaccio de Casi degl huomini Illustri.
Botero delle Isole.
Brauera del Capitano Spauento.
Calisto. Comedia.
Canzon di ballo di Lorenzo Medici.
Capitoli della venerabil compagnia della lesina.
Capo finto. Comedia. — Catalogo di Messer Adonymo. — Celestina Comedia.
Cena delle ceneri del Nolano.
Cento novelle antiche di bel parlar gentile.
Clitia. Comedio.
Commenccrio delle piu nobili e mostruosi cose d'Italia.
Contenti. Comedia.
Considerationi di valdesso.
Contra-lesina.
Corbaccio del Boccaccio.
Cornelio Tacito, tradotto da Bernardo Dauanzati.
Corona et palma militare di Artigleria, di Aless. Capobianco.
Corrado Gesnero degl' animali, pesci, ed uccelli (tre volume).
Dante. Commentato da Alessandro Velitelli.
Dante. Comentato da Bernardo Danielo.
Dante. Commentato da Giovanni Boccaccio.
Dante. Commentato dal Landini.
Decamerone, ouero Cento Novelle dell Boccaccio.
Decamerone spirituale di Francesco Dionigi.
Della causa, principio ed uno del Nolano.
Della perfettione della vita politica di Mr. Paulo Paruta.
Dell Arte della Cucina di Christofaro Messibugo.
Dell infinito, uniuerso et mondi del Nolano.
Descritione delle feste fatti a Firenze del 1608.
Descritione del Regno o stato di Napoli.
Dialoghi della Corte del Aretino.
Dialoghi della Carte del Aretino.
Diologhi o sei giornate del Aretino.
Dialoghi di Nicolo Franco.
Diologhi di Speron Speroni.
Dialoghi piacevoli di Steffano Guazzo.
Dialoghi della lingua di Benedetto Varchi detto Hercolano.
Dialogo di Giacomo Reccamati.
Diologo di Giouanni Stamlerno.
Discorsi Academici de mondi de Thomaso Buoni.

Discorsi Peripathetici e Platonici di D. Stefano Conventi.
Discorsi politici di Paolo Paruta.
Discorso di Domenico Scevolini sopra l'Astrologia giudiciaria.
Dittionario Italiano e Inglese.
Dittionario Italiano e Fracese.
Dittionario volgare e Latino del Venuti.
Don Silvano.
Dottrina Nuova et vecchia.
Duello di Messer Dario Attendolo.
Emilia. Comedia.
Epistole di Cicero in volgare.
Epistole di Philaride.
Epistole di diuersi Signori et Principi all Aretino (dou volumi).
Epistole ouero lettere del Rao.
Essamerone del Reverendissimo Mr. Francesco Cattani Diaceto.
Funia. Pastorale ragionimento.
Fabrica del mondo di Francesco Alunno.
Facetie del Gonello.
Fatti arme famosi di Carolo Saraceni (duo gran volumi).
Favole morali di Giouanmaria Verdizotti.
Feste di Milano del 1605.
Fuggi otio di Thomaso Costo.
Galateo di Monsignore della Casa.
Gelosia. Comedia.
Genealogia degli Dei, del Boccaccio.
Georgio Federichi, del falcone et uccellare.
Geronimo d'Urea dell honor militare.
Gesualdo, sopra il Petrarca.
Gierusalemme liberata di Torquato Tasso.
Gio: Marinelli dell' infermita delle donne.
Gio: Ferodella Passione di Giesu Christo.
Giouanni Antonio Menavino, de costumi et vita de Turchi.
Girolamo Frachetta, del Governo del stato.
Girolamo Frachetta, del governo della guerra.
Gloria di Guerrieri ed amanti di Cataldo Antonio Mannarino.
Heccatommiti di Mr Giobattista Giraldi Cinthio.
Hecatomphila di Mr Leon Battista.
Herbario Inglese di Giovanni Gerardi.
Herbario Spagnuole del Dottor Laguna.
Heroici fuorori del Nolano.
Historia della China.
Historia delle cose Settentionali di Ollao Magno.
Historia del villani.
Historia del Gio; Battista Adriani.
Historia del Francesco Guicciardini.
Historia di Natali Conti (duo volumi).
Historia di Persia, del Minadoi.
Historia di Paolo Giouio duo volumi.
Historia d'Ungheria, di Pietro Bilzzari.

Historia milanese.
Historia naturale di C. Plinio secondo.
Historia Venetiana di Pietro Bembo.
Historia Universale del Tarcagnotta. cinque volumi.
Hospedale degli Ignoranti di Thomaso Garzoni.
Humanita di Christo dell Aretino.
Giacomo Ricamati, della dottrina Christiana.
Il Castigliano, ouero dell arme di Nobiltà.
Il Consolato.
Il Cortegiano del Conte Baldassare Castiglioni.
Il Furto Comedia.
Idea del Secretario.
Il Genesi del Aretino.
Il gentilhuomo di Mr. Pompeo Rocchi.
Il Marinaio, Comedia.
Il Peregrino di Mr Girolamo Parabosco.
Il Terentio, commentato in lingua Toscana di Gio : Fabrini.
Il Secretario, di Battista Guarini.
Il viluppo, Comedia.
Il Marmi del Doni.
I Mondi del Doni.
Imprese del Ruscelli.
Inganni. Comedia.
Istrutione d'Artigleria, di Eugenio Gentilini.
I principi di Gio : Botero, Benese.
Isole famose di Thomaso Porcacchi.
I sette salmi penetentiali dell Aretino.
La Civile Conversatione di Stefano Guazzo.
La Croce racquistata di Francesco Bracciolini.
La Divina Settima di Bartas, tradotta da Ferrante Guisone.
La Famosissima compagnia della Lesina.
La Fiammetta del Boccaccio.
Lacrime di San Pietro del Tansillo.
La minera del mondo, di Gio : Maria Bonardo.
L'amoroso sdegno Comedia.
La Nobilissimo compagnia della bastina.
La Pellegrina Comedia di Girolamo Bargagli.
La Dalida, Tragedia.
La P. errante dell Aretino.
La regia, Pastorale.
Lr Ruffiana, comedia.
La Tipocosmia d'Allessandro Cittolini.
Le aggionte alla Ragion di Stato.
Le Due Cortegiano, Comedia.
Le hore di recreationa di Loc. Giucciardini.
Le lodi del porco.
Le opere di Petrarca.
Le origini della volgare toscana fauella.
Lettere di Angelo Grillo.

Lettere del Cavagliere Guarini.
Lettere del Cieco d'Adria.
Lettere di Principi a Principi tre volumi.
Lettere di Stefano Guazzo.
Lettere d'Ouidio, fatte in volgare.
Lettere famigliari di Annibal Caro.
Lettere famigliari di Claudio Tolomei.
Lettere facete di diuersi gran'huomini.
Lettioni varie di Benedetto Varchi.
Lettioni di Panigarola.
Libro Nuovo d'ordinar bancheti, et conciar vivande.
Luca Pinelli Giesuita, nelle sue meditationi.
Madrigalid' Allessandro Gatti.
Marsilio Ficino.
Mathiolo sopra Dioscoride.
Metarmorphosi d'Ouidio, tradorto dall Anguillara.
Morgante Maggiore di Luigi Pulci.
Notte, Comedia.
Nouelle del Bandello volume tré.
Nuovo theatro di machine ed edifici di Vittorio Zonca.
Opere burlesche di Berni ed Altri, duo volume.
Opere burleschi di varij et diversi Academici.
Opere di Senofonte, tradotto di Marcantonio Gandini.
Oratione di Lodovico Federici a Leonardo Donato, Doge di Venetia.
Oratione di Pietro Miario all istesso.
Orationi di Luigi Grotto, detto il cieco d'Adria.
Ordini di Cavalcare di Federico Grisone.
Orlando Furioso d'Ariosto.
Orlando innaeorato dell Boiardo.
Osservationi sopra il Petrarca, di Franceso Alunno.
Parentadi, Comedia.
Pastor fido, del Cav. Guarini.
Petrarca, del Doni.
Panigarolo contra Calvino.
Philoscopo del Boccaccio.
Piazza Universale di Thomaso Garzoni.
Pinzocchera, Comedia.
Piovano Arlotta.
Phistolotti amorosi degli Academici Peregrini.
Pratica manuale dell artegliaria, di Luigi Calliado.
Precetti della militia moderno tanto pre mare quanto per terra.
Prediche del Panigorola.
Prediche di Bartolomeo Lantana.
Prigion d'amore, Comedia.
Prose de Mr. Agnolo Firenzuolo.
Prediche di Randolfo Ardente.
Quattro Comedia dell Aretino.
Ragion di Stato del Botero.
Relationi Universale del Botero.

Rettratione del vergerio.
Relatione di quanto successe in vagliadolid del 1605.
Ricchezze della lingua toscana di Francesco Alunno.
Rime di Luigi Grotto, cieco d'Hadria.
Rime del Sr. Gil Alberto Perugini.
Rime piacevoli del caporali, Mauri ed Altri.
Ringhieri de giuocchi.
Risposta a Girolamo Mutio del Betti.
Rosmunda, Tragedia.
Sacrificio, Comedia.
Seconda parte de principi Christiani del Botero.
Scelti documenti ascolati bombardieri di Giacomo Marzari.
Sei Volumi di lettere dell Aretino.
Sibilla, Comedia.
Simon Biraldi, delle Imprese scelte.
Sinagoga de' Pazzi, di Thamaso Garzoni.
Somma della dotrina Christiana.
Sonetti mattacini.
Spatio della bestia triomphante del Nolano.
Specchio di vera penitenza di Iacopo Passavanti.
Specchio di Scienza universale di Leonardo Fioravanti.
Spiritata, Comedia.
Sporta, Comedia.
Strega, Comedia.
Tesoro politico, tre volumi.
Tesoro, Comedia.
Teatro di Varij cervelli di Thomaso Garzoni.
Tito Livio tradotto del Narni.
Torrismondo, tragedia di Torquato Tasso.
Trattato beneficio di Gesu Christo crocifisso.
Tutte le opere di Nicolo Macchiauelli.
Vanita del mondo, del Stella.
Vendemmiatore del Tansilo.
Ugoni Bresciano degli stati dell humana vita: dell impositione de nomi: dolla vigilia & sonno: ed dell eccellenza divenetia.
Viaggio delle Indie orientali di Gasparo Balbi.
Vincenzo Cartari, degli Dei antichi.
Vita del Picaro Cusmano d'Alfarace.
Unione di Portogallo & Castiglia del Conestaggio.
Vocabolario delas dos lengnas, Italiano & Spagnuolo.
Vita del Gran Capitano scritta dal Giovio.
Vita del Petrarca, scritte dal Gesnaldo.
Vita della Vergine Maria, scritta dall Aretino.
Vita di Bartholomeo Coglioni.
Vita di Pio Quinto.
Vita di Santa Catarina, Scritta dall Aretino
Vita di San Tomaso scritta dall Aretino.
Vite di Plutarce.
Zucca del Doni.

APPENDICE G

LES AUTOGRAPHES DE SHAKESPEARE

De William Shakespeare on possède actuellement six signatures incontestées qui se trouvent au bas de papiers d'affaires et trois autres que nous allons décrire.

Celle qui se trouve dans l'édition des Essais est connue depuis 1780, — si elle est un faux, c'est donc un faux bien ancien et le faussaire a montré beaucoup de perspicacité dans son choix du volume de Montaigne, puisque à cette époque on n'avait pas encore remarqué l'usage que Shakespeare avait fait de cet auteur.

Edward Smethwick, habitant le Staffordshire, détint longtemps ce livre, et quand le British Museum l'acquit, Sir Frederick Madden, le premier expert de calligraphie d'alors, affirmait dans « l'Archeologia » du 26 janvier 1837 l'authenticité de la signature du poète.

Fort de son appui, nous osons prendre parti contre un spécialiste plus moderne, qui conteste non seulement cette signature mais une autre également célèbre conservée au *Bodleian*. Celle-ci se trouve sur un exemplaire des Métamorphoses d'Ovide et au-dessus de l'Ancre bien connue des Aldes, on voit « Wm Shre. » ; plus bas, d'une autre main et sous la date 1632, se trouve la note suivante :

« Ce petit livre d'Ovide m'a été donné par Will Hall qui disait qu'il avait appartenu à Will Shakespeare. »

T. N.

(On se rappelle que Susanna, une des filles de Shakespeare, épousa le Dr Hall et que son petit-fils s'appelait Nash.)

Sir Edward Maunde-Thompson, dans un article récent, nie l'authenticité de cette dernière signature aussi bien que celle contenue dans le volume de Montaigne.

Mais le distingué expert discute ces autographes avec des réticences telles qu'il semble permis de douter de ses conclusions.

Il nous donne le fac-simile des signatures incontestées du *Record Office* et de *Stratford*, mais il ne fait que décrire les autres sans les reproduire, et la description qu'il en donne n'est pas absolument exacte. Il affirme que toutes deux ont « surtout de la ressemblance avec la signature qui est en bas du testament de Shakespeare » et il ajoute que : « Il est grotesque de supposer que Shakespeare ait signé dans ces livres avec l'écriture de la maladie. »

Or les signatures en question, que nous avons longtemps étudiées, ressemblent étrangement, d'après nos yeux inexperts, à celle du *Record Office* laquelle, nouvellement découverte, n'a pu servir de modèle à un faussaire d'il y a cent cinquante ans. L'expert remarque aussi :

« Le point après le *W* des signatures authentiques n'existe pas dans les

autres. » Ce point est, au contraire, devant nos yeux. En constatant, avec la surprise d'un chercheur de la vérité dans cette affaire, les contradictions entre les textes et leur description, nous demandons, encore une fois, que les lecteurs soient mis en possession de tous les documents originaux et non de ceux qui servent à soutenir une thèse particulière.

Une troisième signature, plus contestable, a été mise à notre disposition par son possesseur. Elle appartenait à Edward Hawkins Esq., conservateur des antiquités au British Museum entre 1826 et 1860.

Vers 1830, ce collectionneur acheta chez un bouquiniste un petit Ovide publié en 1630 à cause de deux autographes qu'il recherchait, ceux de John Dryden et de Hugh Middleton et qui se trouvaient collés dans ce volume. En rentrant chez lui, il découvrit un troisième autographe sur une feuille volante, conservée avec plus de soin que les autres, enveloppée dans un papier de soie et collée entre deux pages.

S'il était manifeste que ce troisième autographe soit authentique, nous serions devant un document d'un intérêt capital : une lettre d'amour adressée à une inconnue et signée par Shakespeare.

Sur le haut d'une page déchirée subsiste encore la fin d'une lettre, et on lit :

« Thyne sweeteste, W. Shakespeare, Strattforde Marche 16. »

On n'a jamais pu retrouver qui était le possesseur de ce livre avant que celui-ci tombât entre les mains de celui qui le vendit à Edward Hawkins.

Ce qui fait douter surtout de l'authenticité de cet autographe est la manière d'écrire *Stratford*. On a souvent remarqué qu'un faussaire a tendance à abuser de la « couleur locale » en donnant à une fabrication une tournure trop archaïque.

Ainsi se trouve résumée cette question des autographes de Shakespeare. Nous estimons, pour notre part, que les deux signatures du poète qui figurent sur la traduction des Essais et sur l'exemplaire d'Ovide ne sont pas l'œuvre d'un faussaire.

APPENDICE H

Will of John Florio Proved in the Prerogative Court of Canterbury qy Hele.

In the blessed name of God the Father my gracious Creator & Maker, of God the sonne Jesus Christ my marcifull Savyo and in Unity & Trinity my most loving Comforter and preserver Amen. I John Florio of Fullham in the Countie of Middlesex Esquire being of good health of sound minde & perfecte memory, hearty thankes bee ever ascrioed and given therfore unto Allmighty God And well remembring & knowing that nothing is more certayne unto mortall man then death, and noe one thing more uncertayne then is the houre therof doe make appoint pronounce and declare this my Testament, therein fully contayning my last direct & unrevocable will and intention in manner and forme following That is to say First & principally as duty and Christianity willeth mee, I most heartily and penetently sorrowfull for all my sinnes committ and recommend my soule into the mercifull hands of Allmighty God, assuredly trusting and Faythfully beleeving by the onely meritts bitter passion, precious bloud, and glorious death of the immaculate Lambe Jesus Christ his sonne, to have full remission, and absolute Forgivenes of all my sinnes whatsoever, and after this transitory life, to live and raigne with him in his most blessed kingdome of heaven. As for my wretched Body, I committe the same as earth to earth and dust to dust, to bee buried in such decent order, as to my deare wife, and by my Executors heere undernamed shalbee thought meete and convenient. And as touching the disposing and ordering of all and whatsoever such goods, Cattle, chattle Leases, monie, plate, Jewells, bookes, apparrell, bedding, hangins, peawter, brasse houshould stuffe moveables, immoveables, and all other things whatsoever named, or unnamed, specifide, or unspecifide wherwith my most gracious God, hath beene pleased to endowe mee with, or hereafter shall of his infinite mercy bee pleased to bestowe or conferre upon mee in this Transitory life, I will, appoint, give, order dispose, & bequeath all, and evary part, and parcell of the same firmely and unalterably to stand in manner and forme following That is to say, Item I give and bequeath unto my daughter Aurelia Molins the Wedding Ring wherewith I married her mother being aggreived at my very heart, that by reason of my poverty I am not able to leave her anything els. Item I give and bequeath as a poore token of my love to my sonne in law James Molins a Faire blacke velvett deske, embroidered with seede pearles, and with a silver and guilt inkehorme and dust box therin that was Queene Annes. Item I give and bequeath unto the right honourable, my singulare, & ever honored good Lord William Earle of Pembroke Lord Chamberlaine to the Kings most excellent Majestie, and one of his royall counsell of state (if at my death hee shall then bee living) all my Italian French and Spanish

bookes, as well printed as unprinted, being in number about Three hundred and Fortie, namely my new and perfect Dictionary, as also my tenn Dialogues in Italian and English, and my unbound volume of divers written Collections and rapsodies, most heartilie entreating his Honourable Lordshippe (as hee once promised mee) to accept of them as of a signe and token of my service and affeccon to his honor, and for my sake to place them in his library, eyther at Wilton or els at Baynards Castle at London, humbly desiring him to give way and favourable assistance that my Dictionarie and Dialogues may bee printed and the proffitt therof accrud unto my wife. Item I doe likewise give and bequeat unto his noble Lordshippe the Coruind stone (as a jewell fitt for a Prince W^ch^ Ferdinando the great Duke of Tuscanie sent as a most precious guift (among divers others) unto Queene Anne of blessed memory, the use & vertue wherof is written in twoe peeces of paper both in Italian and English bring in a little box with the stone, most humbly beseeching his hond (as I right confidently hope & trust hee will in charity doe if neede require) to take my poore and deere wife into his protection, & not suffer her to be wrongfully molested by any enemie of myne, as also in hir extremity to affoorde her his helpe, good word and assistance to my Lord Treasurer, that shee may bee paid my wages, and the arrearages of that which is unpaid or shalbee behinde at my death. The rest, the residue & remainder, of all whatsoever and singular my goods cattles chattles, jewells, plate; debts Leases, money, or monie-worth, houshould-stuffe, ustensills, English bookes, moveables, or immoveables, named or not named, and things whatsoever, by mee before dot given, disposed or bequeathed (provided that my debts bee paid and my Funerall discharged) Iwholly give, fully bequeath, absolutely leave, assigne, & unalterably consigne unto my deerly beloved wife Rose Florio, most heartily greiving and ever sorrowing, that I cannot give or leave her more, in requitall of her tender love, loving care, painfull dilligence, and continuall labour, to mee, and of mee in all my Fortunes, and many sicknesses, then whome never had husband a more loving wife, painfull nurce, or comfortable consorte. And I doe make institute, ordaine, appoint & name the right Reverend Father in God Theophilus Feild, Lord bishoppe of Landaffe, and Mr Richard Cluet, Doctor of divinity, Viccar, and preacher of the Word of God at Jullham, both my much esteemed, dearely beloved, & truely honest good Freinds my sole and onely Executos and overseers And I doe give to each of them for their paines an ould greene velvett deske with a silver inke and dust box in each of them, that were sometymes Queene Annes my soveraigne Mistrisse entreating both to accept of them, as a token of my hearty affeccon towards them, and to excuse my poverty which disableth mee to requite the trouble, paines, and courtesie, which I confidently beleeve they will charitably and for Gods sake undergoe in advising directing and helping my poore and deere wife in executing of this my last and unrevocable will and Testament, if any should bee soe malicious or unnaturall as to crosse or question the same, And I doe utterly revoke, and for ever renounce, frustrate, disanull cancell, and make void, all and whatsoever Former Wills, legacies, bequests, promises guifs, executo or overseers (if it should happen that anie bee forged or suggested for untill

this tyme, I never writt made or finished any but this onely) And I will appoint & ordaine that this, & none but this onely, written all with mine owne hand, shall stand in full Force and vigor for my last and unrevocable Will and Testament, and none other nor otherwise. As for the debts that I owe, the greatest, and onelie is upon an obligatory Writing of myne owne hand, which my daughter Aurelia Molins wth importunity wrested from of about threescore pound, wheras the truth, and my conscience telleth mee, & soe knoweth her conscience, it is but Thirty Foure pound or therabouts. But let that passe, since I was soe unheedy, as to make and acknowledge the said writing, I am willing that it bee paid and discharged in this Forme and manner, My sonne in lawe (as my daughter his Wife knoweth full well) heath in his hands as a pawne a faire gold ring of mine, with thirteene Faire table diamonds therein enchased which cost queene Anne my gracious Mistrisse seaven and Forty pounds starline, and for which I might many tymes have had Forty pounds readie money upon the said ring my sonne in the presence of his wife lent mee Tenn pounds, I desire him and pray him to take the overplus of the said Ring in parte of payment, as also a leaden Ceasterne which hee hath of myne standing in his yard at his London-house that cost mee at a porte-sale Fortie shillings, as also a silver caudle cup with a cover worth about Forty shillings which I left at his house being sicke there, desiring my sonne and daughter, that their whole debt may bee made up, & they satisfied with selling the Lease of my house in Shoe-Lane, and soe accquitt and discharge my poore wife who as yet knoweth nothing of this debt, Moreover I entreat my deare wife that if at my death my servant Artur [space left] shall chance to be with mee, & in my service, that for my sake shee give him, such poore doubletts, breeches, Hatts, and bootes as I shall leave, and there withall one of my ould cloakes soe it bee not lyned with velvett. In Witnesse whereof I the said John Florio to this my last Will & Testament (written every sillable with myne owne hand, and with long and mature deliberacon digested, contayning foure sheetes of paper, the First of eight and Iwenty lynes the second of nyne & Iwenty the third of nine & Iwenty and the Fourth of six lines, have putt, sett, written and affixed my name, and usuall seale of my armes, The twentyth day of July in the Yeare of our Lord and Savyour Jesus Christ 1625 and in the First yeare of the raigne of our Soveraigne Lord and King (whom God preserve) Charles the First of tat name of England Scotland France and Ireland King. By mee John Florio being thankes bee ever given to my most gracious God in perfect sence and memory.

[No Witnesses.]

Primo die mensis Junij Anno Dñi 1626 emanavit commissio Rose Florio relicte Johis Florio nuper de Fulham in Comita Midd ar defunct habents & ad administrand bona jura et credita dict defunct juxta tenorem et effcum testamente ejusds defunct eo quod reverend in Xpo pater Theophilus permissione divi Landaven Epus et Richardus Cluet sacre theologie professor executores in dicto testo nominat ex certis cais eos et animos suos in ea parte juste moven oneri execuconis testi pred expresse renunciarunt ut ex acto Curie plenius liquet de bene & jurat.

TABLE ANALYTIQUE

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE ET L'ŒUVRE DE FLORIO

CHAPITRE I

LA VIE DE FLORIO

Introduction. — Contraste entre l'oubli de nos jours et la place qu'occupa Florio parmi ses contemporains. L'intérêt qu'on portait alors au mouvement de la Renaissance mettait en vue un érudit Italien comme lui. Ses élèves appartenant à la haute société intellectuelle assurèrent sa renommée due à son influence personnelle bien plus qu'à ses écrits. Connu de son vivant pour son amour des lettres Italiennes il survit aujourd'hui grâce à sa connaissance du Français qui lui permit de faire une remarquable traduction en anglais des *Essais de Montaigne*. Rares détails sur sa vie intime. Sa famille. Son double exil. Ses études sur le continent. Ses relations avec Giordano Bruno. Son admiration pour un auteur espagnol. Retour en Angleterre. Situation à Oxford, Londres. Ses premiers protecteurs. Son entrée chez *Southampton*. Florio propagandiste. Southampton et les idées de Florio. Troubles et complots politiques. Condamnation de Southampton et disgrâce de ses amis. Avènement de Jacques Ier. Florio rentre en faveur avec le nouveau régime. Il obtient une charge à la cour. Ses armoiries. Sa prospérité finit avec la vie de sa Royale Protectrice *Anne de Danemark*. Le puritanisme chasse l'esprit de la Renaissance. Derniers jours, mort, testament. Le mariage de Florio. Sa première femme identifiée comme sœur de Samuel Daniel. Fut-elle la *Roselinde* du *Shepherd's Calendar*? Florio fut-il *Menalcas*? La carrière littéraire de Florio. Ses protecteurs habilement choisis, Leicester, Bray, Southampton, Rutland et six nobles dames cèdent devant la Reine. Portrait physique et moral de Florio — esprit d'adulation, susceptibilité extrême, pédantisme — haine innée de l'insularisme des Anglais. Il relève les attaques contre l'Italie. Son amitié réservée aux Anglais italianisant et aux réfugiés : Mathew Gwinn, Theodore Diodati, Alberico Gentily. Réelle valeur de sa documentation. Importance de sa bibliothèque étrangère Liste chronologique de sa production littéraire. Giovanni Florio comme lien probable entre Shakespeare et la Pensée Latine. 17

CHAPITRE II

ŒUVRES DE FLORIO, PREMIERS MANUELS DE CONVERSATION

Préambule : L'Italianisme en Angleterre avant Florio. Il ambitionne de faire mieux connaitre l'Italie en Angleterre. Il procède par la publication en

anglais de quelques notiens grammaticales qu'il agrémente d'échantillons de conversation familière et d'un recueil de proberbes italiens qu'il prétend être le premier à faire connaître aux Anglais. Le ton anti-anglais rend ce livre impopulaire, son auteur décide de prendre un autre style. Il publie un second recueil de conversations badines et de ton leste. Analyse des *Seconds Fruits*. Croquis Londoniens. Les élégants. Les sportsmen. Les gourmets. Le maître d'escrime. Les dilettantes de l'amour, etc. Ce recueil présente une ressemblance marquée avec certains dialogues Shakespeariens. Peut-on croire que les deux auteurs Florio et Shakespeare avaient l'un sur l'autre une certaine influence ? 43

CHAPITRE III

LES DICTIONNAIRES

Le Monde des Mots. — Florio prétend faire un tour de force. Il choisit trois puissants protecteurs pour cette œuvre. La seconde édition est dédiée à la Reine elle-même. Son auteur y réunit les témoignages flatteurs recueillis parmi ses élèves et admirateurs les plus notoires. Examen de ces œuvres. Leur valeur technique et philologique. Florio tente la traduction de *Ramutius*. 71

CHAPITRE IV

LA TRADUCTION DES ESSAIS DE MONTAIGNE

La vogue de Montaigne en Angleterre et la décadence littéraire de l'Italie, à la fin du seizième siècle, fixe le choix de Florio. Difficultés de la tâche. Découragement. Florio, peu enthousiaste d'abord semble conquis par son sujet. Ses collaborateurs. Ses dédicaces. Valeur de la traduction. Sa réussite, Manière dont Florio a compris l'art de traduire. Soin qu'il apporte pour donner à son style l'attrait de l'original. Il enrichit l'anglais de nouveaux mots et de nouvelles expressions. Son ouvrage est jugé par ses contemporains comme un chef-d'œuvre. La postérité confirme l'exactitude de cette appréciation.. 81

DEUXIÈME PARTIE

FLORIO ET SHAKESPEARE

CHAPITRE I

LE MONDE DU POÈTE ET DU SAVANT

Introduction. — Influence Italienne constatée dans la poésie de Shakespeare et dans ses premiers travaux. Influence des italianisant et d'auteurs anglais tels Peele Lodge Lyly et Green ne suffit pas pour expliquer ses tendances et ses sources italiennes. Les critiques modernes ont imaginé une pièce hypothétique anglaise d'inspiration italienne et disparue de nos jours où Shakespeare aurait puisé son sujet. Les relations de Shakespeare avec

Florio expliquent plus aisément ce mystère, le métier de Florio étant de faire connaître la littérature de son pays. Son principal élève est le premier protecteur Lord Southampton. Examen du monde littéraire et politique où trônait ce jeune Mécène. A côté de lui Essex, Rutland et Pembroke très lié avec Florio et constamment cité par lui dans ses préfaces. Shakespeare fréquentait le même milieu. Preuves documentaires. Semblables rencontres dans le monde des affaires. Conclusion.. 99

CHAPITRE II

LE FRANÇAIS ET L'ITALIEN DE SHAKESPEARE

Examen des premières pièces de Shakespeare où il emploie la langue française. Facilités qu'il trouva à Londres dans son entourage pour acquérir quelques notions de cette langue. Florio paraît avoir été seul capable de lui fournir les informations dont il avait besoin. La qualité du français dont Shakespeare se sert ne peut faire croire à la collaboration d'un Français. Examen de certains gallicismes dans l'anglais de Shakespeare. Extrait du rôle du Dr Caius dont l'accent est plus italien que français. L'œuvre Shakespearienne tout entière prouve que son auteur avait un goût marqué pour la philologie et les mots d'origine latine Précision de ses définitions qui dénoterait la fréquentation de quelqu'un s'intéressant aux mots et aux dictionnaires. Etude des sujets italiens traités par Shakespeare. Emploi de la langue italienne. Dans ses citations la couleur locale est impeccable. Si les rapports personnnels de Shakespeare et Florio ne sont pas démontrés le poète aurait pu être instruit par Southampton l'élève modèle du grammairien. 123

CHAPITRE III

LES CONCORDANCES.

Dans Loves Labours Lost Shakespeare cite en italien un des proverbes publiés par Florio dans son recueil de 1591. Dans un recueil de Florio bien antérieur et datant de 1578 ce proverbe et son contexte peuvent être relevés. Shakespeare emprunte à ce même recueil quinze autres proverbes. Analogie entre ses *Premiers fruits* et *King John*. Analogie entre les *Seconds Fruits* et *All's Well that Ends well, Othello, Hamlet, Roméo*. Analogie entre la description en vers spondaiques d'une belle femme par Florio et celle du parfait cheval dans *Vénus et Adonis*. Allusions à certains passages des *Seconds Fruits* avec *Twelfth Night, Much Ado about Nothing*, Emprunt à la traduction de Montaigne dans *the Tempest*. Autres parallèles signalés par le Pr Upham avec des pièces postérieures à cette traduction. Certains passages de *As You Like It, Romeo, Richard II*, etc., semblent avoir été suggérés par le texte français des *Essais*. Shakespeare est profondément influencé par la philosophie de Montaigne. Une des rares signatures de Shakespeare se trouve dans la première édition de Florio détenue par the British Museum. 139

CHAPITRE IV

LA JALOUSIE LITTÉRAIRE, HOLOFERNES

Examen de l'ancienne tradition d'après laquelle Shakespeare aurait fait avec Holoferne une charge de Giovanni Florio. Portrait d'Holofernes. Orgueil,

vantardise, pédantisme, mêmes tics de style, allitération — versification ridicule — emploi de l'Italien, tous traits semblables au caractère de Florio. Holofernes est aussi l'anagramme de Johannes Florio. La charge du poète, plus drôle que méchante, dut blesser Florio. Le Grammairien relève-t-il cette injure dans ses écrits? Il fait le portrait d'un ennemi mortel qu'il traite d'ignorant et qui est un écrivain et un acteur. Discussion détaillée sur la personnalité visée. Conclusion. 163

BIBLIOGRAPHIE

Sources manuscrites :

Correspondances avec M. Arthur Acheson, 1910-1914.
Correspondance avec les représentants de la famille Southampton à Welbeck Abbey, 1912-1914.
Correspondance avec Sir Sidney Lee, 1913-1919.
Notes de William Fulman (25 volumes). Corpus Christi Oxford.
Lettres de l'Ambassadeur de France à Henri IV. Bibl. de l'Ins.

Sources imprimées :

Aubreys Brief Lives, 1650-1690.
Athenae Oxonienses. Antony à Wood, 1690.
Annalles de la Royne Elizabeth Paul de Bellegent, 1623.
Annalles de la Stowe House avant 1605.
A Declaration of the Practises and Treasons attempted and Committed by Robert, late Earl of Essex... Lord Bacon, 1601.
La Cena dei Ceneri Giordano Bruno Nolano, 1584.
Il Cortegiano, Baldassare Castiglione.
Sidney Papers and Memorials of State avant 1600.
Roscius Anglicanus J. Downes, 1641-1708.
Rowe's Shakespeare, 1709.
Fuller's Worthies, 1661.
Willobie his Avisa, 1594.
Theatrum Poetarum John Philipps, 1675.
Antiquities of Warwickshire Sir William Dudgale, 1656.
Remaines Concerning Britain William Camden, 1603-1605.
Palladis Tamia, 1598.
Madagascar Sir William d'Avenant, 1637.
Timbers and Discoveries Ben Jonson, 1630.
The Scholemaster Roger Ascham, 1571.
The Arte of Rhetorike Thomas Wilson, 1567.
Degli hecatommithi di M. Giovanbattista Giraldi Cinthio, 1580.
The Hierarchie of the blessed Angells Thomas Heywood, 1635.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT

PR 2276 F5Z64
Chambrun, Clara (Longworth) comtesse de
Giovanni Florio

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY